

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXIV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

FRAGMENTUM ex Lib. XCI. Historiarum Titi-Livi Patavini nunc primum eruit ex codice Mss. Vaticano, quondam Palatino, inter Latinos signato N° 24; & celeb. Benjamin Kennicott inscripsit Paulus-Jacobus Bruns : C'est-à-dire, *Fragment du quatre-vingt-onzième Livre de l'Histoire Romaine de Tite-Live, récemment découvert dans un Manuscrit latin de la Bibliothèque du Vatican, autrefois Palatine, cotté N° 24; par Paul-Jacques Bruns, & dédié au Célèbre Benjamin Kennicott*, *Brochure* in-8°

de 44 pages ; prix 18 sols port franc par la poste. A Paris, chez Delalain Libraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.

MONSIEUR *Bruns* étant à Rome, & parcourant les différens manuscrits que renferme la riche Bibliothéque du Vatican, en ouvrit un qui contenoit les Livres de *Tobie*, de *Job* & d'*Esther*. A peine eut-il commencé à le feuilleter, que ses yeux exercés découvrirent, sous le texte sacré, les restes à demi effacés d'une autre écriture, qui, par la forme de ses caractères, paroissoit beaucoup plus ancienne. L'espérance flateuse d'une découverte piqua sa curiosité ; il s'appliqua tout entier à connoître ce qu'avoient d'abord contenu ces feuilles, qu'un Copiste, dans la suite des temps, avoit employées à transcrire les Livres de *Tobie*, de *Job* & d'*Esther*. Ce qu'il découvrit en premier lieu, furent quelques lambeaux des Oraisons de *Cicéron* ; mais il n'y vit rien qui n'eût

été déja imprimé. Il trouva deux autres feuillets qui, par la netteté, l'élégance & la forme de leurs lettres, annonçoient la plus haute antiquité. Il y avoit déja déchiffré les noms connus de *Pompée*, de *Contrebia*, de *Sertorius*, lorsqu'au haut de la page, il apperçut le mot & le chiffre *Lib. XCI*, & sur le revers, *Titi Livi.* Il ne douta plus dès-lors, que ce qu'il avoit entre les mains ne fût un fragment de l'Histoire de *Tite-Live*. Il falloit avoir toute l'ardeur, toute la constance & toute la finesse visuelle de M. *Bruns*, pour surmonter les difficultés que présentoit l'entreprise de lire & de mettre au net ce morceau précieux, dont les caractères affoiblis & presqu'entierement effacés, laissoient à peine subsister quelques traces légéres d'écriture. Un des plus habiles experts de Rome, auquel il eut recours, lui avoua de bonne foi qu'il n'appercevoit aucun vestige de lettres sur ces feuillets. Mais M. *Bruns* étoit sûr de sa découverte. Il commença son travail, &, après quatorze jours de l'application la plus opiniâtre, il parvint enfin à transcrire

le fragment en entier. Les deux feuillets qui le contiennent ont à peu près la forme d'un petit *in-folio*. Les caractères sont ceux de *l'écriture onciale* *, qui, au jugement des Sçavans, passe pour la plus ancienne, & qu'on ne retrouve employée que dans un très-petit nombre de manuscrits. M. *Bruns* regarde ce qu'il a recouvré de *Tite-Live*, comme un des morceaux les plus rares qui existent dans l'Univers; il le met au-dessus pour l'ancienneté du *Virgile* & du *Térence* du *Vatican*, & même du *Virgile* de *Florence*, qu'on croit être le manuscrit le plus ancien que nous ayons. Il appuie son opinion sur la ressemblance frappante des caractères du fragment de *Tite-Live*

* On donne le nom de *Lettres Onciales* aux grands caractères qui s'emploient pour les Affiches, les Programmes, les titres de Livres, les Inscriptions, &c. Tous les anciens manuscrits jusques vers le septième siècle de notre Ere, sont en écriture onciale. On fait venir ce mot d'*once*, parce que la grandeur des lettres onciales étoit anciennement d'un pouce qui est la douzième partie d'un pied, & qu'*Once*, en latin, signifie la douzième partie d'un tout.

avec ceux d'une inscription qu'il vit à Naples, & qui avoit été découverte dans les ruines d'*Herculanum*.

Les deux feuillets du fragment sont très-minces, & d'une couleur jaunâtre. Chaque page contient deux colonnes verticales, composée chacune de 30 lignes. Les lignes & les colonnes se couvrent & se correspondent sur le *recto* & le *verso* des pages. Tous les mots se tiennent les uns aux autres; l'*alinea* seul est désigné par un petit intervalle. Les lettres initiales des colonnes sont majuscules; toutes les autres sont égales entr'elles, & peuvent se renfermer entre deux lignes paralèlles, excepté les lettres L, B & F, qui quelquefois sont plus grandes. Le copiste fait usage de plusieurs sortes d'abréviations; il omet souvent la lettre *m* à la fin des lignes, & la remplace par ce signe —; il s'en sert aussi pour indiquer le retranchement de quelques autres lettres. Il exprime par B. la terminaison des ablatifs pluriels terminés en *BUS*, & met très-souvent Q. pour la particule copulative *QUE*. Ce qu'il y a de particulier,

lorſqu'il s'agit des noms propres, c'eſt que la lettre initiale du pronom eſt toujours ſuivie & précédée d'un point, comme dans ·*L*· *Inſtelo*. Le ſcribe paroît n'avoir rien négligé pour rendre ſa copie exacte ; car il a reſtitué de ſa main, au-deſſus des mots, les lettres qu'il avoit omiſes ou changées dans le cours de la tranſcription.

Quelques ſoins que ſe ſoit donnés M. *Bruns*, il n'a pu parvenir à reſtituer ce fragment dans toute ſon intégrité ; il eſt ſemé de lacunes qui excitent tous ſes regrets. Des mots, des demi-lignes, & des lignes entières ont totalement diſparu, rongés par le temps ou la pourriture. Le laborieux Allemand indique par pluſieurs aſtériques * ces vuides, auxquels on ne peut ſuppléer ; il eſt encore d'autres endroits que M. *Bruns* regarde comme illiſibles & indéchiffrables, à raiſon de l'exilité à peine ſenſible des lettres & des reſtes de traits qui ſubſiſtent : il les déſigne par une ſuite de petites lignes comme celles-ci — — —.

Vous trouverez, Monſieur, à la fin de cet imprimé, deux feuillets petit

in-folio, qui repréſentent exactement ceux qui contiennent, dans le Manuſcrit du Vatican, le fragment de *Tite-Live*. M. *Bruns* y a obſervé le même ordre & le même arrangement des pages, des colonnes & des lignes; les lettres & les mots ne s'y trouvent pas plus ſéparés les uns des autres, qu'ils ne le ſont dans l'original même.

Pour ne vous laiſſer rien à deſirer, Monſieur, je vais tranſcrire le fragment, & le mettre ſous vos yeux. Vous ſentez qu'avec les lacunes fréquentes qu'il renferme, il n'eſt pas poſſible d'en tenter la traduction. D'ailleurs, ce morceau ne peut intéreſſer que les amateurs de la Langue Romaine, qui ſûrement y reconnoîtront les tours faciles & nombreux de la latinité de *Tite-Live*. Voici à peu-près le ſujet & le ſommaire des détails contenus dans ce fragment. La ville de *Contrebia* ſe rend à *Sertorius*, qui l'aſſiégeoit: ce Général ayant conduit ſon armée dans ſes quartiers d'hyver, emploie ce temps à faire travailler à de nouvelles machines de guerre. Il aſſemble les Députés des Villes & des

Peuple alliés des Romains, & les exhorte à l'aider avec zèle dans la campagne ſuivante. Au printems il envoie *Perpenna* chez les *Ilurcans*, & donne à *Hertuleïus* des avis ſur la manière dont il devoit ſe conduire.

» Tamen inſequenti, ipſo pervigi» lante in eodem loco, alia excitata » turris, prima luce miraculo hoſti» bus fuit, ſimul & oppidi turris, quæ » maximum propugnaculum fuerat, » ſubrutis fundamentis dehiſcere in» gentibus rimis & tu * * * * igni cœ» pit : incendiique ſimul & ruinæ metu » territi Contrebienſes de muro tre» pidi effugerunt, &, ut legati mit» terentur ad dedendam urbem ab » univerſa multitudine conclamatum » eſt.

» Eadem virtus, quæ inritantes op» pugnaverat, victorem placabilio» rem fecit. Obſidibus acceptis pecu» niæ modicam exegit ſummam, ar» maque omnia ademit. Transfugas » liberos vivos ad ſe adduci juſſit, & » fugitivos, quorum major multitudo » erat ipſis, imperavit ut interfice» rent. Jugulatos de muro dejece» runt.

» Cum magna jactura militum quat-
» tuor & quadraginta diebus Contre-
» bia expugnata, relictoque ibi L. In-
» stelo *** ad Hiberum flumen co-
» pias adduxit. Ibi hibernaculis se-
» cundum oppidum, quod Castra Æ-
» lia vocatur, ædificatis ipse in cas-
» tris manebat, interdiu conventum
» sociarum civitatium in oppido age-
» bat. Arma ut fierent, pro copiis cu-
» jusque propuli per totam provin-
» ciam edixerat: quibus inspectis re-
» ferre cetera arma milites jussit.

» Quæ aut itineribus crebris aut
» oppu **** facta erant nova, mane
» per centuriores divisit — — —
» tum quoque — — — s instruxit
» armis vestimenta qu — — —
» ipendium datum fabros — — —
» indeque exciverat quibus officina-
» bus bitumen *** ratione inita;
» quid in singulos dies effici posset.

» Itaque omnia simul instrumenta
» belli parabantur. Neque materia ar-
» tificibus, præparatis ante omnibus
» inixogivitium —udio, nec suo quis-
» que operi artifex deerat.

» Convocatis deinde omnium po-

» pulorum legationibus — — —
» quas ipse res * * * quasque in op-
» pugnandis urbibus hostium gessisset,
» exposuit, & ad reliqua belli cohor-
» tatus est, paucis edoctos, quantum
» Hispaniæ provinciæ interesset, suas
» partes superiores esse. Dimisso dein-
» de conventu, jussis, quæ omnibus
» *** ibi ** re suas : Principio veris
» M. Perpernam cum vigenti milibus
» peditum, equitibus mille quingen-
» tis Iin lurcaonum gentem misit ad
» tuendam regionis ejus maritimam
» oram, datis præceptis, quibus iti-
» neribus duceret ad defendendas so-
» cias urbes, quas Pompeius oppu-
» gnaret, quibusque ipsum agmen
» Pompeii ex insidiis adgrederetur.

» Eodem tempore & ad Herennu-
» leium, qui in isdem locis erat lit-
» teras misit, & in alteram provin-
» ciam ad L. Herruleium præcipiens,
» quemadmodum bellum admnistrare
» vellet; ante omnia ut ita socias ci-
» vitates tueretur, ne acie cum Me-
» tello dimicaret, cui neque auctori-
» tate neque viribus par esset.

» Ne ipse quidem consilium — —

» versus ——— neque in ———
» surum cum credebat ; si traheretur
» bellum, hosti, cum mare ab tergo pro-
» vinciasque omnes in potestate habe-
» ret, navibus undique commeatus
» venturos : ipsi autem consumptis
» priore æstate, quæ præparata fuis-
» sent, omnium rerum inopiam fore.

» Perpernam in maritimam regio-
» nem sup ——— ut ea, quæ in-
» tegra adhuc ab hostis ——— ri
» posset, & si qua occasio detur, in-
» cautos per tempus adgressurum. Ipse
» cum suo exercitu Hiberones & Au-
» talcones progredi statuit, a quibus
» ——— mem cum ——— op-
» pugnarentur Celtib. urbes implo-
» ratam e se opem ——— missos-
» que itinera exercitui Romano mons-
» trarent ———— maritimamne
» oram, ut Ponpeiuum ab Ilercaonia
» & Contestania arceat utraque so-
» cia gente, an ad Metellum & Rusi-
» taniam se convertat.

» Hæc secum agitans Sertorius præ-
» ter Hiberum amnem per pacatos
» agros quietum exercitum sine ullius
» noxa duxit. Profectus inde in Burs

» saonum & Casuantinorum, & Græ-
» curitanorum fines, evastatis om-
» nibus proculcatisque segitibus, ad
» Calagurim Nasicam sociorum ur-
» bem benit, transgressusque amnem
» propinqum urbi ponte facto castra
» posuit. . . .

» Postero die M. Masium quæsto-
» rem in Arvacos & Cerindones mi-
» sit ad conscribendos ex iis gentibus
» milites, frumentumque inde Con-
» trebiam, quæ Leucada appellatur,
» comportandum, præterquam urbem
» opportunissimus ex Beronibus tran-
» situs erat, in quamcumque regio-
» nem ducere exercitum statuisset, &
» C. Instelum præfectum equitum Se-
» goviam & in Vacreorum gentem ad
» equitum conquisitionem misit, jus-
» sum cum equitibus Contrebiæ sese
» opperiri. . . . . .

» Dimissis iis, ipse profectus per
» Umconum agrum ducto exercitu in
» confinio Vironum posuit castra. Pos-
» tero die cum equitibus prægressus ad
» itinera exploranda, jusso pedite qua-
» drato agmine sequi, ad Vareiam
» validissimam regionis ejus urbem ve-

» nit. Haud inopinantibus — — —
» advenerat, undique equitibus &
» suæ gentis & Autric ————

Tel eſt, Monſieur, le fragment précieux dont nous devons la découverte au zèle de M. *Bruns* pour les lettres, à ſes talens bibliographiques, & à la ſagacité qu'il porte dans toutes ſes recherches. En publiant ce morceau, il s'étoit propoſé d'y joindre des notes pour en faciliter l'intelligence, & de donner ſes conjectures ſur la manière de rétablir pluſieurs mots qu'il croit altérés & corrompus, & qui paroiſſent, en effet, dépourvus de toute analogie avec la Langue Latine; mais ſon départ précipité de Rome, & les diſtractions, ſuite néceſſaire de ſes voyages, nous ont privés de ces ſçavantes obſervations, qui auroient jetté ſans doute un nouveau jour ſur ce monument, que le temps, comme on voit, n'a pas entièrement détruit. Il ſeroit à deſirer que M. *Bruns* pût, dans ſes momens de loiſir, reprendre ce travail, & qu'à la gloire d'avoir découvert le fragment de *Tite-Live*, il voulût joindre encore celle

de l'avoir reſtauré. Cette découverte, telle qu'elle eſt, intéreſſera tous les amateurs de l'antiquité. C'eſt dommage que le fragment ne ſoit pas plus conſidérable. Il devient cependant utile pour faire connoître différens peuples Celtibéres, dont aucun auteur n'avoit parlé, & pour déterminer la poſition de quelques-unes de leurs Villes ; & comme ce morceau eſt très-ancien, il peut fournir même quelques obſervations grammaticales ſur la véritable manière d'écrire & d'ortographier les mots de la Langue Latine.

Nouvelle manière de compoſer & de fixer le Paſtel.

MONSIEUR *de Saint-Michel*, Gentilhomme Piémontois, Peintre du Roi de Sardaigne, appellé par un goût vif & par un véritable talent à la peinture en paſtel, s'eſt appliqué, dedepuis ſa première jeuneſſe, non-ſeulement à étudier cet Art, mais à le perfectionner. Peu ſatisfait des paſtels que quelques Artiſtes font eux-mêmes,

& moins encore de ceux qu'on achète tout faits, il eſt venu à bout d'en compoſer de fort ſupérieurs à ceux de Lauſanne, qui ſont les plus célèbres.

On connoît auſſi, depuis quelques années, pluſieurs moyens de fixer le paſtel. Mais aucune des méthodes employées juſqu'à ce jour, n'a pleinement ſatisfait les Peintres & les Amateurs. M. *de Saint-Michel* a trouvé une fixation qui ne laiſſe rien à deſirer. Loin d'affoiblir ces ſortes de tableaux, elle leur donne plus de force & de fraîcheur ; elle en éterniſe l'éclat ſi peu durable par lui-même, & , ſans avoir les inconvéniens de l'huile, elle en a toute la ſolidité.

L'Académie Royale de Peinture & de Sculpture de Paris, au jugement de laquelle M. *de Saint-Michel* a ſoumis ſes inventions, les a honorées de ſon eſtime, & lui en a fait délivrer par ſon Secrétaire, le témoignage le plus avantageux & le plus flatteur. Un certificat de ce prix ſuffit ſans doute pour conſtater le mérite de ces heureuſes découvertes. Mais cet Artiſte,

pour mettre le public en état d'en juger par lui-même, a fait exposer au Luxembourg plusieurs portraits de sa façon, en pastel fixé & non fixé; il est facile d'en faire la comparaison, & de prononcer que les portraits fixés ont le ton & la vigueur de l'huile, sans que le pastel perde rien de sa douceur & de son velouté. On peut voir ces différens portraits deux fois la semaine, le Mercredi & le Samedi, depuis quatre heures après-midi jusqu'à six, dans le cabinet de M. *Bailly*, Garde des tableaux du Roi, au Luxembourg. On y montre en même-temps les assortimens des nouveaux crayons en pastel; & cette vue seule décide leur supériorité sur tous les autres.

M. *de Saint-Michel*, moins pour accroître sa fortune que pour contribuer aux progrès de son Art, offre de communiquer ses deux secrets par la voie d'une souscription. Il ne demande que cinq cens Abonnés, qui payent chacun 48 liv. entre les mains de M. *Collet*, Notaire, rue Saint Denis, au coin de la rue aux Ours, lequel leur donnera une quittance. Quand

ce nombre ſera complet, M. *de Saint-Michel* remettra à chaque Souſcripteur un livre qui contiendra la recette bien claire & bien détaillée de la compoſition des paſtels & de leur fixation. Ils apprendront dans le même livre, à compoſer diverſes couleurs, telles que le bleu de Pruſſe, le carmin, le *ſtil de grain* * & pluſieurs autres, qu'il eſt important de ſçavoir faire ſoi-même, pour qu'elles ſoient parfaites. Lorſque la ſouſcription ſera remplie, M. *de Saint-Michel* fera lui-même un portrait & le fixera devant tous ceux des Souſcripteurs qui voudront l'honorer de leur préſence. Ils verront par-là ſa manière d'opérer, & n'en profiteront que mieux des explications données dans le livre. Cette ſouſcription, actuellement ouverte, ſera fermée le 30 Mai prochain. J'oubliois deux articles eſſentiels: 1°. c'eſt

* On appelle ainſi une eſpèce de pâte de couleur jaune, compoſée d'une terre crétacée, chargée de teinture de graine d'Avignon, qui eſt le fruit d'un arbriſſeau, lequel croît dans les endroits pierreux, entre les rochers, principalement vers Avignon & Carpentras.

qu'avec le prix qu'il en coûte pour un assortiment de pastels ordinaires, on a de ceux de M. *de Saint-Michel* une provision dont on peut faire plusieurs assortimens; 2°. que sa fixation est si facile & si commode, qu'elle est à la portée de tout amateur qui voudra s'amuser à fixer lui-même des pastels.

Essai sur la Taille des Arbres fruitiers; par une Société d'Amateurs; Brochure in-12 *de* 60 *pages, avec Gravûres.*

CE Livret est très-bien accueilli, Monsieur, des plus habiles Cultivateurs; tout y est expliqué avec tant de précision & de netteté, qu'au moyen des planches qu'on trouve à la fin de l'ouvrage, tous les possesseurs de Jardins pourront aisément former les plus beaux espaliers, & recueillir les meilleurs fruits possibles. Les Amateurs, à qui nous devons cet *Essai*, ont assujetti la taille des arbres fruitiers aux régles de la Géométrie, &, pour la rendre plus intelligible, ils

ont imaginé de réduire en plan géométrique la forme que doit avoir l'arbre perfectionné par l'art. Cette Brochure se vend chez *Langlois*, Libraire à Paris, rue du Petit-Pont S. Jacques.

*Lettre de M. Piron à M. M***.*

CETTE Lettre, qui n'a jamais été imprimée, & qu'un homme d'esprit & de goût vient de m'envoyer, est une réponse que M. *Piron* fit dans sa jeunesse à un Ecclésiastique de Dijon, son parent, sur de mauvais vers que des Rimailleurs provinciaux avoient faits contre lui *Piron*, qui lui-même étoit alors en Province, & n'étoit pas encore venu dans la Capitale.

» J'ai lu, Monsieur, les bouts ri-
» més qu'on fait courir contre moi.
» Franchement tout ce que nous fai-
» sons par ici sent bien sa Muse pro-
» vinciale. Le moins plat de ces Son-
» nets est celui où l'on me nomme un
» *Bavius*. J'accepte ce nom, & *Vir-
» gile* a répondu pour moi à l'auteur,

Qui Bavium non odit, amet tua carmina,
Mœvi.

» Répondons encore à tous par ces
» deux vers d'*Alciat* * :

Alciden Pygmæa manus prosternere letho
Posse putat; vires non bene docta suas.

» Cela soit dit sans immodestie. L'on
» peut être un *Hercule* avec ceux à qui
» je parle, & n'être qu'un *Pygmée* par-
» tout ailleurs. Au reste le silence est
» le bon parti; & puis, que dirai-je ?
» Où sont mes ennemis ? Qui sont-ils ?
» .... Qui sont-ils ?

» Un noir essaim de moucherons
» Dans les flancs d'un taureau superbe
» Qui dormoit étendu sur l'herbe,
» Vint un jour enfoncer un millier d'aiguil-
» lons.
» Du terrible animal que la douleur éveille,
» D'abord la fureur sans pareille
» Éclate en fiers mugissemens,
» Mais en vain; la troupe assassine
» Lui dévore le cou, l'échine,
» Passe des yeux au mufle, entre dans la na-
» rine,

* *André Alciat*, de Milan, célèbre Juris-consulte. Il mourut à Pavie en 1550. Ses *Emblêmes* lui donnent un rang parmi les Poëtes.

» Et lui fait faire vingt élans.
» La rage du taureau de plus en plus s'allume;
» Il ne peut éviter mille invisibles dards;
» Il saute, il bondit, il écume;
» Il frappe, en vain, de toutes parts.
» Victime d'un courroux frivole,
» Buissons, bleds, arbrisseaux, arbres, tout
» est brisé;
» Il s'affoiblit enfin, tombe, reste épuisé;
» Et l'insecte impuni s'envole.
» Vous concevez ce que je pense;
» Cher Abbé, j'ai des ennemis
» En si grand nombre & si petits;
» Que je n'en puis tirer vengeance.

» La différence qu'il y a du taureau à » moi, c'est que je suis comme ces » chevaux, qu'à force de piquer sans » ménagement, sans art & mal-à-pro- » pos, on rend insensibles à l'éperon «.

» Il n'est fils de bonne mere qui » n'ait lû *Bergerac*. Je suis traité dans » le royaume des beaux esprits, com- » me il le fut dans celui des oiseaux: » le jugeant un monstre, ils le con- » damnèrent, pour le punir d'être entré » parmi eux, à leur servir de pâture.

» Mais l'offrirent-ils en proie aux
» Aigles, aux Faucons, aux Milans,
» & autres oiseaux du grand collier?
» Non; ils l'abandonnèrent aux Mou-
» ches, moucherons, puces, cousins
» & autres menues volatilles. Les Mu-
» ses, pour un pareil crime, me li-
» vrent aux insectes du Parnasse; in-
» sectes, à la vérité, d'une bien autre
» grosseur que ceux du royaume des
» oiseaux, mais insectes *tandem* «.

» Je n'ai jamais eu l'honneur d'être
» berné par un bel-esprit, & voilà
» par où je me reconnois véritable-
» ment méprisable. Encore un coup,
» je ne me vengerai point; je me sou-
» viens de deux vers Grecs qui me le
» défendent; ils étoient écrits sur le
» tombeau du satyrique *Archiloque* au
» bas d'un essaim de guèpes & de taons,
» qu'on y avoit peints tout à l'entour.
» Voici le sens de ces vers: *Passant,*
» *va-t-en sans dire mot, de peur d'éveil-*
» *ler & d'irriter ces mouches que tu vois*
» *sur ce tombeau* «.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 *Avril* 1774.

LETTRE

LETTRE II.

L'Elève de la Raison & de la Religion; ou Traité d'éducation Physique, Morale & Didactique, par un Citoyen; 4 volumes in-12 *d'environ* 400 *pages chacun. A Paris, chez Barbou Libraire, rue & vis-à-vis la Grille des Mathurins.*

LE Citoyen qui publie cet Ouvrage, a la modestie de prévenir ses Lecteurs que son Livre n'est qu'une compilation de tout ce qu'on a écrit de mieux jusqu'ici sur l'éducation. » J'aurois pu, dit-il, donner les » réfléxions que vingt-cinq années » d'expérience & d'étude m'ont fait » faire : toutefois il n'y a dans ce *Traité* » presque rien qui m'appartienne. On » auroit néanmoins tort de me traiter » de Plagiaire, si par ce nom on doit » entendre un Ecrivain qui cherche à » cacher ses vols; parce que je pense

» si peu à déguiser les miens, que si
» chaque Auteur, que j'ai mis à con-
» tribution, revendiquoit ce que j'en
» ai pris, je me trouverois bientôt
» aussi nud que le Geai de la Fable.
» J'ai pensé que les exemples & les
» discours des plus grands hommes de
» l'Antiquité, joints à ce que les plus
» célèbres Modernes ont dit de meil-
» leur sur cette matière, feroient plus
» d'impression que tout ce que je pour-
» rois dire de mon propre fond. L'ins-
» titution des enfans doit être rela-
» tive au *corps*, au *cœur* & à l'*esprit*.
» Quoiqu'on ait donné depuis peu un
» grand nombre d'ouvrages sur l'édu-
» cation, je n'en ai vu aucun qui em-
» brassât ces trois objets, au moins
» d'une manière nette & solide ; mais
» j'en ai apperçu les matériaux épars
» dans cent Livres différens. Certai-
» nes personnes n'ont pas tous ces ou-
» vrages en leur disposition ; d'autres
» n'ont ni le loisir ni la volonté de
» les lire : ainsi j'ai cru que je rendrois
» un service essentiel à la jeunesse, de
» recueillir les meilleurs de ces maté-
» riaux, de les ranger dans un ordre

» clair & méthodique, & de les ré-
» duire en trois ou quatre petits vo-
» lumes. «

La première Partie a pour objet l'éducation physique, ou l'art de former aux enfans des corps sains & robustes. Je vous ai souvent entretenu, Monsieur, de tous les préceptes qu'ont donnés sur cette matière les divers Auteurs qui l'ont traitée. Je craindrois de retomber dans des redites, si j'en mettois de nouveau le détail sous vos yeux : je passe à la seconde Partie qui comprend l'éducation morale. L'Auteur y expose d'abord les preuves de l'existence de Dieu, ses attributs, & nos devoirs envers cet Être Suprême. Il insiste sur l'importance, la nécessité, & la réalité de la Révélation. Il développe ensuite les propriétés & les facultés de l'esprit humain, les avantages de l'état de la société ; il traite des mœurs, des préjugés ; de la nature & de la division des passions ; du sage emploi des richesses ; des moyens de diminuer le luxe ; des vices ; du ridicule ; de la vertu en général ; des vertus particu-

lières & sociales, &c. Vous verrez avec plaisir ce tableau éloquent & vrai des avantages qui résultent de la société.

» Fait pour adorer le Créateur, » l'homme commande à toutes les » créatures terrestres. Vassal du Ciel, » Roi de la Terre, il l'ennoblit, la » peuple & l'enrichit; il établit en- » tre les êtres vivans l'ordre, la subor- » dination, l'harmonie; il embellit la » Nature même, il la cultive, l'étend » & la polit, en élague le chardon & » la ronce, y multiplie le raisin & la » rose. Mais un Individu n'est rien » dans l'Univers; ce n'est que par la » société avec ses semblables, que » l'homme peut opérer toutes ces mer- » veilles. Voyez ces plages désertes, » ces tristes contrées où les hommes » n'ont jamais résidé, couvertes ou » plutôt hérissées de bois épais & » noirs dans toutes les parties éle- » vées; des arbres sans écorce, sans » cime, courbés, rompus, tombans » de vétusté; d'autres, en plus grand » nombre, gissant aux pieds des pre- » miers, étouffent, ensevelissent les

» germes prêts à éclore... Dans tou-
» tes les parties basses de la terre,
» des eaux mortes & croupissantes,
» faute d'être conduites & dirigées;
» des terreins fangeux qui, n'étant ni
» solides ni liquides, sont inaborda-
» bles, & demeurent également inu-
» tiles aux habitans de la terre & des
» eaux; des marécages, qui, cou-
» verts de plantes aquatiques & fé-
» tides, ne nourrissent que des insec-
» tes vénéneux, & servent de repaire
» aux animaux immondes.... Nulle
» route, nulle communication, nul
» vestige d'intelligence dans ces lieux
» sauvages; l'homme obligé de sui-
» vre les sentiers de la bête farouche,
» s'il veut les parcourir; contraint de
» veiller sans cesse pour éviter d'en
» devenir la proie; effrayé de leurs
» mugissemens, saisi du silence même
» de ces profondes solitudes, il re-
» brousse chemin, amène des peu-
» plades de ses semblables, & dit:
» la Nature brute est hideuse & mou-
» rante; il n'y a que moi qui, avec
» le secours de mes compagnons,
» puisse la rendre vivante: dessé-

» chons, leur dit-il, ces marais; ani-
» mons ces eaux mortes, en les fai-
» ſant couler; formons-en des ruiſ-
» ſeaux, des canaux; employons cet
» élément actif qui a reſté ſi long-
» temps caché; mettons le feu à ces
» landes arides, à ces vieilles forêts;
» achevons de détruire avec le fer ce
» que le feu n'aura pû conſumer: bien-
» tôt, au lieu du jonc, du nénuphar
» dont le crapaud compoſoit ſon ve-
» nin, nous verrons paroître la re-
» noncule, le treffle, les herbes dou-
» ces & ſalutaires; des troupeaux d'a-
» nimaux bondiſſans fouleront cette
» terre jadis impraticable; ils y trou-
» veront une ſubſiſtance abondante,
» une pâture toujours renaiſſante; ils
» ſe multiplieront pour ſe multiplier
» encore; ſervons-nous de ces nou-
» veaux aides pour achever notre ou-
» vrage; que le bœuf, ſoumis au joug,
» emploie ſes forces à ſillonner la ter-
» re; qu'elle rajeuniſſe par la culture.
» Une nature nouvelle va ſortir de
» nos mains; qu'elle eſt belle cette na-
» ture cultivée! Que par les ſoins de
» la ſociété humaine elle eſt brillante

» & pompeuſement parée ! L'homme
» en fait lui-même le principal orne-
» ment ; il en eſt la production la plus
» noble ; en ſe multipliant, il en mul-
» tiplie le germe le plus précieux ;
» elle-même auſſi ſemble ſe multiplier
» avec lui. Il met au jour, par ſon
» art, tout ce qu'elle receloit dans
» ſon ſein ; que de tréſors ignorés,
» que de richeſſes nouvelles ! Les
» fleurs, les fruits, les grains, per-
» fectionnés, multipliés à l'infini : les
» eſpèces utiles d'animaux, tranſpor-
» tées, propagées, augmentées ſans
» nombre ; les eſpèces nuiſibles, ré-
» duites, confinées, reléguées ; l'or,
» & le fer plus néceſſaire que l'or, ti-
» rés des entrailles de la terre ; les tor-
» rens contenus, les fleuves dirigés,
» reſſerrés ; la mer même ſoumiſe, re-
» connue, traverſée d'un hémiſphère
» à l'autre ; la terre auſſi acceſſible
» par-tout, par-tout rendue auſſi vi-
» vante que féconde ; dans les vallées,
» de riantes prairies ; dans les plaines,
» de riches pâturages, ou des moiſ-
» ſons encore plus riches ; les collines
» chargées de vignes & de fruits,

» leurs sommets couronnés d'arbres
» utiles & de jeunes forêts ; les déserts
» devenus des cités habitées par un
» peuple immense, policé par des
» Loix salutaires & par des Sciences
» utiles ; des routes ouvertes & fré-
» quentées, des communications éta-
» blies par-tout, comme autant de
» témoins de la force & de l'union de
» la société. Mille autres monumens
» de puissance & de génie démontrent
» assez que la société humaine, maî-
» tresse du domaine de la terre, en a
» changé, renouvellé la surface en-
» tière, & que Dieu l'a destinée à par-
» tager l'empire avec la nature «.

Vous connoissez, Monsieur, les deux beaux Discours dans lesquels *Plutarque* s'élève contre l'usage des viandes. Mille autres Philosophes ont renouvellé les mêmes idées. Le rédacteur de ce *Traité d'Education* prétend que cet usage n'est point un abus, & que l'abstinence des viandes n'a jamais été indiquée par la nature. Qu'on examine en effet quels sont les appétits & les goûts des Sauvages de l'Amérique les moins rassemblés. Nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits,

d'herbes ou de graines ; que tous préfèrent la chair & le poiſſon aux autres alimens ; que l'eau pure leur déplaît, & qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes, ou de ſe procurer d'ailleurs, une boiſſon moins inſipide. Les Sauvages du midi boivent l'eau du Palmier ; ceux du nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine ; d'autres font des boiſſons fermentées, & tous en général ont le goût le plus décidé, la paſſion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur induſtrie, dictée par les beſoins de première néceſſité, excitée par leurs appétits naturels, ſe réduit à faire des inſtrumens pour la chaſſe & pour la pêche. Un arc, des flèches, une maſſue, des filets, un canot : voilà le ſublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de ſe procurer une ſubſiſtance convenable à leur goût ; & ce qui, en cela, convient à leur goût, convient à la nature. Car, outre que l'homme a quelques dents canines & inciſives comme les animaux carnaciers, il ne pourroit pas ſe nourrir d'herbe ſeule ;

il périroit d'inanition, s'il ne prenoit pas des alimens plus ſubſtanciels. N'ayant qu'un eſtomach & des inteſtins courts & étroits, il ne pourroit pas, comme le bœuf, qui a quatre eſtomachs, ou comme le cheval, qui a des inteſtins très-gros & très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture : ce qui ſeroit abſolument néceſſaire pour compenſer la qualité par la quantité. Il en eſt à peu-près de même des fruits & des grains; ils ne lui ſuffiroient pas; il en faudroit encore un trop grand volume pour fournir une quantité ſuffiſante des parties ſubſtancielles, propres à la nutrition. Le pain & les légumes, perfectionnés par l'art & tels que nous les mangeons, ſont certainement plus nourriſſans que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles. Cependant nous voyons que ceux qui ſe réduiſent, pour toute nourriture, au pain, à l'eau, aux herbes, aux racines, traînent une vie foible & languiſſante. Peut-être cette diète *Pythagorique* ſeroit-elle poſſible dans les pays de l'orient ou du midi, où les fruits ſont plus cuits par le ſo-

leil, les plantes plus substancielles, les graines mieux nourries : cependant les *Brachmanes* des Indes, qui se condamnent à une pareille diète, forment plutôt une secte qu'un peuple, & leur religion, quoique très-ancienne, ne s'est guères étendue au-delà de leur climat. » Pour mieux faire sentir, » dit l'auteur, le ridicule des idées » pythagoriciennes, tâchons de réa- » liser pour un moment ce systême ; » par exemple, *qu'il soit d'abord fait* » *défense de toucher jamais aux pois-* » *sons*. Voilà une ordonnance faite » avec plus de zèle que de science. » Ces poissons ne trouvent pas leur » nourriture dans les eaux les plus » profondes, ni dans les courants les » plus rapides. Ils vivent la plûpart » des insectes innombrables qui four- » millent sur la vase & sur la surface » de l'eau, le long des côtes, dans les » anses, dans tous les détours, dans » les fossés, & généralement dans » les lieux où l'eau est dormante » ou peu agitée : c'est dans toutes ces » retraites que les insectes aquatiques » se dispersent, & que les poissons

» viennent les chercher. Mais depuis
» l'ordonnance qui ſupprime la pêche,
» les poiſſons ſe ſont ſi prodigieuſe-
» ment multipliés, que les bas-fonds
» où ils ſe rangent, loin d'avoir de
» quoi les nourrir, ne peuvent ni les
» contenir ni les couvrir. Ces eaux
» diminuées au retour des chaleurs,
» laiſſent des monceaux de poiſſons à
» ſec, & leur fécondité nous devient
» peſtilentielle & funeſte. Continuons
» notre réforme ſelon les idées du
» très-ſage *Pythagore.* Ne faiſons rien
» à demi, & à ſa défenſe de manger
» du poiſſon, ajoutons celle de tou-
» cher à aucun animal terreſtre.
» Voyons les ſuites & les effets de
» cette prétendue réforme. Perſonne
» n'ignore que la prévoyante nature
» empêche que les eſpèces redoutées
» ne ſe multiplient trop. Rien de ſi
» fécond au contraire que les ani-
» maux domeſtiques & paiſibles, dans
» le temps même qu'on les tuoit libre-
» ment tous les jours : que ſera-ce à
» l'avenir ? La campagne qui leur
» ſera ouverte, en ſera pleine & en
» regorgera. Nos moiſſons & nos

» fruits seront plus à eux qu'à nous ;
» nos épis deviendront leur proie ;
» l'homme, fatigué de ne travailler
» que pour les animaux, abandonne
» la culture ; les campagnes se cou-
» vrent de broussailles. L'anarchie &
» la confusion font de la terre un sé-
» jour affreux. Tout y est sans règle ;
» on n'y jouit de rien en sûreté ; &
» l'homme, en conséquence de la nou-
» velle réforme, se trouve trop heu-
» reux, pour conserver ses jours, de
» courir philosophiquement avec les
» pourceaux à la glandée ».

En parcourant les différentes branches de la morale, l'auteur attaque & combat souvent les dogmes destructeurs que voudroit établir la Philosophie moderne. Il réfute, par exemple, cette opinion, si prônée par les Philosophes, *que si nous admirons la vertu, c'est uniquement parce qu'elle nous est avantageuse.* Il fait voir que, quelques soient les avantages qui l'accompagnent, ce n'est pas cependant la seule cause de l'admiration dont on est pénétré pour elle. Peut-on croire en effet, que tant de peuples, dans tous

les temps & dans tous les lieux, se soient accordés à lui rendre leurs hommages, uniquement par des motifs intéressés; ensorte qu'ils se soient crus en droit de mal faire, dès qu'ils l'ont pu sans danger ? Le devoir & l'utile sont des idées très-distinctes pour quiconque veut réfléchir, & le sentiment naturel suffit même pour les discerner. Quand *Thémistocle* eut annoncé à tous ses concitoyens qu'il venoit de former un projet qui devoit leur asservir en peu de temps la Grèce entière, on sçait qu'il lui fut enjoint de le communiquer à *Aristide*, dont la sagesse & la vertu étoient généralement reconnues: celui-ci ayant déclaré au peuple que le projet en question étoit véritablement utile, mais aussi extrêmement injuste; à l'instant les *Athéniens*, par la bouche desquels l'humanité s'expliquoit alors, défendirent à *Thémistocle* d'aller plus loin. Tel est l'empire de la vertu ; tout un peuple de concert rejette, sans autre examen, un avantage considérable, par la raison seule qu'il ne peut l'obtenir sans injustice.
« Qu'on ne dise donc pas que la vertu

» n'eſt aimable qu'autant qu'elle con-
» court à nos intérêts préſens, puiſ-
» qu'il n'eſt que trop vrai qu'elle eſt
» ſouvent, dans ce monde, oppoſée
» à notre bien, & que, tandis que le
» vice adroit fleurit & proſpère, la
» ſimple vertu ſuccombe & gémit.
» Cependant en devient-elle alors
» moins aimable ? Ne ſemble-t-il pas,
» au contraire, que c'eſt dans les pé-
» rils & les revers qu'elle eſt plus
» belle, plus intéreſſante ? Loin de
» rien perdre alors de ſa gloire, ja-
» mais elle ne brille d'un plus pur
» éclat que dans la tempête & ſous le
» nuage. Eh ! qui peut réſiſter à l'aſ-
» cendant de la vertu malheureuſe ?
» Quel cœur farouche n'eſt pas atten-
» dri par les ſoupirs d'un homme de
» bien ? Le crime couronné fait-il
» tant d'impreſſion ſur nous ? Qui n'a-
» vouera qu'il voit avec plus d'en-
» thouſiaſme & de vénération *Régulus*
» retournant à Carthage, que *Sylla*
» proſcrivant ſa patrie ; *Caton* pleu-
» rant ſur ſes concitoyens, que *Céſar*
» triomphant dans Rome ; *Ariſtide*
» implorant les Dieux pour les ingrats

» Athéniens, que le ſuperbe *Coriolan*
» inſenſible aux gémiſſemens de ſes
» compatriotes? Quel bien me revient-
» il de l'héroïſme de *Régulus* ou de la
» bonté de *Titus*? Qu'ai-je à redou-
» ter des attentats d'un *Catilina* &
» de la barbarie d'un *Néron*? Cepen-
» dant je déteſte les uns, tandis que
» j'admire les autres. Lecteur, c'eſt à
» vous que j'en appelle, aux ſenti-
» mens que vous éprouvez, lorſqu'ou-
» vrant les faſtes de l'hiſtoire, vous
» voyez paſſer devant vous les gens
» de bien & les méchans. Avez-vous
» jamais envié l'apparent bonheur des
» coupables, ou plutôt leur triomphe
» n'excita-t-il pas votre indignation?
» Dans les divers perſonnages que
» notre imagination nous fait revêtir,
» avez-vous deſiré un inſtant d'être
» *Tibère* dans toute ſa gloire, & n'au-
» riez-vous pas voulu mille fois ex-
» pirer comme *Germanicus*, avec les
» regrets de tout l'Empire, plutôt que
» de regner, comme ſon meurtrier, ſur
» la moitié du globe? «

Au ſujet des vertus particulières, l'auteur rapporte pluſieurs traits de

bienfaiſance ; je n'en citerai qu'un ſeul emprunté de notre hiſtoire. Le Cardinal d'*Amboiſe*, Archevêque de Rouen & premier Miniſtre de *Louis XII*, avoit fait bâtir, à l'uſage des Archevêques de Rouen, un magnifique Château à la campagne. A peine étoit-il achevé, qu'on y remarqua un défaut conſidérable. Cette ſuperbe maiſon ſe trouvoit reſſerrée & enveloppée de tous côtés par des poſſeſſions étrangères. Un Gentilhomme du Cardinal crut faire ſa cour à ſon maître, en déterminant un de ſes amis à lui vendre une terre titrée, qui enclavoit le plus le Château. Sur le compte qu'il rendit au Cardinal des diſpoſitions où il avoit trouvé ce Gentilhomme, il fut chargé de l'inviter pour un certain jour. Après le dîner le Cardinal l'ayant conduit dans un cabinet, lui demanda quel motif l'engageoit à vendre ſa terre ? *Monſeigneur*, répondit le Gentilhomme, *le plaiſir de vous accommoder d'une choſe qui eſt ſi fort à votre bienſéance. Puiſque c'eſt votre motif*, repliqua le Cardinal, *gardez votre terre, c'eſt l'héritage de vos pères, le premier titre d'un*

nom illustre qu'ils vous ont transmis, & que vous devez conserver précieusement à vos descendans : je préfére d'ailleurs un voisin tel que vous à toutes les commodités de mon Château. Monseigneur, reprit le Gentilhomme, *je suis très-attaché à ma terre, & ce qu'il vous a plû de me faire observer, me la rend encore infiniment plus précieuse. Mais voici ma position : je n'ai qu'une fille ; un Gentilhomme du voisinage voudroit l'épouser ; le nom, la fortune, le caractère, tout me convient ; mais il exige une dot que je ne puis absolument lui payer. J'ai considéré qu'en vendant ma terre, je pourrois faire le bonheur de ma fille, placer avantageusement le restant de la somme, & en vivre fort à mon aise le reste de mes jours. Ce projet n'a rien que de raisonnable,* répondit le Cardinal. *Mais n'y auroit-il pas quelque moyen de marier votre fille comme vous le desirez, & de conserver votre terre ? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter de quelqu'un de vos amis la somme dont vous avez besoin, sans intérêt, & remboursable à des termes fort éloignés ; économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, & vous trouver quitte sans presque vous en apper-*

revoir ? Ah ! Monseigneur, s'écria le Gentilhomme, *où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme, sans intérêt, & remboursable à des termes fort éloignés ? Ayez meilleure opinion de vos amis*, répliqua le Cardinal en lui tendant la main; *mettez-moi du nombre, & recevez la somme dont vous avez besoin, aux conditions que je viens de vous expliquer.* Le Gentilhomme tombant aux genoux du Cardinal, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble; & le Cardinal ne parut jamais si content que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.]

La troisième Partie de cette utile compilation, renferme tout ce qui regarde l'éducation que l'auteur appelle *didactique* ou *l'instruction*. Il y parle du choix des maîtres, assigne les qualités qu'on doit rechercher dans le précepteur & le gouverneur, détaille leurs devoirs & leurs fonctions; il examine si l'on doit préférer l'instruction publique à l'instruction privée; il recherche quelle est la meilleure méthode d'apprendre les langues, soit vivantes, soit mortes, & trace un plan d'études. Il finit par dis-

cuter s'il eſt utile de faire voyager les jeunes gens. Je n'étendrai pas plus loin l'analyſe de cet ouvrage, qui, comme l'auteur le dit lui-même, n'eſt que le dépouillement de tous ceux qui ont déja paru ſur l'éducation. Les matériaux qu'il a raſſemblés, me paroiſſent bien choiſis; & vous lui ſçaurez plus de gré, Monſieur, d'avoir extrait avec ce diſcernement ce qu'il a trouvé de bon & de vraîment utile dans un grand nombre de Livres, que s'il avoit, de ſon chef, créé quelque ſyſtême d'inſtitution, auſſi neuf, auſſi beau, auſſi peu praticable que tous ceux dont on nous étourdit depuis une vingtaine d'années. La fureur d'innover en matière de Religion, de Morale, de Gouvernement, &c, caractériſe ce ſiècle merveilleux, où l'enthouſiaſme méridional & la licence Anglicane ont pris la place de cette raiſon ſaine, de ce rare bon ſens qui diſtinguoient les ſages Gaulois nos Ancêtres. Nos ancêtres! S'ils revenoient parmi nous, ils ſeroient bien étonnés & bien honteux de pareils deſcendans.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 Avril 1774.

LETTRE III.

Raton aux Enfers, imitation libre & en vers du MURNER IN DER HOLLE *, *de M. Frédéric-Guillaume-Zacharie ; suivie de la Traduction littérale de ce Poëme Allemand : par M***, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, & ci-devant un des Inspecteurs de MM. les Elèves de l'Ecole Royale-Militaire. A Paris, chez Dubois pere & fils Libraires, Quai des Augustins ; in-8° de 83 pages.*

CE Poëme, Monsieur, est un badinage ingénieux ; vous trouverez de la gaîté & de l'imagination dans le plan & dans les détails. On ne connoissoit pas encore en France ce petit ouvrage. Ceux qui ont fait pas-

* Cela veut dire mot à mot *le Chat mâle aux Enfers.*

ser dans notre Langue les Poësies de M. *Zacharie*, n'y avoient pas compris le *Murner*. On nous en procure ici deux traductions, l'une en vers où l'auteur s'est donné une libre carrière ; l'autre en prose où il a suivi littéralement son original. Je vais vous rendre compte de l'imitation en vers, & je vous indiquerai les changemens du Traducteur.

Le Poëte Allemand débute par une invocation à sa Muse. L'invocation de l'auteur François n'est pas la même. Elle est adressée bien naturellement à M. *Gresset* qui doit être regardé comme le modèle de ce genre de Poësie. La description du lieu de la scène & de ses habitans vous plaira.

Non loin des bords que baigne de ses eaux
L'Elbe orgueilleux de servir tant de maîtres,
Au haut d'un roc, le plus vieux des châteaux
Domine au loin sur des vallons champêtres.
De vieilles tours & quelques bastions,
Des fossés secs, des restes d'orillons
En rendent seuls la demeure assurée ;
On y voyoit autrefois des canons.
Un pont-levis, baissé par deux chaînons ;

Aux voyageurs y donne libre entrée.
C'eſt dans ce lieu que, tranquille & content,
Ayant chez lui ſa complaiſante Nièce,
Pour conſoler les jours de ſa vieilleſſe,
Libre de ſoins, vivoit le vieux *Raban*.
Qui n'eût de l'oncle envié le partage ?
Roſaure avoit teint de roſe, œil fripon,
Bouche vermeille avec gentil corſage,
Bras arrondis, blonds cheveux, pied mignon;
Moins belle étoit la Reine de *Cythère*
Le premier jour qu'elle charma la terre
Flottant encor ſur le dos d'un *Triton*.
Mais ce n'eſt tout; la ſageſſe économe,
L'attention & le ſoin diligent
Qu'avoit *Roſaure* à ménager l'argent,
Charmoient ſur-tout, enchantoient le bon
homme.
Ayant d'ailleurs des goûts aſſez conſtans,
Point n'obſervoit la noble Demoiſelle
Les changemens de la mode nouvelle ;
Oncques ne mit perles, nœuds élégans;
Dulac * jamais n'auroit fourni ſes gants;
Le *Trait-Galant* ** n'eût rien garni pour elle;

* Fameux Parfumeur à Paris, rue S. Honoré.

** Il y a dans Paris, rue Saint Honoré,

Les détails de la description du château, & ceux des six derniers vers de cette tirade, appartiennent entièrement au Traducteur. L'idée en est agréable & convient à l'habitante d'un vieux château d'Allemagne. Cependant j'aurois voulu que ces mœurs simples fussent par-tout observées. Le Poëte François nous représente, encore de son chef, dans le quatriéme Chant, la belle *Rosaure* tirant le matin un cordon passé dans ses rideaux, & *trente ressorts mouvans sur leurs pivots* pour donner ses ordres à sa Chambrière. Une femme qui a des commodités aussi recherchées, doit naturellement faire venir des modes de France.

La Cour de *Rosaure* étoit composée d'un *Chat*, d'un *Perroquet* & d'une Suivante. Le *Chat* étoit gâté par sa Maîtresse, & faisoit souvent des tours qui déplaisoient à la Chambrière. Il

vis-à-vis le Palais Royal, une célèbre Boutique de Modes, dont l'Enseigne est *Aux Traits-Galans*. Sur cette Enseigne sont peints des *traits* & des *flèches*, tels qu'on feint que l'Amour en a dans son carquois.

se nomme *Raton* dans la traduction, & *Ciber* dans l'Allemand.

Déja l'Hyver avoit vu dans les plaines
Tomber son char hérissé de glaçons;
Des Aquilons les fougueuses haleines
Se retiroient dans leurs antres profonds.
Sur les ormeaux la tendre *Philomèle*
Faisoit ouir ses accords ravissans;
Et les Bergers, dans leurs jeux innocens;
Rendoient hommage à la saison nouvelle.
Voulant aussi des charmes du Printemps,
Pour ses plaisirs tirer quelqu'avantage,
Des Chats fameux suivant l'antique usage;
Raton les nuits se donnoit du bon temps,
Couroit les toits, les greniers, les goûtières;
Guettoit Souris, & de mille manières
Les attrapoit, malgré tous leurs détours;
Puis recourbant sa patte de velours,
Les ballottoit en avant, en arrière,
Tant que, lassé de ce barbare jeu,
Il les croquoit de sa dent meurtrière:
Mais ce bonheur, hélas! dura trop peu!

Raton revenoit de quelque fameux exploit lorsqu'il fut surpris par un orage affreux. Il regagne son gîte avec

précipitation ; la fatigue l'endort ; il a pendant son sommeil des songes agréables. Les plus belles Chattes d'Espagne & d'Angora briguent le bonheur de lui plaire ; *Rosaure* le flatte de sa main délicate ; mais ô douleur ! ô désespoir ! dans cet instant même la fortune préparoit sa perte.

Muse, dis-moi quelle main criminelle
Osa tenter ces projets forcenés ?
Quelle Furie eut l'ame assez cruelle
Pour abréger des jours si fortunés ?
Ce fut, hélas ! la Discorde ennemie
De l'Univers, de l'Europe sur-tout :
Las ! chaque jour par quelque nouveau coup
Son bras funeste en trouble l'harmonie !
Monstre pervers, nourri dans les forfaits ;
Elle avoit sû trahir les intérêts
D'un couple heureux, vertueux & fidèle ;
Entre deux Rois avoit rompu la paix,
Et fait tomber une Pièce nouvelle ;
Dans un Conclave armoit les Cardinaux ;
Et brouilloit tout dans une Académie ;
Dans la Sorbonne & dans les Tribunaux
Faisoit siffler les serpens de l'Envie.
Même elle avoit déplacé méchamment

Plus d'un Miniſtre & plus d'une Suivante.
Dans les Enfers elle rentroit contente
De tant d'exploits, lorſque, ſur le château,
Sans nul deſſein, elle porta la vue;
Voulant encor par un forfait nouveau
Finir ſa courſe, elle entr'ouvre la nue,
Et ſur *Raton* agitant ſon flambeau,
Fait retirer les ſonges agréables,
Met au lieu d'eux des monſtres effroyables;
Et s'en promet le ſuccès le plus beau.
Ah! ce ſuccès paſſa ſon eſpérance!

Elle prend les traits & l'habit de *Laure*; c'eſt le nom de la Suivante. Elle repréſente à *Raton*, le *Perroquet* uſurpant les bonnes graces de leur Maîtreſſe commune, & ſouffle dans ſon ſein le noir poiſon de la jalouſie. *Raton* ſe réveille furieux: tel aux deſerts Africains un Tigre reprend cette ardeur de carnage que le ſommeil avoit ſuſpendue.

Ainſi *Raton*, & plus terrible encore;
Plein d'un tranſport qu'il modère trop peu;
Le dos en arc, hériſſé, l'œil en feu,
Court à l'oiſeau de la belle *Roſaure*,

Saute à la cage, & du premier assaut,
Sans autre effort, croit emporter la place.
Son ennemi, surpris de tant d'audace,
Pour cette fois étoit pris en défaut.
Bien est-il vrai, qu'à l'abri de sa cage,
Ainsi du moins l'écrit un Chroniqueur,
L'oiseau prudent & fort grand harangueur,
Dans les combats montroit peu de courage.
Le bel-esprit n'exclut pas un grand cœur;
Mais tous n'ont pas un grand cœur en partage.
Le *Perroquet*, qui trembloit pour ses jours,
A grands cris donc appelloit du secours.
Mais quel secours vient alors qu'on l'espère?
Déja la cage étoit tombée à terre;
Le *Perroquet*, sans défense, aux abois,
Avoit perdu les forces & la voix,
Lorsque *Raban*, qu'un si grand bruit amène,
S'étant chez lui muni d'un bon bâton
Pour affermir sa démarche incertaine,
Voit en entrant, au milieu de l'arène,
L'oiseau, la cage & le vainqueur *Raton*.
Quoiqu'arrêté par les glaces de l'âge,
Son sang ému bouillonne avec fureur:
Un rouge pourpre anime son visage,
Son bras tremblant recouvre sa vigueur;
Et, sur le *Chat* qu'anime encor sa rage,

Levé fort haut, s'abat avec roideur.
Bien ajusté le coup fit un ravage
Que n'eût pas fait le plus adroit tireur.
Le *Perroquet*, le bâton & la cage,
Plus le Vieillard, plus, *Raton* l'agresseur;
Tous en un bloc, le vaincu, le vainqueur,
Sont renversés dans cet instant d'horreur.
Rosaure accourt à cet affreux tapage; &c.

Ce tableau, qui est dans l'original, mais qui est fort embelli dans l'imitation, est un des endroits les plus comiques & les plus agréables de ce Poëme. Tous les traits en sont si naturels que le Lecteur croit être transporté sur le lieu de la scène. *Raton* est tué par cette chûte. La belle *Rosaure* en est inconsolable; la Suivante accourt à ses cris & paroît beaucoup plus affligée que sa Maîtresse; elle décrit au long les vertus du défunt; tous chantent son nom à l'envi:

Et même on dit qu'oubliant son injure
Le *Perroquet* disoit du même ton,
En gémissant, *Raton*, *Raton*, *Raton*.

Le troisième Chant commence par

une apoſtrophe à la Diſſimulation ; morceau qui eſt tout entier de l'invention du traducteur, & que vous ne ſerez pas fâché de lire :

Talent heureux, talent ineſtimable,
Vertu des Grands, ignorée autrefois
De nos ayeux, les bons & francs Gaulois,
Qui, ſignalant leurs bras par mille exploits,
Et d'un gros vin s'enivrant à leur table,
Sans cultiver tant de moyens adroits
D'envelopper, ſous un dehors affable,
Les mouvemens de leur cœur intraitable,
Du fier Honneur n'écoutoient que la voix ;
Toi, qui, parant d'un vernis agréable
Le froid refus & la haine implacable,
Es cultivé chez l'opulent Bourgeois,
Chez le Prélat, & ſur-tout près des Rois ;
Art précieux de feindre avec adreſſe
Un ſentiment que l'on n'éprouve pas,
Et qui nous fais, bleſſant goût & juſteſſe,
Et ſans rougir d'une indigne baſſeſſe,
Louer tout haut quand nous blâmons tout bas ;
Tu ſçais voiler, d'une gaze légère,
La vérité dont le front trop ſévère
Bleſſe nos yeux devenus délicats ;

Vers les honneurs tu mènes à grands pas
Le Fourbe adroit qui sçait se contrefaire,
Et la Vertu, belle de ses appas,
Sans ton secours, languit dans la misère;
Toi seul enfin peux donner l'art de plaire, &c.

Mais à quel propos cette longue apostrophe? C'est que la grande douleur de Mademoiselle *Laure* n'étoit que pure grimace, & qu'intérieurement elle étoit fort aise de la mort de *Raton*, qui pilloit régulierement le buffet & le garde-manger, & qui gâtoit tous les habits qui de plein droit appartenoient à la Suivante. Dès qu'elle est seule, elle part d'un grand éclat de rire sur la crédulité de ses maîtres; ensuite elle fait un beau discours où elle insulte de toutes les manières l'infortuné *Raton*; puis, prenant délicatement le trépassé par la patte, elle le jette sur un fumier qui étoit au bas de la fenêtre. Ce Chant finit par une espèce d'épisode. A peine *Rosaure* a-t-elle achevé sa toilette, que six voyageurs des amis de son oncle arrivent au Château. On s'embrasse, on se fait mille complimens; l'oncle fait venir

deux flacons de Bourgogne & du Rhin.

Un vieux Baron, issu d'*Arminius*,
Noble Allemand, plus que tout autre au monde,
Des vieilles Cours suivant toujours les *us*,
Boit les santés, & les porte à la ronde.
Un gros Chanoine y discute les droits
Canonicaux des Papes sur les Rois:
Pendant ce temps deux jeunes Militaires
Parlent de chiens, de chevaux & de guerres;
L'un, par la ruse, accablant l'Ottoman;
L'autre en vainqueur traitant le Dissident.
Plus que le vin, un vif amour colore
Certain Abbé qu'un feu naissant dévore.
Tout doucement il approche *Rosaure*,
Discrétement saisit sa blanche main,
Et pâme d'aise en voyant son beau sein.
Un Pédant lourd, & d'un sçavoir énorme,
Ne buvant plus, & desirant envain
Que dans ce cercle on parlât à la fin
De Droit public, de Grec ou de Latin,
Alloit porter un argument en forme
Au bon *Raban*, lequel oyant ceci
Ne disoit rien, lorsqu'on fut averti,
Par un Laquais, que l'on étoit servi.
On s'attabla; la soif étoit éteinte,

C'étoit beaucoup ; mais un bon appétit
Restoit encore, &, sans nulle contrainte,
Abondamment chacun le satisfit.
Après dîné les flacons reparurent,
Et de nouveau les Convives reburent ;
Puis sur son luth *Rosaure* préluda :
Lors on se tut, bientôt elle chanta
Quelques morceaux de nouvelle musique ;
Par le goût même à sa voix assortis,
Des airs de *Gluck* en Français travestis,
Tels qu'on les donne à l'Opéra-Comique, &c.

Ce dernier trait de satyre est un peu vif, & n'est point de M. *Zacharie*. Le Musicien accusé de plagiat, est aujourd'hui à portée de se justifier. Le repas des voyageurs dure jusqu'au matin. Ils quittent leur hôte avec peine. L'Abbé sur-tout regrettoit beaucoup la nièce.

Le Chant quatrième & le suivant sont pleins de fictions tout-à-fait poëtiques. *Raton*, arrivé aux sombres bords, se présente pour entrer dans la barque de *Caron*. Mais c'est une loi irrévocable, que tout être, resté sans sépulture, ne peut voguer avec lui, & l'infléxible Nocher le chasse à grands

coups d'aviron. Cependant il étoit nuit, & *Laure* étoit reſtée ſeule, occupée à broder un nœud d'épée à ſon amant. Minuit ſonne ; c'eſt à cette heure fatale que les Eſprits ont la réputation de viſiter les Châteaux. *Laure* toute troublée, deſcend à la cave. Bientôt elle ſe remet un peu & remonte l'eſcalier. Que trouve-t-elle à ſa porte ? L'Ombre de *Raton* en fureur, qui lui reproche de l'avoir laiſſé ſans ſépulture. Elle entre au lit ; cette image ne ceſſe de la pourſuivre. Cette même Ombre va perſécuter auſſi le maître de la maiſon. Comme il appelle au ſecours,

Déja *Raton*, près du lit de *Roſaure*,
Avec ſa patte entr'ouvre les rideaux :

puis il lui fait le diſcours le plus touchant du monde, & lui demande les honneurs funéraires. *Roſaure* ſonne ; elle ordonne à *Laure* de faire enterrer le corps de *Raton* par le Jardinier, ſous les tilleuls du boſquet ; l'oncle vient tout effrayé, conter ſon apparition à ſa niéce, qui lui conte auſſi

la ſienne. Le Jardinier exécute les ordres de la belle *Roſaure*.

Raton parvient aux demeures infernales ; la vue & les aboyemens de *Cerbère* l'épouvantent. *Alecton* ou plutôt la *Diſcorde*, qui avoit été cauſe de ſa mort, le reconnoît & a compaſſion de ſon infortune. Elle lui épargne le ſpectacle affreux des animaux tourmentés dans ce ténébreux ſéjour. Ceux qui ne ſe ſont ſervis de leurs armes que pour faire la guerre aux animaux malfaiſans, ſont préſervés de toutes ces tortures. Enfin, *Raton* eſt admis dans l'élyſée des êtres de ſon eſpèce.

Dans le ſixième & dernier Chant, *Roſaure*, accompagnée de ſon oncle, s'achemine triſtement vers l'endroit où repoſoient les reſtes de ſon cher *Raton*. Elle jonche ſon tombeau de violettes, & regrette de n'avoir pas l'heureux don des vers pour compoſer ſon épitaphe. Dans ce moment l'agile Renommée prend ſon vol vers la demeure du maître d'école qui, entouré d'enfans, exerçoit gravement ſon pédanteſque miniſtère.

» Y penses-tu, Favori d'*Apollon*,
Dit-elle alors, d'un ton de voix affable,
Au Magister? » Quel funeste Démon
» Veut t'imposer un silence coupable?
» Toi qui si bien sçais faire un compliment
» Pour une fête, ou pour le nouvel an!
» Toi qui, pour pinte, ou, pour moins très-
» souvent,
« As décoré de tes vers énergiques
» Granges, greniers, celliers, caveaux ba-
» chiques;
» Pourrois-tu bien te taire en cet instant,
» Où ton sçavoir, tes talens & ton zèle
» Te couvriroient d'une gloire immortelle? «
Le Magister, plein d'une noble ardeur,
Abandonnant sa chaise vermoulue,
De ses enfans laisse aller la cohue,
Qui dans l'instant s'échappe de bon cœur,
Et de ce pas vont jouer dans la rue;
Tandis que libre, en son bouge écarté,
Il cède au Dieu dont il est agité.
De *Richelet* feuilletant le volume,
(Car ce grand Livre est mis en Allemand)
Il voit les mots qui riment richement:
Mais par trois fois il a rongé sa plume
Avant d'avoir, dans ces momens pressans,

Fait rencontrer la rime avec le sens ;
Enfin pourtant, redoublant de courage,
D'un noble effort il met fin à l'ouvrage.
Puisque par-tout rien n'échappe à tes yeux,
Que nul secret, que nul art ne t'abuse,
Dans ce moment, redis-nous, ô ma Muse,
Du Magister le quatrain précieux.

» *Ci gît un Chat fameux, de la plus belle espèce,*
» *Docile, vigilant, qu'on appelloit Raton :*
» *Moi, Magister du lieu, pour plaire à sa Maî-*
» *tresse,*
» *J'ai fait son épitaphe & célébré son nom.* «

Ces quatre vers d'une égale mesure,
Par leur Auteur furent tracés soudain
Sur un papier orné d'une bordure,
Où sçavamment son grand art avoit peint
Têtes de mort, d'effrayantes figures,
Pyramidant sur deux os en sautoir.
Puis aussitôt sortant de son manoir,
Sous son habit ayant chemise blanche,
Sur son dos large un noir & vieux manteau,
Et sur son chef perruque de Dimanche,
Fort gravement il arrive au Château.
D'un air agreste & tant soit peu sauvage,
Même un peu gauche, il salue humblement

Rosaure seule en son appartement :
De ses beaux vers lui fait un doux hommage ;
Et lui promet qu'il en feroit plus long,
Si de sa Muse elle étoit l'*Apollon*, &c.

Rosaure promet une récompense au Magister, & l'inscription est gravée sur le mausolée du chat défunt.

Voilà Monsieur quel est le plan de ce Poëme. Les fictions dont il est orné décèlent de l'esprit, du talent, une imagination riante & féconde. Il y a quelques endroits qui peuvent plaire aux Allemands, & que l'interprête devoit adoucir en notre faveur. Les Poëtes de ce pays-là ne sont pas toujours assez délicats sur le choix des images ; mais un lecteur François ne peut voir qu'avec répugnance le corps de ce pauvre Chat jetté

Sur du fumier qui croupissoit alors ;

ce même cadavre qui, *sur de vils excrémens pourrit aux injures du temps*, en proie aux *canards barbotans*, *&c.* La versification du Traducteur est en général naturelle, facile, élégante, & si l'on compare ses vers avec la prose, on voit qu'il a ajouté une infi-

nité de traits agréables à son original. Il y a cependant des endroits prolixes & négligés, très-pardonnables à un homme de Lettres presque toujours occupé d'études sérieuses. Les deux changemens les plus considérables qu'il a faits au Poëme de M. *Zacharie*, consistent à avoir coupé le premier Chant en deux; ensorte que la traduction a six Chants au lieu de cinq. Il a donné, de plus, une autre cause à la mort de *Raton*. L'auteur Allemand suppose que le *Perroquet* de *Rosaure* a vu passer une *Furie*, & qu'il s'est écrié, *ah, l'horreur !* La *Furie*, qui croyoit être belle, au moins pour les Enfers, se fâche & anime le *Chat* contre l'oiseau babillard. Cette exclamation du *Perroquet* & la colère de la *Furie* sont des inventions plaisantes; mais cette *Furie* veut se venger du *Perroquet*, & c'est le *Chat* qui meurt: cela manque de justesse; je crois donc que l'auteur François a très-bien fait d'y substituer l'apparition de la *Discorde*, qui rend le *Chat* jaloux du bonheur du *Perroquet*; cette fiction est bien plus simple, plus naturelle & plus heureuse.

Notice de l'Ecriture Sainte, ou Description Topographique, Chronologique, Historique & Critique des Royaumes, Provinces, Tribus, Villes, Bourgs, Montagnes, Mers, Rivières, Lacs, Déserts, &c, dont il est fait mention dans la Vulgate : Ouvrage très-utile pour l'intelligence de l'Histoire Sainte, ou pour connoître l'état actuel de la plupart des pays & endroits dont il y est fait mention ; par le R. P. Colome Barnabite; un volume in-8° de plus de 600 pages. A Paris, chez Laurent Prault, au bas du Pont S. Michel. Prix 6 livres broché.

L'AUTEUR, dans cet ouvrage, ne s'est point proposé de concilier les divers sentimens qui partagent les Géographes & les Commentateurs de l'Ecriture Sainte sur la différente situation des lieux & des pays dont elle fait mention. L'éloignement des tems, l'oubli où sont tombés la plupart de ces lieux, l'incertitude des noms qu'ils ont portés, le peu de lumières que fournissent les Livres Saints relativement à plusieurs de ces objets, met-

tent un Ecrivain dans l'impoſſibilité de donner de ces contrées une deſcription rigoureuſement exacte. Le P. *Colome*, en publiant cette eſpèce de Dictionnaire, n'a donc eu d'autre objet, que de fixer les idées de quiconque voudra lire l'Ecriture Sainte, de lui préſenter un plan de la Paleſtine qui indique à-peu-près la poſition des Villes & des Lieux, celle des Tribus, des Gouvernemens, des Mers, des Rivières, des Montagnes, & de faire connoître, en général, la ſituation d'un pays qui a été le théâtre des événemens qui ſe ſont paſſés ſous la Loi ancienne & ſous la Loi nouvelle.

Le P. *Colome* relève, dans ſa Préface, quelques erreurs avancées par l'auteur de la *Géographie Moderne*, qui prétend que la *Paleſtine*, malgré les efforts des Iſraëlites, n'a jamais eu de quoi nourrir ſes habitans. Cette aſſertion ſe retrouve pluſieurs fois dans les écrits de M. *de Voltaire*, & ſouvent elle a été répétée par ſes échos Philoſophiques. Le P. *Colome* fait voir combien peu elle eſt fondée. En effet, la ſeule ſituation de la *Paleſtine* en prouve

la fertilité. Elle est dans la Zone Tempérée; le Mont-Liban qui la termine au Nord, la met à l'abri des vents froids; la chaîne de montagnes qui la borne au Midi, la garantit des vents brûlans de l'Arabie Pétrée; les montagnes des *Moabites*, des *Ammonites*, de *Galaad*, de *Sanir* & d'*Hermon*, la bornent également au Levant; ensorte qu'elle n'est ouverte qu'aux vents rafraîchissans qui soufflent de la Méditerranée qui la termine au Couchant. Si l'on jette les yeux sur l'intérieur de la *Palestine*, on trouvera dans ses montagnes & dans les rivières qui l'arrosent, d'autres preuves sensibles de sa fertilité. Indépendamment des montagnes dont elle est environnée, elle en renferme un grand nombre, dont les unes sont isolées, & dont les autres forment des chaînes considérables. Les vallons qui les séparent doivent être très-fertiles, comme sont toutes les terres situées aux environs des montagnes & des collines. Les ruisseaux nombreux dont ce pays est arrosé, doivent contribuer encore à sa fécondité. D'ailleurs, les Israëlites étoient extrêmement laborieux, &

l'on sçait qu'ils avoient transporté des terres sur des rochers pour y planter des vignes qui produisoient de très-bons vins ; ces travaux seuls prouvent que tout étoit cultivé dans la *Palestine*.

Autre erreur du même Géographe. *Toute la Palestine*, dit-il, *peut avoir sept lieues du Midi au Nord, & sa largeur peut être de trente lieues*. Cette assertion, répond le P. *Colome*, n'est pas soutenable, puisque ce pays s'étend plus du Nord au Sud, que de l'Est à l'Ouest. Personne n'ignore que la *Palestine* est bornée au Nord par la chaîne du *Mont-Liban*, au Midi par les montagnes de *Seïr* ; au Levant par celles de *Sanir* & de *Galaad* ; au Couchant par la Méditerranée. Or on trouve que cette longueur, du Nord au Sud, est de deux degrés & demi, & que sa largeur, au Nord, de l'Est à l'Ouest, peut être évaluée à un degré & demi d'un grand cercle de la terre ; de même que celle au Sud peut être de deux degrés ; ce qui feroit déja, pour sa première dimension du Nord au Sud, soixante-deux lieues & demie, à raison de vingt-cinq de nos lieues pour un degré. La somme

des deux largeurs, celle du Nord & celle du Sud, sera donc de trois degrés & demi qui valent quatre-vingt-sept lieues & demie. Multiplions ces quatre-vingt sept lieues & demie par soixante-deux & demie, & prenons la moitié du produit, nous trouverons, pour la moindre étendue de la *Palestine*, en superficie, deux mille sept cents trente-quatre lieues quarrées, &c. Pour vous donner, Monsieur, une idée de la manière dont cette *notice* de l'Ecriture Sainte est exécutée, je vais en extraire quelques articles que je prends au hazard.

NAZAREUS, NAZARÉEN. Ce mot signifie ou un homme originaire & habitant de *Nazareth*, ou un état connu parmi les Juifs, que l'on embrassoit par un principe de Religion & d'une plus grande perfection; cet état s'appelloit *Nazaréat*. Le vœu qui consacroit un *Nazaréen* à Dieu, l'assujettissoit à trois choses : 1°. à ne pas boire de vin, ni rien de ce qui peut enivrer ; 2°. à ne pas faire raser ses cheveux ; 3°. à ne point se souiller par l'attouchement ou l'approche d'un mort. Ce vœu étoit ou perpétuel, ou pour un

temps limité. Lorſque le temps déterminé par le vœu étoit expiré, le Prêtre amenoit le *Nazaréen* à l'entrée du Tabernacle de l'Alliance, & il préſentoit au Seigneur un mouton de l'année & ſans défaut, pour être offert en holocauſte; une brebis de l'année & ſans défaut, pour le péché; & un bélier ſans défaut, pour l'hoſtie pacifique. Il offroit auſſi des pains & des gâteaux, avec les liqueurs néceſſaires pour les libations : alors la chevelure du *Nazaréen* étoit raſée à l'entrée du Tabernacle de l'Alliance; le Prêtre prenoit ſes cheveux & les brûloit dans le feu qui avoit été mis ſous le ſacrifice des hoſties pacifiques. Après cette cérémonie, le Prêtre mettoit, entre les mains du *Nazaréen*, l'épaule cuite du bélier, un pain & un gâteau ſans levain; enſuite le *Nazaréen* les remettoit entre les mains du Prêtre, qui les élevoit devant le Seigneur : après quoi le *Nazaréen* étoit affranchi de toutes les obligations du *Nazaréat*.

BETHLÉEM, ville de la Tribu de *Juda*, au Nord de la Tribu, & au Midi de *Jéruſalem*; elle eſt ſituée ſur une colline étroite, mais longue, à l'entrée

de laquelle on voit la citerne dont *David* desira de boire de l'eau. A l'Orient de la ville, il y avoit des étables qui étoient creusées dans le roc; celle où naquit le Sauveur, est aujourd'hui une très-belle Chapelle, revêtue de marbre & soutenue de plusieurs colonnes. On voyoit autrefois, près de cette Chapelle, les ruines d'un Monastère où l'on trouva le lit & le tombeau de S. *Jérôme*. Ce Monastère s'est depuis relevé de ses ruines par les soins de quelques Religieux Latins de l'Observance de S. *François* qui s'y sont fixés, & qui y ont bâti une belle Eglise en l'honneur de Sainte *Catherine*. Les Grecs & les Arméniens en ont une autre qui avoit été bâtie par Ste *Hélène*, & que les Grecs ont enlevée aux Latins. La charpente est de bois de cèdre & couverte de plomb. La nef du milieu est accompagnée, de chaque côté, de deux autres nefs qui sont séparées par des colonnes de marbre que les Turcs ont respectées; mais ils ont enlevé tout le marbre dont la muraille intérieure de l'Eglise étoit revêtue. Au-dessous du Maître-Autel, est une petite Eglise où l'on descend par deux

escaliers qui sont aux deux côtés de l'Autel, & où l'on entre par une belle porte de bronze qui se trouve vers le millieu des degrés. A l'endroit qui répond au Maître-Autel de l'Eglise, s'élève un Autel sous lequel est le lieu où nâquit Notre-Seigneur. Ce lieu est revêtu d'un beau marbre qui porte un cercle d'argent environné de rayons, dans l'intérieur duquel on lit cette inscription : *Hic de Virgine Mariâ Christus natus est*. De cette Chapelle on descend par trois degrés de marbre, dans une autre où étoit la Crêche de bois dans laquelle la Sainte Vierge coucha Notre-Seigneur aussitôt après sa naissance, & qui se trouve maintenant à Rome, dans l'Eglise de Sainte Marie-Majeure.

Bethléem, autrefois recommandable par la fertilité de ses jardins, la beauté de ses fruits & l'abondance de ses vignes, ne l'est plus aujourd'hui que par le concours des Chrétiens qui vont y visiter les lieux consacrés par la naissance de *Jesus-Christ*. Son territoire étoit autrefois très-fertile en bled; c'est peut-être ce qui lui a fait donner le nom de *Bethléem*, qui signi-

fie *Maison du pain.* Elle est quelquefois appellée *Lehem ;* quelquefois l'Ecriture lui donne le nom d'*Ephrata.* On l'appelle encore *Bethléem de Juda*, pour la distinguer d'une autre ville de la Tribu de *Zabulon*, qui portoit aussi le nom de *Bethléem.* Elle est, de plus, connue sous le nom de *Cité de David*, parce quelle étoit le lieu de la naissance de ce Prince. Cette ville a le titre d'Evêché, & son Evêque réside à *Clamecy* dans le Nivernois ; elle porte encore aujourd'hui le nom de *Bethléem*, & n'est éloignée de *Jérusalem* que de deux lieues.

Cette *Notice*, Monsieur, est un ouvrage vraîment utile pour tous ceux qui, par goût ou par etat, s'occupent de l'étude de l'Ecriture Sainte : j'en recommande sur-tout l'usage & la lecture aux jeunes Théologiens auxquels elle peut épargner la peine de compulser avec dégoût les gloses volumineuses des Commentateurs.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Avril 1774.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques Grecs & Latins, tant sacrés que prophanes, contenant la Géographie, l'Histoire, la Fable & les Antiquités; dédié à M. le Duc de Choiseul, par M. Sabbathier Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne & Secretaire Perpétuel de l'Académie de la même Ville. A Paris, chez Delalain Libraire, rue de la Comédie Françoise, Tomes XV & XVI, in-8°, de plus de 550 pages chacun.

Vous ne serez pas moins satisfait, Monsieur, des deux nouveaux

volumes de cet utile Dictionnaire que vous ne l'avez été des précédens. Tous les Articles en sont également instructifs & bien rédigés ; tous sont puisés dans les meilleures sources ; mais il en est dont les matières sont plus piquantes ou moins rebattues, & ce sont quelques-uns de ces Articles que je vais m'attacher principalement à vous faire connoître.

L'EAU LUSTRALE n'étoit autre chose que de l'eau commune dans laquelle on éteignoit un tison ardent tiré du foyer des Sacrifices ; on la mettoit dans un vase à la porte ou dans le vestibule des Temples, & ceux qui y entroient s'en lavoient eux-mêmes ou s'en faisoient laver par les Prêtres, prétendant acquérir par cette cérémonie la pureté de cœur nécessaire pour paroître en présence des Dieux.
» Dans certains Temples, il y avoit
» des Officiers préposés pour jetter de
» l'eau lustrale sur tous les passans ; &,
» à la table de l'Empereur, ils en ré-
» pandoient quelques gouttes sur les
» viandes. Dans toutes les maisons où
» il y avoit un mort, on mettoit à la

» porte un vaſe d'eau luſtrale, prépa-
» rée dans quelqu'autre lieu où il n'y
» avoit point de mort; on en lavoit
» le cadavre, & tous ceux qui ve-
» noient à la maiſon du mort, avoient
» ſoin de s'aſperger de cette eau pour
» ſe préſerver des ſouillures qu'ils
» croyoient contracter par l'attou-
» chement ou par la vue des cadavres.
» Les Anciens, pour faire leur eau
» luſtrale, n'employoient pas indiffé-
» remment toutes ſortes d'eaux. Les
» *Romains* en envoyoient querir or-
» dinairement à la fontaine *Juturne*
» proche le fleuve *Numique*; les
» *Athéniens* à celle qu'ils appelloient
» *Callirrhoë*; les *Trœzéniens* à la fon-
» taine d'*Hippocrène*; & les *Perſes* au
» fleuve *Choaſpes*; ſe ſervant toujours
» des eaux coulantes & claires, com-
» me de celles des rivières les plus ra-
» pides, ou de la mer, qu'ils béniſ-
» ſoient à leur manière. . . . . Ils
» avoient auſſi des vaſes plus petits
» ou bénitiers, dans leſquels ils met-
» toient de cette eau dont ils arro-
» ſoient les aſſiſtans avec des goupil-
» lons aſſez ſemblables à ceux de nos
» Egliſes. «

EDILES. Cet article, un des plus curieux de cette collection, est terminé par une anecdote bien propre à montrer l'ascendant d'un homme vertueux, même sur la multitude. Vers la fin de la République, les Ediles donnoient des couronnes d'or aux Acteurs, aux Musiciens & autres Artistes qui servoient aux Jeux. » *Caton* engagea » *Favonius* à ne distribuer, dans son » Edilité, que des couronnes de bran» ches d'olivier, suivant l'usage qui » se pratiquoit aux Jeux Olympiques. » Cependant, *Curion*, le premier » Edile, donnoit, dans un autre théâ» tre, des jeux magnifiques & des pré» sens proportionnés ; mais, comme » *Caton* présidoit aux jeux de *Favo*» *nius*, les Acteurs, les Musiciens, les » Joueurs d'instrumens, en un mot, » tout le Peuple quitta les jeux ma» gnifiques de *Curion* pour voler à » ceux de son collégue, tant la seule » présence de *Caton* influoit encore » dans l'Etat. «

Dans l'article D'ERATOSTHENE, natif de *Cyrène*, Sçavant presqu'universel, puisqu'il étoit en même-temps

Poëte, Géographe, Grammairien, Moraliste, Mathématicien, &c, j'ai remarqué la particularité suivante : ce Philosophe avoit essayé de mesurer la terre, en comparant la distance entre Aléxandrie & Syène, ville située sous le Tropique du Cancer, avec la différence de latitude de ces lieux qu'il concluoit de l'ombre méridiene d'un gnomon ou cadran, élevé à Aléxandrie au solstice d'Eté; cette opinion étoit si juste, qu'au rapport de M. *Fréret*, elle ne différoit que de quelques stades de celle de Mrs. de l'Académie des Sciences; aussi *Eratosthène* fut-il surnommé le *Cosmographe* & l'*Arpenteur* de l'Univers. Ce Sçavant s'appliqua beaucoup encore à la recherche des antiquités Egyptiennes, & à former une Chronique complette de l'Histoire Grecque qui remontoit jusqu'aux temps les plus reculés, & qui fixoit même l'époque de plusieurs événemens des temps héroïques. Il vint en Egypte sous le regne de *Ptolémée-Evergète*. Il eut *Apollonius* pour successeur dans la surintendance de la Bibliothèque d'Aléxandrie. On croit

qu'il posséda cet emploi pendant quarante-cinq ans. Il se laissa, dit-on, mourir de faim, ne pouvant survivre à la perte de la vue dont il fut affligé.

ÉTENDARDS. Il y a toute apparence que, dans les commencemens, les choses les plus faciles à trouver servirent d'enseignes militaires : ce furent d'abord des branches de feuillages, des faisceaux d'herbes, des oiseaux, & des têtes d'autres animaux. On s'attacha ensuite à les faire de matières plus solides. On mit au rang des enseignes, les images des Dieux, des Princes, des Empereurs, des Personnages célèbres, &c. On adopta aussi des figures symboliques; les *Athéniens* avoient dans leurs signes la chouette, oiseau consacré à *Minerve;* les *Thébains*, le sphinx; d'autres Peuples, des lions, des chevaux, des minotaures, des sangliers, des loups, des aigles. L'aigle a été l'enseigne la plus ordinaire de l'Antiquité. C'étoit celle de *Cyrus* & d'autres Rois de Perse; elle devint la plus commune parmi les Romains, & le nombre des aigles marquoit exactement le nom-

bre des Légions. Les *Manipules* avoient leurs enſeignes particulières qui ne conſiſtoient qu'en quelques poignées de foin qu'on ſuſpendoit au bout d'une perche. L'étendard de la Cavalerie nommé *Vexillum* ou *Cantabrum*, n'étoit qu'une pièce d'étoffe précieuſe d'environ un pied en quarré que l'on portoit de même au bout d'une pique en forme de bannière. Les dragons ont encore ſervi d'enſeignes à bien des Peuples, entr'autres aux *Aſſyriens*, aux *Indiens*, aux *Scythes*. Après *Trajan*, ils devinrent l'enſeigne particulière de chaque cohorte, & ceux qui les portoient dans le combat ſe nommoient *Dragonnaires*. » L'honneur a » fait de tous les temps une loi capi» tale du reſpect & de l'attachement des » Peuples pour leurs enſeignes; quel» ques-uns ont pouſſé ce ſentiment » juſqu'à l'idolâtrie; &, pour ne parler » que des *Romains*, on ſçait qu'ils ſe » mettoient à genoux devant les leurs, » qu'ils juroient par elles, qu'ils les » parfumoient d'encens, les ornoient » de couronnes de fleurs, & les re» gardoient comme les véritables

» Dieux des légions. Hors des temps » de guerre, il les dépofoient dans » les Temples. Comme il y avoit » une grande infâmie à les perdre, » c'étoit auffi une grande gloire d'en » prendre aux ennemis ; auffi préfé» roit-on plutôt de mourir, que de » fe les laiffer enlever ; & quiconque » étoit convaincu de n'avoir pas dé» fendu fon enfeigne de tout fon pou» voir, étoit condamné à mourir. La » faute rejailliffoit même fur toute la » cohorte ; celle qui avoit perdu fon » enfeigne, étoit rejettée de la lé» gion, contrainte à demeurer hors » de l'enceinte du camp, & réduite à » ne vivre que d'orge, jufqu'à ce » qu'elle eût réparé fa honte par des » prodiges de valeur. Jamais les *Ro-* » *mains* ne firent de traités de paix, » que fous la condition que leurs en» feignes leur fuffent rendues ; delà, » les louanges d'*Augufte* par *Horace*, » cet Empereur s'étant fait reftituer » les enfeignes que les *Parthes* avoient » prifes à *Craffus* «.

ETERNUMENT. Un des ufages les plus anciens & les plus univerfels, eft

celui de faire des souhaits en faveur de ceux qui éternuent. On ignore si, dans les commencemens, l'éternûment a été regardé comme dangereux ou comme ami de la Nature; les anciens Médecins ont été partagés sur cette opinion: ainsi l'on a pû s'en former des idées différentes. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart des Peuples de la terre se sont accordés à saluer ce mouvement convulsif de la respiration qui cependant n'a rien de plus singulier que la toux & le hoquet. Les Grecs avoient différentes formules de complimens pour ceux qui éternuoient. La plus simple & la plus usitée étoit celle de *zethi*, *vivez*. C'est précisement la même dont les Juifs se servent, & le *salve* des Latins. Ces honnêtetés faisoient aussi chez les Romains un des devoirs de la vie civile: *sternatumentis salutamur*, ce sont les paroles de *Pline*, & il observe, comme une chose singulière, que l'Empereur *Tibère*, avec toute sa gravité, ne laissoit pas d'exiger cette marque d'attention & de respect de sa suite, même en voyage & dans sa

litière ; ce qui semble supposer que la vie libre de la campagne ou les embarras du voyage les dispensoient ordinairement de certaines formalités. Tous les Peuples modernes ont gardé religieusement cette coutume jusqu'à ce jour, à l'exception de quelques Anabatistes ou Trembleurs d'Angleterre. A tant d'exemples on peut joindre ceux des habitans de l'extrêmité de l'Afrique, & même du Nouveau Monde, qui certainement étoient inconnus aux Grecs & aux Romains. » Les » relations du *Monomotapa* nous assu» rent que quand le Roi du pays éter» nue, tous ceux qui se trouvent dans » le lieu de sa résidence, ou aux en» virons, en sont informés dans le » même instant, ou par certains si» gnaux, ou par certaines formules » de prières qui se font tout haut en » sa faveur, & qui passent successive» ment de la Cour à la Ville, & de » la Ville dans les Fauxbourgs ; de ma» nière que l'on n'entend retentir de » tous côtés que des vœux solem» nels pour la santé du Prince, & des » espèces de *Vive le Roi*, qu'ils font

» obligés de dire hautement chacun
» dans leur langage. Mais, ce qui pa-
» roît plus étonnant, c'eſt que les Eſ-
» pagnols ont trouvé cette politeſſe
» établie dans le Nouveau-Monde,
» s'il en faut croire l'hiſtoire de la
» conquête de la *Floride*, dont l'au-
» teur nous aſſure que le *Cacique de*
» *Guachoia* ayant éternué en préſence
» de *Soto*, les Indiens de ſa ſuite s'in-
» clinèrent auſſitôt devant lui, éten-
» dirent leurs bras, & lui donnèrent,
» à leur manière, les marques ordi-
» naires de leurs reſpects, priant le
» Soleil de le défendre, de l'éclairer,
» & d'être toujours avec lui «.

Les Prêtres qui regnoient à *Méroé*, Iſle d'Ethiopie, y avoient acquis un ſi grand pouvoir, que, quand il leur en prenoit fantaiſie, ils dépêchoient un ordre au Roi pour lui ordonner de mourir. » Ils lui faiſoient dire que les
» Dieux l'avoient ainſi réglé, & que
» ce ſeroit un crime de violer un or-
» dre qui venoit de leur part. Ils ajou-
» toient pluſieurs autres raiſons qui
» ſurprenoient aiſément des hommes
» ſimples, prévenus d'une ancienne

» coutume, & qui n'avoient pas assez
» de force pour résister à ces comman-
» demens injustes. En effet, les pre-
» miers Rois s'étoient soumis à ces
» cruelles ordonnances, sans aucune
» contrainte que celle de leur propre
» superstition. *Ergaménès*, qui regnoit
» du temps de *Ptolémée II*, & qui
» étoit instruit de la Philosophie des
» Grecs, fut le premier qui osa se-
» couer ce joug ridicule. Ayant pris
» une résolution vraîment digne d'un
» Roi, il s'en vint, avec son armée,
» attaquer la forteresse où étoit au-
» trefois le Temple d'or des *Ethio-
» piens*. Il fit égorger tous les Prêtres
» & institua lui-même un culte nou-
» veau.

» Les amis du Roi s'étoient fait une
» loi qui subsistoit du temps de *Dio-
» dore de Sicile*, quelque singulière
» qu'elle fût. Lorsque leur maître
» avoit perdu l'usage de quelqu'une
» des parties de son corps, par ma-
» ladie, ou par quelqu'accident, ils
» se donnoient la même infirmité,
» croyant que c'étoit une chose hon-
» teuse, par exemple, de marcher

» droit à la ſuite d'un Roi boîteux ; &
» il leur paroiſſoit abſurde de ne pas
» partager avec lui les incommodités
» corporelles, puiſque la ſimple ami-
» tié nous oblige à prendre part à
» tous les biens & à tous les maux
» qui arrivent à nos amis. Il étoit
» même fort commun de les voir
» mourir avec leurs Rois, & ils pen-
» ſoient qu'il leur étoit glorieux de
» donner ce témoignage d'une fidé-
» lité conſtante. Delà vient que, chez
» les *Ethiopiens*, il étoit difficile de
» former aucune entrepriſe contre le
» Roi, par l'attention que tous ſes
» amis apportoient à leur conſerva-
» tion commune «.

ETUDES. Dans cet article, l'auteur combat avec avantage l'ancienne coutume d'apprendre le Latin aux jeunes gens en leur faiſant faire des compoſitions latines, ou, ce que l'on appelle dans les Colléges, des *Thêmes*. Il cite les autorités de *le Febvre*, *Fleury*, *Rollin*, *Dumarſais*, *Pluche*, qui tous conviennent qu'il vaut mieux ſe borner aujourd'hui à l'intelligence de la langue latine, que d'aſpirer à des com-

positions peu nécessaires & dont la plupart des Etudians ne sont pas capables. Il voudroit, avec un ancien Maître de l'Université de Paris, qu'on leur apprît le latin par l'usage même du latin, & cet usage consisteroit à leur faire lire, traduire & apprendre les plus beaux endroits des anciens Auteurs, afin que, s'accoutumant à les entendre parler, ils apprissent eux-mêmes à parler leur langue. Cette méthode est, sans contredit, le moyen le plus propre d'arriver à la perfection de l'éloquence latine; c'est elle qui a produit les *Budés*, les *Scaligers*, les *Turnèbes*, les *Passerats* & tant d'autres grands hommes. Anciennement, il n'y avoit que cette voye pour devenir Latiniste. Les Dictionnaires François-Latins n'ont paru que depuis deux cens ans environ; avant ce temps, il n'étoit pas possible de faire des *Thêmes*, & il n'y avoit d'autre exercice de latinité que la lecture ou l'explication des Auteurs. On peut ajouter que l'un des grands avantages de cette institution, si on la renouvelloit parmi nous, seroit d'épar-

gner bien des châtimens aux enfans, en leur rendant leur tâche moins difficile.

Ces différentes citations prouvent de plus en plus que M. *Sabbathier* n'est pas un simple Compilateur ; c'est un Maître habile qui a réfléchi d'après sa propre expérience, & qui nous donne souvent le résultat de ses réfléxions. On pourroit reprocher à quelques Articles de son Dictionnaire d'être un peu trop prolixes : mais je suis persuadé que la réputation de cet ouvrage augmentera à mesure qu'il sera plus avancé, & qu'il deviendra d'une nécessité absolue pour tous ceux qui voudront se procurer quelque connoissance, ou faire des recherches sûres & commodes, soit pour tout ce qui concerne la Fable, la Géographie, l'Histoire sacrée & profane, soit pour les Mœurs & les Usages des anciens Peuples. C'est bien un tel livre qui mérite le nom d'*Encyclopédie de l'Antiquité.*

Il a paru, dans le même-temps que le XVIe Tome, un volume du même format, contenant des Planches rela-

tives à ce grand ouvrage, & propres à en faciliter l'intelligence. Ce Recueil, qui aura trois ou quatre volumes, sera divisé en quatre classes. La première comprendra l'Architecture & tout ce qui y a rapport; la seconde classe, tous les objets qui concernent la Religion; la troisième, les diverses coutumes & les habillemens; la quatrième traitera de l'Art Militaire & de tout ce qui y est relatif. La classe qui paroît aujourd'hui, & qui forme le premier volume de ce Recueil, présente aux yeux les divers instrumens d'Architecture avec un Ouvrier, les cinq Ordres inventés par les Grecs, les plus fameux Edifices de l'Antiquité, des Lits pour la table, des Ustensiles de cuisine, des Théâtres, des instrumens de Musique, des Athlètes, des Gladiateurs, des Cirques, des Navires, des Chars, des Couronnes triomphales, des Urnes cinéraires & lacrimatoires, une espèce de Convoi, diverses Apothéoses, des Mumies d'Egypte, &c, &c, &c, &c. C'est à Mrs *Varin* frères, Graveurs, natifs de Chaalons-sur-Marne, que le Public est

redevable de cette précieuse Collection dont l'exécution est supérieure, & ils travaillent d'après les ouvrages les plus authentiques en ce genre; comme l'*Antiquité expliquée & représentée en figures de D. Bernard de Monfaucon*, les *Antiquités Egyptiennes, Grecques & Romaines de M. le Comte de Caylus*, les *Antiquités d'Herculanum gravées à Naples par ordre du Roi*, & douze ou quinze autres ouvrages également estimés. On ne sçauroit donc, Monsieur, encourager trop cette entreprise qui procurera à un prix modique une vaste Collection éparse jusqu'à ce jour dans une grande quantité de volumes différens, tous très-dispendieux. On a beau lire des Descriptions dans des Livres, il est impossible de s'en faire des idées aussi nettes qu'en voyant les objets représentés. Au reste, il suffit de jetter un coup d'œil sur le premier volume que je vous annonce, pour avoir la meilleure opinion du Recueil entier qui, non-seulement, sera de la plus grande utilité à tous ceux qui veulent s'instruire sur tous les monumens antiques, mais qui

ſera de plus une ſource féconde des plus importantes leçons pour les Architectes, les Sculpteurs, les Peintres, les Graveurs, enfin pour tout Artiſte dont l'art a pour baſe les proportions le deſſin & le goût. Chaque volume de Planches ſe vend 36 livres.

Dictionnaire de Penſées Ingénieuſes tant en vers qu'en proſe, des meilleurs Ecrivains François; ouvrage propre aux perſonnes de tout âge & de toute condition. A Paris, chez la Veuve Ducheſne Libraire rue Saint Jacques, deux volumes in-8°. de plus de 550 pages chacun.

On a bien raiſon, Monſieur, de reprocher à ce ſiècle de mettre tout en Compilations & en Dictionnaires. L'ouvrage que je vous annonce réunit tous les agrémens de ce double titre. Se ſeroit-on jamais attendu à voir paroître des Recueils de *Penſées* par ordre alphabétique? Ne croyez pas cependant que l'on n'ait raſſemblé dans

ces deux volumes que les adages de nos Moralistes célèbres : ces sortes de *Pensées* forment la partie la moins considérable de ce Recueil. Ce qui a servi le plus à le grossir, ce sont de longues tirades copiées infatigablement dans les Œuvres de *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, *la Fontaine*, *Crébillon*, *Voltaire*, *Gresset*, *Piron*, &c, &c ; &, pour faire contraste, dans celles de M[rs] *Bardon*, *Bosquillon*, *Serment*, *Loppay*, *Vauvert*, *Saint-Firmin*, *Bouchet*, d'*Etelan*, de *Jussy*, *Baraton*, *Roubin*, *Siméon*, *Valette*, *Moisant*, *Thollière*, *Meunier*, *Billette de Fanière*, de *Barco*, de *Boissagon*, de *la Semay*, d'*Infrainville*, *Duselzein*, *Guyet*, *Ledrel*, *Vaultier*, & d'une infinité d'autres Illustres que ni vous ni moi n'avons pas l'honneur de connoître, & que probablement nous ne connoîtrons jamais. On y trouve aussi un très-grand nombre de vieilles Epigrammes d'anciens auteurs, tels que *Tristan*, *Malleville* & *Gombaud*. En voici une des moins rebattues, ou du moins que je ne me rappelle pas d'avoir rencontrée dans d'autres compilations.

Avis d'un père à son fils.

Sur un tas d'or, toujours compté,
Harpagon, au visage have,
Dit à son fils : vois ma bonté !
Pour toi je vis comme un Esclave ;
Dans ce réduit souvent je brave
La faim, la soif, pour te laisser
Cet or à tous si nécessaire :
Mais garde-toi d'en dépenser ;
Que ferois-tu dans la misère ? . . .
Je ferois comme vous, mon père.

Si toutes les *Pensées* de ces deux volumes étoient aussi agréables, je serois le premier, Monsieur, à vous en conseiller la lecture ; mais l'auteur de cette Compilation transcrit tout, bon ou mauvais, connu ou non, ancien ou moderne. En s'y prenant de cette manière, & en faisant pour la prose ce qu'il a fait pour la poësie, il pouvoit tout aussi-bien nous donner une cinquantaine de volumes : mais il a craint vraisemblablement de nous effrayer, ou tout au moins d'effrayer son Libraire. Qu'on juge de son goût par ces vers de *Benserade* qu'il a trouvé

dignes d'être enregistrés dans son Dictionnaire au mot *Bois*. Il s'agit d'une voie de bois qu'une Belle avoit promise à ce Poëte :

Pendant ce froid cuisant, vous me comblez de joie
De me vouloir ainsi parer de sa rigueur ;
Et, quand je suis sans bois, m'en promettre une voie,
C'est une douce voie à me gagner le cœur.
Pour un si grand bienfait, dont je m'efforce d'être
Reconnoissant autant que je le puis,
J'en userai des mieux, & ferai bien connoître
De quel bois je me chauffe, & quel homme je suis.
A tous autres objets je ferai banqueroute ;
Mes flammes bruleront sous votre digne aveu;
Et vous n'aurez pas lieu de révoquer en doute
Que votre seule grace ait allumé mon feu.

Comment est-il possible de faire revivre d'aussi misérables quolibets, & de mettre, la page d'après, des vers de *la Fontaine* & des pensées de *J. J. Rousseau* ? Les Compilateurs sont de terribles gens, & il faut convenir qu'ils s'entendent singulièrement à assortir leur monde. Ce *Benserade*, un des beaux - esprits les plus estimés & les

moins estimables du dernier siècle, étoit né à Lyons, petite Ville de Normandie, en 1612, & mourut à Paris en 1690. Sa conversation, en général, étoit, comme ses écrits, pleine de jeux de mots & de calembourgs. Ce goût détestable pour les pointes ne l'abandonna pas même dans ses derniers momens; &, peu d'heures avant sa mort, son Médecin lui ayant ordonné une poule bouillie : *pourquoi du bouilli*, s'écria-t-il, *puisque je suis frit?*

Encore un exemple de l'heureux discernement du Compilateur *des Pensées Ingénieuses*. Immédiatement après ces vers assez plaisans d'un Libertin,

> Du Carême bien peu me chaut;
> Je passe dessous s'il est haut,
> Et, s'il est bas, sans point de faute;
> Demi-pied par-dessus je saute;

on lit la tirade de M. de *Voltaire* sur la Saint-Barthelemy,

> Qui pourroit cependant exprimer les ravages, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 26 Avril 1774.

LETTRE V.

Abrégé Elémentaire de la Géographie universelle de la France, dans lequel on trouve tout ce que ce Royaume renferme de plus curieux dans la Minéralogie, Métallurgie, Arts, Manufactures, Commerce, Histoire naturelle, Eaux minérales, Productions du terroir, Antiquités, &c, &c; divisé en quarante Gouvernemens généraux & militaires, avec la description des Villes principales, & de tout ce qui s'y trouve de plus remarquable, &c; suivi d'un Traité de la Sphère, où l'on trouvera une explication des différens Phénomènes dont il est parlé dans cet ouvrage; avec deux Cartes, dont l'une pour la position respective des différentes Provinces de France; & l'autre pour la Corse. Par M. Mas-

son, de Morvilliers en Lorraine; 2 vol. in-12 d'environ 500 pages chacun. A Paris, chez Moutard Libraire de MADAME LA DAUPHINE, Quai des Augustins près du Pont S. Michel.

CETTE nouvelle Géographie de la France est très-instructive : elle tient un juste milieu entre ces Livres élémentaires qui, par leur sécheresse, n'apprennent rien, & ces longs ouvrages, dont les détails diffus & prolixes ne font que surcharger la mémoire des enfans, au lieu de l'enrichir. On y trouve d'abord un grand nombre de notions préliminaires sur tout ce qui concerne l'état ancien & moderne de la France, la fondation de la Monarchie, son ancien gouvernement féodal, la Loi salique, les races de nos Rois, leur majorité, leurs armes, leur sacre, leur rang, leurs prérogatives parmi les autres Potentats de l'Europe; le gouvernement ecclésiastique, le gouvernement civil & militaire, la justice, les finances, la marine,

rine, les forces de terre & de mer; population, &c, &c.

L'auteur cite un calcul peu vraisemblable sur ce que la France peut produire chaque année. On donne, dit-il, à la France 30,000 lieues quarrées; sur le pied de vingt millions d'Habitans, c'est 666 personnes pour une lieue quarrée. On estime que, l'un portant l'autre, il faut à chaque homme douze mesures de bled pour passer son année; ce qui feroit 240 millions de mesures de bled pour la consommation de toute la France. Trente mille lieues quarrées peuvent donner 870,453,144 mesures: il s'ensuivroit que, déduisant 240 millions, resteroient 630,453,144 mesures d'excédent qui, à raison de 40 sols la mesure, donneroient la somme de 1,260, 906,288 livres, qui pourroient être versées tous les ans dans le Royaume, en supposant que tout ce grain fût exporté & vendu à l'Etranger. Mais ce calcul doit paroître outré: car il faudroit supposer, 1°. que toutes les Provinces du Royaume eussent une égale fertilité; 2°. qu'il n'y eût ni vignes, ni bois, ni montagnes,

ni villes, ni villages, ni parcs immenſes, ni chemins publics, ni marais, ni terres incultes & ſtériles, ni prairies, ni étangs, ni rivières, &c, & que toute la France ne fût qu'une vaſte plaine, toute couverte de bleds. L'auteur du calcul a tout mis en bled, tandis qu'il y a une quantité égale d'autres grains; que les prairies, pour le fourage des beſtiaux, occupent toujours le dixième d'un canton, & que, dans preſque toutes les Provinces, il y a une année, ſur trois, conſacrée au repos des terres.

Un Livre de Géographie, Monſieur, n'eſt point ſuſceptible d'une analyſe étendue; elle ne préſenteroit rien qui ne vous fût déja connu; je me contenterai donc d'extraire quelques faits, quelques ſingularités d'Hiſtoire Naturelle, qu'on obſerve en différentes Provinces de France, & que la plûpart des Géographes paroiſſent avoir trop négligé, juſqu'ici, d'indiquer à leurs Lecteurs. M. *Maſſon* dit qu'on voit à *Rennes* en Bretagne, près de la porte de *Morlaix*, un puits, fait en 1700 ou 1701, dans lequel on découvrit une propriété bien extraordi-

naire. Un Maçon, qui travailloit auprès, y ayant laissé tomber son marteau, un homme de journée y descendit pour le pêcher ; mais il fut étouffé en approchant de l'eau : un second qui voulut y descendre pour tirer le corps mort eut la même destinée, & pareillement un troisième ; enfin on y fit descendre un quatrième homme, bien lié, auquel on recommanda de crier de toutes ses forces dès qu'il sentiroit quelque chose qui l'incommoderoit : il cria dès qu'il fut auprès de l'eau ; on le retira promptement ; mais il mourut trois jours après : il rapporta qu'il avoit senti une chaleur qui lui brûloit les entrailles : on y descendit un chien, qui cria au même endroit, & mourut après avoir été retiré ; on jetta plusieurs fois de l'eau sur ce chien mourant, & toutes les fois il paroissoit se ranimer & reprendre ses forces. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on boit tous les jours de l'eau de ce puits, sans en être incommodé.

Dans le Prieuré de Trémolac, Ordre de Clugny, à cinq lieues de *Bergerac* ville du Périgord, on trouve un ruisseau inflammable & brûlant. Cette

ſingularité fut découverte en 1732 par un Braconier qui, étant allé la nuit pour voler des écreviſſes, ſe ſervit de torches de paille allumée pour mieux appercevoir l'endroit où elles ſe retiroient. Tant que cet homme marcha ſur le gravier, preſqu'horiſontal du lit de ce ruiſſeau, le feu ne prit point à la ſuperficie de l'eau ; mais étant arrivé à des endroits plus inégaux, l'eau s'enflamma au point qu'il en eut ſa chemiſe brûlée. L'expérience a été répétée pluſieurs fois depuis, & toujours elle a réuſſi de même.

A trois lieues de *Grenoble*, près du village de *Saint-Barthelemi*, on rencontre un terrein, dont la ſurface a environ huit pieds de long ſur quatre de large. Il ne produit point d'herbe, mais vomit des flammes rouges & bleues de la hauteur d'un demi-pied : quand la pluie eſt forte ou de longue dûrée, elle les éteint ; mais auſſi-tôt que la terre devient ſèche, elles renaiſſent inſenſiblement. Ces flammes brûlent le papier, la paille, le bois, & généralement tout ce qu'on leur oppoſe, excepté la poudre à tirer qui n'y prend point feu. Il s'exhale de

cette terre une odeur de ſoufre minéral, qu'on ſent à quinze pas de circonférence ; & ; quoiqu'elle ſemble brûler & qu'on ne puiſſe la toucher ſans ſe brûler auſſi, elle ne conſume rien de ſon volume. Le guide qui conduiſoit l'Obſervateur de qui on tient cette deſcription, lui dit que, quelque temps avant la guerre qui ne finit que par la paix de *Ryswick* en 1697, ayant conduit des Allemands à ce terrein, ils le trouvèrent couvert de neige & de glace, & qu'ayant voulu les faire fondre avec de la paille allumée, la glace creva tout d'un coup avec un bruit extraordinaire & un tel éclat d'exploſion, que ſept à huit Allemands, avec le guide, furent culbutés.

L'auteur obſerve qu'il croît de l'*Amiante* dans les environs de *Montauban*, ſur une montagne voiſine de *Baredge*, & dans la vallée de *Campan* aux Pyrénées. L'*Amiante* eſt un minéral compoſé de filets très-déliés, plus ou moins longs, appliqués longitudinalement les uns contre les autres ; il ne ſe calcine point par le feu ; il ne peut être vitrifié que par un feu vio-

lent ; les acides n'agissent point sur lui. La propriété singuliere de ce minéral est d'être composé de filets si fléxibles & qui peuvent devenir si souples par l'Art, qu'il est possible d'en faire des tissus aussi fins que ceux que l'on fait avec les fils de lin & de soie. On file l'*Amiante*, on en fait une toile qu'on jette au feu, sans qu'elle se consume ; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on blanchit cette toile par le feu ; de sale & crasseuse qu'elle étoit, elle en sort pure & nette ; le feu consume les matières étrangères dont elle est chargée, sans pouvoir l'altérer. *Pline* dit avoir vu une nappe de lin incombustible que l'on jettoit au feu pour la blanchir. On brûloit dans ces toiles les corps des Rois, pour que leurs cendres ne se mêlassent point à celles du bucher. Quoique ce lin fût plus cher que les plus belles perles, ainsi que *Pline* le rapporte, il n'étoit cependant pas beau ; il étoit roux, difficile à travailler, & très-court. Il venoit de la Perse ; c'etoit le seul connu de son temps. Il vient de très-bel *Amiante* dans l'isle de Corse ; on y en trouve dont les filets ont quelquefois

jusqu'à six pouces, & plus, de longueur : ce sont les plus blancs, les plus brillans & les plus rares ; cette espéce seroit la plus propre à être travaillée & à donner une belle toile. Il en croît encore à *Eisfield* dans la *Thuringe ;* dans les mines de l'ancienne *Bavière ;* à *Namur* dans les Pays-Bas ; dans l'isle *d'Anglesey*, annèxe de la Principauté de *Galles ;* à *Alberdeen* en Ecosse ; à *Pouzzole* en Italie ; à *Smyrne*, en Tartarie, enfin, en Egypte. L'art de filer l'*Amiante*, autrefois connu des Anciens, est depuis long-temps ignoré, & même encore à présent, on ne sçait pas en faire de belles toiles ; les Montagnards des environs de *Baredge* ont seulement une adresse singulière pour en faire des bourses & des jarretières.

Il existe une autre substance que l'on nomme *cuir fossile :* c'est une espèce d'*Amiante* à filets très-fléxibles, & entrelacés de manière qu'ils forment des espéces de feuillets ; la couleur en est grisâtre. On trouve du *cuir fossile* dans la vallée de *Campan* aux Pyrénées. Il y en a encore une espéce qui ressemble à du papier gris ; ce qui l'a

fait nommer auſſi *papier foſſile.*

L'Auteur fait encore mention d'un *pré flottant* qui ſurnage ſur un étang près de *Gap*, & qu'on fauche réguliérement; d'une caverne du *Périgord* appellée le *trou du Cluzau*, qui a huit ou neuf lieues d'étendue, depuis ſon entrée juſqu'à un ruiſſeau que perſonne n'a encore paſſé; d'une autre dans l'Election de *Figeac*, qui va toujours en deſcendant l'eſpace de trois mille pas; d'une fontaine, près *d'Ai-gue-Perſe* en Auvergne, dont l'eau ſuffoque les animaux qui en boivent; de deux autres près de *Clermont*, dont l'une donne de la *poix*, & l'autre du *naphte*, &c, &c, &c.

M. *Maſſon* indique auſſi toutes les rivières de France qui roulent de l'or. Ces fleuves ou rivières aurifères ſont le *Rhin* & le *Rhône* dans le pays de *Gex*; le *Doux* en Franche-Comté; le *Cèſe* dans les Cévennes; le *Gardon* près de *Montpellier*; la *Rigues* près de *Pamiers*; l'*Arriège* dans le pays de *Foix*; la *Garonne* prés de *Toulouſe*. Toutes ces rivières charrient avec leurs ſables beaucoup de paillettes d'or, que les habitans des lieux ont ſoin de recueil-

lir. Ces paillettes ne font jamais plus abondantes qu'après les orages & les grandes pluies.

Je finis, Monfieur, par un ufage fingulier, que M. *Maffon* rapporte en parlant du *Querci*. La ville de *Figeac* doit fon origine à une Abbaye de l'Ordre de *Saint Benoît*, fondée en 755 par le Roi *Pepin*, & fécularifée fous *Paul* III, au commencement du feizième fiècle. Lorfque l'Abbé de *Figeac* fait fa première entrée dans cette Ville, le Seigneur de *Montbrun* & de *la Roque* eft obligé de l'aller recevoir habillé en Arlequin, avec une jambe nue; puis de mener fa monture par la bride jufqu'à la porte de l'Eglife de l'Abbaye, de l'attendre là, de lui tenir l'étrier, & de le conduire enfuite à la Maifon Abbatiale. La *jument* ou *jumente* appartient audit Baron de *Montbrun* & de *la Roque*. Celui-ci fuit l'Abbé qui fe met à table : le Baron fe tient debout derrière le Siége de l'Abbé, jufqu'à ce qu'il lui demande à boire; &, après que le Baron lui en a fervi, l'Abbé le regarde & lui dit : *Tu peux préfentement t'affeoir à table avec moi.*

La Nouvelle Clémentine, ou Lettres de Henriette de Berville, par M. Léonard, petit in-8° de 160 pages. A Paris, chez Monory Libraire rue de l'ancienne Comédie Françoise.

Le fond de ce Roman eſt peu de choſe, Monſieur; mais il y a des détails charmans qui décèlent dans l'auteur une ame honnête, douce & ſenſible. On trouve d'abord quelques Lettres de *Henriette* à *Emilie* ſon amie. *Henriette* lui confie l'état de ſon cœur, la vague inquiétude qui l'agite, ſes entretiens avec le jeune *Séligny*, le plaiſir qu'elle y trouve, la peine qu'elle reſſent lorſqu'il faut ſe ſéparer. *Séligny* ſe hazarde à lui écrire. *Henriette* reçoit ſa Lettre d'une main tremblante, veut la lui rendre, & finit par la la garder. Le jeune homme y fait des plaintes ſur ce qu'on trompe les eſpérances qu'il avoit conçues. Il emploie le manège ordinaire aux Amans pour arracher un aveu de leur Maîtreſſe: il ſe plaint des rigueurs d'*Henriette*; il feint de croire qu'il en eſt haï; il menace de quitter les lieux

qu'elle habite. *Henriette* lui fait une réponse assez ferme, mais cependant où sa tendresse perce à travers son dépit.

Autre Lettre de *Henriette* à son amie. Elle lui marque les progrès que *Séligny* fait sur son cœur malgré les obstacles qu'elle lui oppose; mais, lorsqu'il est près d'elle, tous ses projets s'évanouissent. Un moment de sa présence détruit des plans qui lui avoient couté des nuits entières à former, & à la fin elle est toute surprise de penser comme lui. Elle se rend au Château de Madame *Norton* avec sa mère. La description qu'elle fait des habitans de ce Château & de la vie qu'on y mène est très-piquante. » Le Maître » de ce Château est un homme sec, » élancé, qui a toujours l'air de juger » ses vassaux. Il vous fait la descrip- » tion d'un tournois comme s'il y eût » assisté lui-même; vante beaucoup » les anciennes modes, & conserve » encore dans ses habits le costume du » dernier siècle. Il m'a menée dans tous » les coins de son habitation. Peins-toi » de longs appartemens où l'on voit » pour tous meubles des tapisseries à » grands personnages, & des fauteuils

» à franges. Dans une de ces salles ; » que M. *Norton* appelle sa gallerie de » tableaux, j'ai remarqué douze ou » quinze figures aussi roides que lui : » ce sont ses ayeux. J'ai voulu voir la » Bibliothèque ; j'y ai trouvé peu de » Littérature moderne, & pas un Ro- » man. J'en ai marqué ma surprise au » Baron, qui m'a déclaré son horreur » pour ces Livres, en termes si clairs, » que je ne me suis plus avisé d'en par- » ler. On a passé dans le parc & nous » y avons fait cinq ou six tours avec » un silence qui ajoutoit encore à la » dignité de notre marche. J'ai sçu » qu'on se promenoit tous les jours » jusqu'à une certaine distance du Châ- » teau, & qu'il n'étoit jamais arrivé » qu'on allât plus loin. La cloche son- » ne, nous rentrons pour dîner. Je » vois arriver un grand garçon bien » décontenancé, bien gauche, qui ne » paroît qu'à table, & à qui je n'ai » pas entendu prononcer une parole ; » mais en revanche il m'a bien exa- » minée ; j'ai cru que ses regards stu- » pides ne cesseroient de me parcou- » rir. Le soir, pour s'égayer, on s'est » permis de petits jeux innocens qui

» m'ont causé un mortel ennui. Les
» tristes gens ! je crois qu'ils n'ont ja-
» mais ri de leur vie ! Ils ne font rien
» comme tout le monde ; leurs plai-
» sirs même ont un air grave, empesé,
» qui repousse la joye. «

La mère de *Henriette* est une de ces femmes dissipées qui ne sont occupées que de leurs personnes, & qui s'imaginent pouvoir disposer de leurs enfans sans les consulter eux-mêmes. Elle décide avec Mad^e^ *Norton* que son grand benêt de fils sera l'époux de sa fille. Le portrait qu'en fait *Henriette* en écrivant à *Séligny*, est plaisant & neuf. Au premier mot d'amour qui lui étoit échappé, elle avoit répondu par un grand éclat de rire qui l'avoit décontenancé. » Depuis ce temps, dit-elle,
» il lui prend des accès de timidité
» qui m'amusent. Dans les fréquentes
» visites qu'il nous fait, il vient s'as-
» seoir auprès de moi, & reste une
» heure entière à me contempler, sans
» ouvrir la bouche. Je souris ; il sou-
» rit ; je me lève ; il se lève ; je re-
» tourne à ma place ; il retourne à la
» sienne. Souvent au bout de deux ou
» trois heures, je quitte mon ouvrage,

» & je parois toute étonnée de le
» trouver là. Je voudrois l'éconduire;
» mais cet homme est d'une patience
» qui met la mienne en défaut; rien
» ne le fâche. Ne voilà-t-il pas mon
» importun qui m'apporte un gros
» bouquet de roses ! Je lui crie de loin
» que les fleurs m'incommodent ; il
» va les jetter. Seroit-il parti ? non;
» le voilà qui rentre. Je vais paroître
» fort occupée à écrire ; je ne le ver-
» rai point.... Je crois qu'il ose re-
» garder ma lettre ! Oh ! s'il la lisoit,
» il seroit bien puni. Il me fait des ques-
» tions ; point de réponse. Va-t-il se
» retirer par dépit ? Point du tout :
» il soupire, & s'assied à l'autre coin
» de la chambre. Il y restera ; car je
» ne veux plus m'en occuper. «

Séligny devient plus hardi. Il surprend *Henriette* dans un bosquet : l'ardeur de la passion est prête à l'emporter; *Henriette* l'accable de reproches. Il obtient son pardon; mais tout change; la mère de *Henriette* est instruite de leur amour, & fait renfermer sa fille dans un Couvent; elle y tombe dangereusement malade. La Supérieure la renvoye à ses parens en rendant le

compte le plus avantageux de ſa réſignation & de ſon courage. La maladie de cette jeune perſonne dégénère en une aliénation d'eſprit, & c'eſt cette circonſtance qui a déterminé l'auteur à intituler ſon ouvrage *Nouvelle Clémentine*, par alluſion à la *Clémentine* qui perd auſſi la raiſon dans l'admirable Roman de *Grandiſſon*, traduit de l'Anglois par feu M. l'Abbé *Prévoſt*. Sa mère a la cruauté de la conduire elle-même dans une maiſon de force. *Cécile*, ſa jeune ſœur, lui rend viſite. La peinture qu'elle fait de la ſituation où elle la trouve, eſt effrayante, & prouve que l'auteur n'eſt pas, à beaucoup près, ſans talent pour les tableaux qui demandent de la force & de l'énergie. En voici une partie.
» J'arrive de l'horrible priſon . . . . A » chaque pas, je ſentois mon cœur » défaillir. On m'a laiſſée ſous une » voûte où le jour n'entroit que par » une étroite ouverture. J'ai entendu » des gémiſſements ; je me ſuis avan» ceé : javois peine à diſtinguer les » objets : j'ai étendu mes mains vers » une ombre qui ſembloit s'approcher » de moi. Je lui ai dit, d'une voix

» tremblante : *Henriette* ! eſt-ce vous ?
» eſt ce vous , ma ſœur ! je ſuis
» *Cécile*. A l'inſtant je me ſuis ſentie
» preſſée dans le bras de l'infortunée.
» Sa tête s'eſt poſée ſur mon ſein ; ſa
» bouche y eſt reſtée collée , & ſes
» larmes , qui couloient par torrent ,
» m'ont inondée. Nous nous ſommes
» tenues long-temps muettes , im-
» mobiles , & dans les bras l'une de
» l'autre. J'ai rompu le ſilence. Dans
» quel lieu , dans quel état je vous
» vois , ma ſœur ! Oh ! que vous
» devez ſouffrir. — Elle m'a fait tou-
» cher ſes bras ; ils étoient chargés de
» chaînes , & tous meurtris. Tu vois
» comme on me traite , a-telle-dit.
» Eh bien ! ces maux ne ſont rien
» encore près des tortures que je
» ſens dans mon cœur. Il eſt-là (mettant
» la main ſur ſon ſein) , il eſt là le
» cruel , qui m'abandonne : il n'en
» ſortira qu'avec ma vie. Mais qu'elle
» eſt longue cette vie ! qu'elle tarde à fi-
» nir ! — Les ſanglots me ſuffoquoient ;
» j'étouffois : je ne pouvois parler ;
» mais je tenois ſes mains que je cou-
» vrois de baiſers. Elle m'a montré ſa
» couche ; c'étoit un mauvais lit de

» paille : elle m'a fait voir à terre un
» morceau de pain noir & une cruche
» d'eau. Alors soulevant ses mains,
» qu'elle a laissé retomber sans force :
» Oh ! qui m'eût dit que ce genre de
» vie, un jour, seroit destiné pour
» moi : que du sein du bonheur & de
» l'aisance, je descendrois dans cet
» abîme de misere & d'infortune !)
» Elle s'est mise à pleurer. (Les insen-
» sés ! ils m'apportent des aliments,
» comme si j'avois besoin de vivre !
» Ah ! qu'ils me donnent du poison :
» je ne veux plus d'autre nouriture. Je
» la suppliois de se conserver : je lui
» faisois entrevoir l'espérance d'une
» délivrance prochaine ; je lui par-
» lois de *Séligny*, elle restoit muette.
» Enfin, me prenant la main, & s'ap-
» prochant du soupirail, elle m'a dit :
» regarde-moi ; je l'ai fixée ; elle m'a
» fait peur. Elle étoit pâle, déchar-
» née, mourante, J'allois sortir pour
» lui chercher du secours : elle m'a
» retenue. — Les morts n'ont besoin
» de rien, & tu vois que je suis dans
» mon tombeau ! «

Henriette succombe à tant de maux, & son Amant écrit à sa mère une let-

tre pleine de reproches & de malédictions. Ce dénoûment, Monsieur, laisse l'esprit dans une situation pénible. On aime à croire qu'il n'y a pas de mère au monde capable de cet excès de barbarie. A la place de l'auteur, j'aurois fait ensorte que le spectacle de l'état cruel de cette jeune fille eût touché sa mère. Il auroit été vraisemblable que cette circonstance eût ramené la nature dans son cœur. Alors elle eût fait tout au monde pour rendre *Henriette* à la vie, & le Roman eut fini par l'union des deux Amans. Je trouve encore que *Séligny*, pour un homme bien épris, n'est pas assez actif. Il ne fait rien pour rompre les mesures de la mère de *Henriette*. Malgré tout ce défaut, il y a du talent dans cette nouvelle production de M. *Léonard*, & vous y recontrerez, Monsieur, un grand nombre de lettres, qui vous feront ressentir la plus douce émotion. Avec une intrigue un peu plus forte & une catastrophe plus satisfaisante, ce feroit un des meilleurs ouvrages en ce genre que l'on ait donnés depuis long-temps; tel qu'il est, il mérite d'être distingué de cette foule

de petits Romans qui tombent tous les jours de la toilette de nos femmes dans le gouffre de l'oubli.

Oraiſon Funèbre de l'Illuſtriſſime & Révérendiſſime Père en Dieu Monſeig^r. Claude Drouas de Bouſſey, Evêque, Comte de Toul, Prince du S. Empire, &c, prononcée dans la Chapelle du Séminaire de S. Claude, le 4 Janvier 1774, par M. Pierre-Michel Georgel, Prêtre, Docteur en Théologie, Supérieur dudit Séminaire; in-4° de 60 pages. A Toul, chez Joſeph Carez, ſeul Imprimeur-Libraire.

JE ne vous citerai, Monſieur, qu'un trait ou deux de cette Oraiſon funèbre. L'Orateur la diviſe en deux parties : il célèbre, dans la première, les vertus du Pontife que regrette le Diocèſe de Toul; & dans la ſeconde, la ſupériorité de ſes lumières. En rappellant l'ardeur qui animoit M. *de Toul* dans les Viſites de ſon Diocèſe, l'Orateur s'écrie : « qui pourroit méconnoître le zèle de notre Pontife ? » O Peuples ! O vous, qui en futes » l'objet, que ne fit-il pas pour ſou-

» tenir votre vertu chancelante? Sui-
» vons-le dans ses courses évangéli-
» ques ; quelle charité ! quel feu !
» quelle ardeur ! Mais peut-être qu'é-
» bloui par sa splendeur & l'éclat de
» sa dignité, il ne se montrera qu'aux
» Grands d'Israël, & que, content
» de paroître à *Jérusalem* & dans les
» Cités opulentes, il dédaignera de
» parcourir les Hameaux de la Gali-
» lée. Non, Peuples de la campagne!
» à l'exemple de Jesus-Christ, je le
» vois gémir sur les désordres de *Co-*
» *rosaïm* & de *Bethsaïde* ; c'est vers
» vous qu'il vole, pour vous édifier;
» c'est avec vous qu'il va se consoler
» du peu de succès de ses exhortations
» dans *Jérusalem*. Rochers inaccessi-
» bles, Montagnes arides ! ô bon
» Peuple ! qui ne voyez jamais assez
» à votre gré votre premier Pasteur,
» quels transports d'allégresse, lors-
» qu'on vous annonce que votre Père
» approche, & qu'il vient à vous?
» Oui, vous le verrez, & il vous bé-
» nira. Spectacle attendrissant ! le Pon-
» tife est environné d'une multitude
» de Peuple ; ce sont ses enfans. Les
» Vieillards lui montrent leurs che-

» veux blancs, & lui préfentent les » jeunes gens qu'ils ont formés : à » leur antique rudeffe, il reconnoît » l'ancienne auftérité des mœurs & le » féjour de l'innocence. Son cœur eft » ému, il s'ouvre tout entier ; il leur » parle, il les anime, il les encou- » rage, il s'attendrit avec eux. Ô jour » délicieux ! il les a vus, il veut les » revoir encore. Il defireroit que les » fecours de fon miniftère fuffent né- » ceffaires dans la cabane du pauvre, » ifolé au fond des forêts : il y vole- » roit ; mais il n'eft point de maladies » lorfqu'il eft préfent. Tous ont ou- » blié leurs infirmités pour courir fe » profterner à fes pieds. Ah ! fi l'E- » pifcopat a fes amertumes, qu'on » goûte bien, après de telles vifites, » qu'il a auffi fes douceurs, & qu'un » femblable jour paye bien les fatigues » du zèle, pour un cœur fenfible ! »

L'Orateur obferve que M. l'Evêque de *Toul* ne crut pas qu'il fût au-deffous de fa dignité d'exercer lui-même le miniftère de la réconciliation, fi univerfellement abandonné aux miniftres inférieurs ; il ajoute qu'il ne crut pas également la compromettre, en prenant dans le commerce de la fo-

ciété un ton affable, humain & populaire : « Il eſt, dit-il, des hommes
» en place qui ſe figurent follément
» que tout doit tomber aux pieds de
» leur vaine grandeur ; c'eſt une idole
» faſtueuſe qu'ils ſe plaiſent à encenſer
» eux-mêmes. Prêtres reſpectables,
» & vous Fidèles de tous les Etats,
» ſouffrez que je réclame ici votre té-
» moignage. Apperçûtes-vous jamais
» ſur ſon front cet air hautain & dé-
» daigneux qui ſemble, dans la plûpart
» des Grands, nous reprocher d'oſer
» paroître devant eux, & de n'être
» que ce que nous ſommes ? Vous fit-
» il jamais ſentir la diſtance qui vous
» ſéparoit de lui ? Fallut-il vous avilir
» pour lui parler, & vous inſinuer
» auprès de lui par de rampantes ſolli-
» citations ? Ennemi de tous ces faux
» airs de grandeur, n'exigeoit-il pas au
» contraire que vous vous adreſſaſſiez
» à lui directement & ſans détours ?
» Bien différent de ces hommes dont
» le ſecret, pour paroître grands, eſt
» de ne paroître preſque jamais, ou
» de ne ſe montrer qu'environnés de
» pompe & d'éclat. Tous les momens
» de la journée ne vous offroient-ils
» pas un accès facile auprès de lui ?

» Ne se communiquoit-il pas aux plus
» petits comme aux plus grands ? Ne
» descendoit-il pas avec vous, lors-
» qu'il s'agissoit de vos intérêts, dans un
» détail que vous eussiez admiré dans
» votre égal ? Ses vertus, en un mot,
» ses lumières & son cœur, n'étoient-
» ils pas les seules choses que vous
» crussiez voir au-dessus de vous,
» &c. » ?

Je finis, Monsieur, par ce dernier morceau : « Je ne voudrois pas ou-
» blier ici les membres de Jesus-Christ
» dont il rassasia la faim, & dont il
» étancha la soif ; mais oserai-je vous
» rappeller ces temps malheureux où
» nous étions sur le point d'éprouver
» un fléau plus terrible que la mort ;
» où l'on a vu la mère tremblante,
» les yeux égarés, la mort sur le front,
» disputer à son fils une vile nourri-
» ture, qu'elle lui arrachoit ; où l'on
» a vu des infortunés se dépouiller de
» tout, pour avoir un pain qu'ils ar-
» rosoient de leurs larmes. Souvenir
» affreux ! Que fera le Père commun,
» au milieu de tant de victimes de la
» misère publique ? Citoyens, pen-
» sez-vous que son cœur sera insensi-
» ble aux cris de l'humanité souffrante ?

» Non, le Peuple souffre, il doit souf-
» frir avec lui : il supportera le pre-
» mier l'iniquité des temps. Que son
» ame est tendrement émue sur les
» malheurs publics ! Des sommes con-
» sidérables circulent, ses greniers
» s'ouvrent, on y puise ; le calme re-
» paroît pour quelque temps ; mais
» bientôt les provisions diminuent,
» les besoins se font sentir de nou-
» veau ; il craint, en quelque sorte,
» de se rendre coupable envers l'indi-
» gent, par des aumônes qui ne lui
» paroissent pas assez abondantes : *Il*
» *faut que les Pauvres aient leur compte*,
» écrit-il à un Magistrat, *ne m'épargnez*
» *pas dans leurs besoins ; malgré la presse*
» *où je suis, j'emprunterai plutôt que de*
» *laisser manquer nos Citoyens du néces-*
» *saire* »

Si l'on ne trouve pas, M^r^, dans ce Discours les couleurs éclatantes de l'éloquence, on en est dédommagé par le sentiment & l'onction que l'Orateur a sçu y répandre ; le style, d'ailleurs, en est simple, noble & châtié.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Avril 1774.

LETTRE

LETTRE VI.

L'Espagne Littéraire. Année 1774; *Premier volume de* 360 *pages.*

DANS le temps que j'étois chargé de la Direction du *Journal Etranger*, je trouvois, Mr, le projet de ce Journal très-beau, mais le plan trop étendu. Je sentois l'impossibilité de rendre compte, dans douze petits volumes par an, de la Littérature du monde entier. On n'apprend jamais bien l'Histoire dans une Histoire Universelle, ni la Géographie dans une Mappe-Monde. Les Histoires & les Cartes particulières de chaque pays sont les véritables sources de l'instruction & du sçavoir dans ces deux genrens. Je pensois de même que, pour nous donner une notice satisfaisante des richesses littéraires de l'Europe, chaque région demanderoit un Journal; qu'il en faudroit un pour l'Angleterre, un pour l'Allemagne, un pour l'Italie, &c, &c. Cette idée qui, je crois, vous paroîtra judicieuse,

s'exécute aujourd'hui, Monſieur, par rapport à l'Eſpagne. Les auteurs ſe propoſent de donner, dans le Journal qu'ils conſacrent à cette Nation, des détails tirés des Mémoires de toutes les Académies, ſoit d'Eſpagne, ſoit de Portugal, à cauſe de la grande analogie qu'ont entr'elles les langues de ces deux Peuples qui ont été ſous la même domination; de faire connoître tous les écrits des Littérateurs attachés à ces Académies, ou par des analyſes ou par des traductions entières; de raſſembler des anecdotes, & même des extraits circonſtanciés ſur la vie des auteurs morts & ſur celle des hommes célèbres en tout genre qui ont honoré ces deux Nations. Ils embraſſeront encore tout ce qui eſt rélatif aux différentes Sciences: Morale, Juriſprudence, Phyſique, Mathématiques, Botanique, Chimie, Chirurgie, Hiſtoire, Géographie, Critique, Commerce, Hiſtoire Naturelle, & particulièrement ce qui concerne les Belles-Lettres; c'eſt-à-dire, le Théâtre, les Romans, les Pièces fugitives & autres ouvrages de goût tant en proſe qu'en vers; enfin, ils an-

noncent qu'ils donneront, dans chaque volume, une leçon sur la langue Espagnole, leçon fort abrégée, mais claire, précise, propre à faciliter l'étude & la connoissance de cette langue.

Le premier volume contenant cinq cahiers qui, depuis le commencement de la présente année, ont paru de quinze en quinze jours, justifie les promesses des Editeurs. Un ouvrage sur-tout aussi précieux qu'authentique, est celui dont ils ont mis différens morceaux à la tête de chaque cahier. Cet ouvrage est un Recueil de *Lettres* très-curieuses sur l'Espagne, par *Don Pedro Pérès d'Arévalo*. Elles sont adressées à feu M. le Baron *d'Essenstein*, un des plus savans hommes de l'Allemagne, mort l'année dernière. Il avoit fait en 1740 un voyage à Madrid, & il s'y trouva commensal de M. *d'Arévalo*. Le Baron vouloit avoir une idée juste de l'Espagne; il ne pouvoit y séjourner long-temps : il pria M. *d'Arévalo* de vouloir bien répondre par écrit à toutes les questions qu'il se proposoit de lui faire. Il ne pouvoit choisir un plus habile Correspondant. M. *d'Arévalo*

n'a épargné ni ſoins, ni dépenſes, ni voyages dans les différentes Provinces, pour s'inſtruire lui-même à fond avant que d'inſtruire ſon ami.

La Capitale de l'Eſpagne a pris, depuis peu d'années, une face toute nouvelle. » On lui reprochoit, avec » raiſon, l'extrême malpropreté de » ſes rues; mais aujourd'hi ce repro- » che ſeroit bien déplacé. Madrid eſt » devenue une des Villes les plus pro- » pres de l'Europe. Toutes ſes rues » ſont larges, droites, bien alignées; » les maiſons ſpacieuſes & commo- » des. Elles ſont, pour la plupart, » conſtruites de briques, & l'on a » porté l'attention juſqu'à les peindre » à freſque en dehors, par ordre du » Gouvernement; ce qui forme un » coup-d'œil auſſi brillant que nou- » veau. On eſt toujours ſurpris de » voir ces ſortes de peintures réſiſter » aux injures du temps, aux impreſ- » ſions de l'air, aux pluies de l'Hyver » & de l'Automne. Ce qu'il y a de » vrai, c'eſt qu'elles s'y conſervent » preſqu'auſſi-bien que chez nos voi- » ſins dans l'intérieur d'un édifice. L'air » de Madrid eſt pur, ſubtil & ſalubre.

» Ses eaux ſont excellentes, & les
» meilleures peut-être du monde en-
» tier. «

Les revenus de la plupart des Seigneurs Eſpagnols ſont immenſes; mais une grande partie eſt deſtinée à payer les penſions des anciens Domeſtiques de la maiſon. Lorſqu'un Domeſtique en Eſpagne eſt une fois admis au ſervice d'un grand Seigneur & qu'il remplit exactement ſes devoirs, il eſt sûr d'avoir de quoi ſubſiſter le reſte de ſes jours. » Survit-il à ſon maître, celui-
» ci le recommande à ſon ſucceſſeur,
» qui, à ſon tour, croiroit qu'il eſt
» indigne de lui de manquer aux inten-
» tions de celui qu'il remplace; de
» ſorte qu'on voit, dans bien des mai-
» ſons, un grand nombre d'anciens Do-
» meſtiques vieux, infirmes, qui ne
» ſont abſolument rien, & qui ſont
» auſſi bien traités que s'ils ſe ren-
» doient utiles. Les Dames du haut
» rang en uſent de même envers les
» femmes qui les ſervent, & ſouvent
» auſſi envers leurs Domeſtiques d'un
» autre ſexe.

» A cette dépenſe il s'en joint une
» autre encore plus conſidérable: c'eſt

» celle de l'écurie. Les Seigneurs ne
» ſortent publiquement qu'en carroſſe
» à ſix chevaux, ou plutôt à ſix mules;
» car l'uſage a fait donner, dans cette
» occaſion, la préférence aux mules
» ſur les chevaux. Ce premier carroſſe
» eſt ſuivi d'un ſecond, attelé d'un
» pareil nombre de mules. Dans celui-
» ci ſont les Officiers & les Pages. Ce
» n'eſt pas tout: ils ont toujours, dans
» leur écurie, un grand nombre de
» chevaux de main dont ils font uſage
» pour ſe promener. Le cortège de la
» Dame, lorſqu'elle ſort, eſt auſſi con-
» ſidérable que le premier, & ne doit
» jamais l'être moins. De plus, la plu-
» part des Seigneurs aſſignent à cha-
» cun des principaux Officiers de leurs
» maiſons, tels que Secrétaires, Mé-
» decins, Tréſoriers, un équipage &
» des Domeſtiques couverts de leurs
» livrées; tous objets très-diſpen-
» dieux. Cependant chaque Seigneur
» paye régulièrement, à la fin de cha-
» que mois, tous ceux qui le ſervent.
» Le Roi paye par quartier.

» Quant à la dépenſe de la table,
» elle n'eſt point ruineuſe pour les
» Grands, vû qu'ils n'y admettent

» que leurs égaux, ou quelques per» sonnes d'un rare mérite. Celles qui » leur sont attachées mangent seules » dans leur chambre, ou quelquefois » on les réunit selon le degré de leur » emploi ; sçavoir, les Ecuyers avec » les Secrétaires, &c. Mais qui le » croiroit ? La dépense des rafraîchis» semens est beaucoup plus considé» rable que celle de la table même, » ou, pour mieux dire, elle est im» mense. On y voit la délicatesse réu» nie à la profusion, & cette dépense » se renouvelle à peu-près tous les » jours de l'année ; mais elle est fon» dée sur un usage qui la rend pres» qu'indispensable.

» Il y a journellement, Hyver & » Eté, chez les Seigneurs Espagnols, » des assemblées de personnes de l'un » & de l'autre sexe. Elles s'y rendent » pendant l'Eté vers les sept heures ; » & l'Hyver à la fin du jour. On a eu » soin, dans l'après-dînée, de prépa» rer des glaces de presqu'autant de » sortes qu'on connoît d'espèces de » fruits. On en sert aux personnes qui » composent l'assemblée, autant & » aussi souvent qu'elles en demandent;

» ainsi que du chocolat, des biscuits,
» des confitures sèches, des compo-
» tes, &c. Cette dépense ne seroit
» point extraordinaire si ce régal n'é-
» toit destiné que pour l'assemblée;
» mais elle devient excessive en ce
» que tous ceux qui servent dans la
» maison, & même tous ceux de de-
» hors qui se présentent sous un ex-
» térieur décent, ont leur part de
» cette collation, l'Eté sous prétexte
» qu'il fait chaud, l'Hyver par habi-
» tude. Le seul article du chocolat est
» exorbitant chez les Seigneurs; on
» n'en refuse jamais ni à l'heure des
» rafraîchissemens, ni le matin à tous
» ceux qui en demandent.

» Les gens riches, d'une classe in-
» férieure, en usent de même avec
» leurs amis & les personnes de leur
» connoissance. Après les rafraîchisse-
» mens, l'on joue ou l'on s'en tient
» à la conversation, & chacun s'ef-
» force de la rendre intéressante. Ceux
» qui ont ou qui croyent avoir du
» talent pour les vers, mêlent ce lan-
» gage à celui de la prose : on fait, en
» un mot, de ces sortes d'entretiens
» des assauts d'esprit & de galanterie;

» mais il est rare que les femmes n'en
» fassent pas la plus riche dépense.
» Elles excellent sur-tout dans les nar-
» rations ; tout ce qui peut faire anec-
» dote acquièrt de nouvelles graces
» dans leurs récits, & c'est dans ces
» sociétés douces qu'un Etranger peut
» le mieux s'instruire des mœurs, des
» usages, des coutumes, enfin de tout
» ce qui a rapport à la Nation Espa-
» gnole, & qui la distingue essentiel-
» lement des autres. «

M. *d'Arévalo* s'étend sur le goût des Dames Espagnoles pour la musique & la danse. C'est sur-tout dans le Royaume de Valence qu'elles réunissent ce double talent. Le célèbre Lord *Marshal* dit, dans une de ses lettres, qu'avec une seule guitare, accompagnée d'un violon, il mettoit en mouvement tout le gros bourg d'*Aboraya*. Il ajoute qu'il se seroit fait un scrupule de jouer de ces instrumens un jour de travail, attendu qu'il eût fait quitter aux habitans leurs occupations les plus indispensables, & même leurs repas.

M. *d'Arévalo* n'oublie pas de parler des fameuses sérénades de ce pays, en particulier de celles qu'on donne

à l'occasion des Noces. Il existe au sujet des mariages chez les Espagnols un usage qui semble avoir acquis force de loi. Toute fille qui a douze ans accomplis & tout garçon qui en a quatorze, peuvent se marier sans l'aveu de leurs parens. » Ni le père ni la mère » des deux jeunes gens n'ont droit de » s'opposer à cette union. Le seul cas » où leur opposition peut être admise, » c'est lorsque l'honneur d'une famille » se trouve fortement compromis ; » mais il faut qu'il s'agisse réellement » de faits qui intéressent l'honneur ; la » différence d'extraction ne suffiroit » point. Toutefois, le même usage as- » sujettit les jeunes gens, qui veulent » s'épouser de la sorte, à certaines » formalités. Il faut que le Magistrat » Public retire la jeune personne de » la maison paternelle, & qu'il la mette » en dépôt dans une Maison Religieuse » ou autre, également sûre. Peu de » jours après on les mène à l'Eglise » où la cérémonie du mariage se fait » à l'instant même. «

L'Espagne est peut-être le pays de la terre où l'on voit le moins d'ivrognes. On y a une telle horreur pour

ce vice, que celui qui en eſt atteint peut être récuſé comme témoin dans les affaires juridiques. Si les Seigneurs Eſpagnols n'admettent à leurs tables que leurs égaux quand ils ſont à Madrid, cette étiquette eſt moins gênante lorſqu'ils accompagnent le Roi dans ſes différentes Maiſons de plaiſance, & ces voyages occupent la plus grande partie de l'année. » Alors » chaque Seigneur tient table ou- » verte, table où la délicateſſe eſt » réunie à l'abondance, & où tout » homme qui ſe préſente ſous un ex- » térieur décent eſt admis ſans diffi- » culté. Les Miniſtres & les Grands » Officiers en uſent de même; deſorte » qu'il n'eſt pas rare de voir quinze » ou vingt tables ouvertes en faveur » de ceux que leurs affaires ou la » ſimple curioſité amènent à la Cour. » . . . Les Eſpagnols s'entr'aident vo- » lontiers. Celui qui a beſoin trouve » aiſément à emprunter ce qui lui man- » que. Il regne même parmi eux à cet » égard une confiance qui n'exiſte plus » dans bien d'autres contrées. Il eſt rare » qu'un Eſpagnol exige un billet de » celui à qui il prête, & non moins

» rare qu'il accepte le billet que l'em-
» prunteur veut lui faire ; mais, dans
» l'un ou dans l'autre cas, il prête tou-
» jours ſans intérêt. Il y a même en-
» core en Eſpagne des contrées où la
» formule du billet eſt abſolument in-
» connue. Celui qui emprunte regar-
» deroit cette précaution comme un
» trait de défiance, & dès-lors comme
» un outrage. «

Le ſpectacle commun à toute l'Eſpagne eſt la courſe des Taureaux. Vous trouverez dans ces lettres une deſcription exacte de ce genre d'amuſement qui ne reſſemble en rien à ces combats dégoûtants des mêmes animaux qu'on donne à Paris trois ou quatre fois l'année. Ces lettres nous apprennent encore quelles ſont les ſortes d'amuſemens les plus à la mode en Eſpagne. L'exercice du cheval & celui de la chaſſe ſont en uſage parmi les Gentilshommes. Les Bourgeois préfèrent la Paume ; le jeu des Dames & celui des Echecs y ſont auſſi fort uſités. Ce dernier ſur-tout eſt celui que les Eſpagnols poſſèdent le mieux ; les Cartes ne ſont pas moins en vogue parmi eux. Les jeux de cette eſpèce, qu'ils

ont particulièrement adoptés, sont ceux de l'*Hombre*, du *Reversi*, &c.

Les femmes Espagnoles ont leurs *Sygisbés* comme les Italiennes; elles les nomment des *Chichiveos*. « Un
» *Chichiveo* est un galant en titre, mais
» qui doit être sans prétentions. Ses
» fonctions se bornent à se rendre
» officieux, & à prouver son attache-
» ment par une foule de menus soins.
» Il commence sa journée par envoyer
» à l'heure du réveil de sa Dame un
» Domestique s'informer de quelle
» manière elle a passé la nuit. Il se
» rend lui-même chez elle vers les
» onze heures pour assister à sa toi-
» lette. L'usage est qu'il lui présente
» un très-beau bouquet, &, lorsqu'il
» le peut, il joint à ce bouquet de
» jolis vers. Lorsque midi approche,
» il accompagne la Dame à l'Eglise,
» & la ramene ensuite chez elle, où
» rarement il reste à diner. Mais il ne
» manque pas de revenir l'après-midi
» & de tenir fidelle compagnie à la
» D[e], soit qu'elle veuille aller au spec-
» tacle ou à la promenade, soit qu'elle
» se décide à recevoir chez elle ses
» amies. Il ne la quitte plus jusqu'à

» l'heure du souper, & alors ses fonc-
» tions se trouvent remplies pour ce
» jour-là; mais elles doivent recom-
» mencer dès le jour suivant.

» Quelquefois même le *Chichiveo* a
» des adjoints; car plus la Dame est
» d'un rang ou d'un mérite distingué,
» plus elle trouve de Cavaliers qui
» briguent l'honneur de s'attacher à
» elle. On en compte souvent jusqu'à
» quatre ou cinq : mais le *Chichiveo*,
» c'est-à-dire celui qui est le premier
» en date, ne perd jamais son rang.
» Les autres lui sont, en quelque ma-
» nière, subordonnés. Ce ne sont que
» de simples aspirans, quoique tous
» soient également empressés à faire
» leur cour. On sera surpris, sans
» doute, que, chez un Peuple où la
» jalousie n'est rien moins que rare,
» les maris s'accommodent d'un usage
» si propre à la faire naître. Mais enfin
» c'est un usage, & l'on sçait quel est
» sur les hommes l'empire de la cou-
» tume. D'ailleurs, le même usage
» semble avoir pourvu à l'inconvé-
» nient qu'il pouvoit faire naître : le
» *Chichiveo* seroit encore plus désho-
» noré que sa Dame s'il abusoit de la

» confiance du mari. Tout se réduit » donc, de la part du galant, à des » soins extérieurs auprès de la Dame, » à lui répéter souvent qu'il lui est » pour jamais attaché, à lui fredonner » quelques airs, à la chanter elle-» même s'il en a le talent, & à ne » rien tenter de plus s'il se pique d'ê-» tre honnête ».

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces *Lettres* de M. *d'Arévalo*; ce que je vous en ai rapporté vous engagera sûrement à lire dans le Journal même ce que je n'ai pu faire entrer dans cette Notice. Les différens Numéros de l'*Espagne Littéraire* contiennent un grand nombre d'autres morceaux excellens, dont les bornes de ces Feuilles ne me permettent pas non plus de vous rendre un compte détaillé; je vous indiquerai seulement les analyses d'une *Histoire Littéraire d'Espagne* par les PP. *Rodrigue Mohedano*; d'un *Voyage d'Espagne* par M. *de la Puente*; de la *Bibliothèque Arabe Espagnole* des Manuscrits de l'Escurial; d'un *Choix de Poësies* des plus célèbres Poëtes de cette Nation; les *détails de la nouvelle police de Madrid*; enfin, plusieurs anec-

dotes intéressantes, & sur-tout celle qui a pour titre *la Vengeance Inouie, Anecdote Américaine*. Je ne puis m'empêcher de vous faire connoître plus particulièrement cette dernière Nouvelle ; elle est d'un genre si terrible qu'on ne peut en concevoir l'excès qu'après l'avoir lue. Dans l'Amérique Septentrionale est un peuple doux, généreux dans sa conduite ordinaire, mais qui n'en est que plus féroce dans ses vengeances ; on le nomme les *Huloguas*. Il y a quelques années que Dom *Diégo de Colménarès*, jeune Espagnol peu favorisé de la Fortune, se détermina, avec quelques autres jeunes gens, à la chercher en Amérique. Ils s'embarquent pour le Méxique, & n'y réussissent pas mieux que dans leur pays natal. Dom *Diégue*, réduit au désespoir, parvient jusqu'au pays des *Huloguas* ; il est accueilli par un vieillard, dont toute la famille consistoit en une fille unique d'une extrême beauté, âgée de dix-sept à dix-huit ans. L'Espagnol devient amoureux de cette jeune Sauvage, qu'on appelloit *Holnara*, ce qui dans la langue du pays signifie *constante*. Il par-

vient à lui plaire; elle résiste long-temps; elle ne se rend qu'après que Dom *Diegue* lui eut promis avec serment de l'épouser. *Holnara* devient grosse ; cependant Don *Diégue* fait connoissance avec un riche Habitant de la même contrée, père de deux filles en âge d'être mariées ; il demande la cadette. La possession avoit entiérement éteint son amour pour sa première maîtresse; celle-ci avoit eu quelques soupçons de sa perfidie ; elle apprend enfin que sous peu de jours il doit épouser sa rivale. En se rendant à lui, elle lui avoit dit : *Ne me trompe pas, car plus je t'aime, plus ma vengeance seroit terrible ; je me perdrai volontiers pour toi, si tu m'es fidèle ; mais si tu me trahis, ta perte est assurée.* A la nouvelle de son infidélité, elle prit sur elle de dissimuler quelque temps. « Sa colère étoit arrivée au point de » pouvoir se concentrer sans rien perdre de sa violence. Elle chercha » l'occasion d'entretenir en particulier » le traître qui l'abandonnoit si lâchement ; elle fit plus, elle forma le » projet de le rendre au moins une » fois perfide envers sa rivale. Je ne

» veux pas être ſeule trahie, diſoit-
» elle ; mais l'indigne Dom *Diégue* ne
» trahira plus jamais perſonne.

» L'Eſpagnol ne ſe refuſa point à
» l'entretien particulier qu'elle lui de-
» mandoit : il ne la croyoit pas en-
» core bien inſtruite de ſes nouveaux
» projets. Je ſçais tout, lui dit-elle,
» auſſi-tôt qu'elle put lui parler ſans
» témoins : je ſçais que tu m'aban-
» donnes, je ſçais qui tu me préfères ;
» mon ame eſt briſée de douleur ;
» mais mon amour eſt toujours le
» même. Prouve-moi, du moins, que
» tu ne me mépriſes pas encore. Ac-
» corde-moi, ... hélas ! ce ſera ſans
» doute la dernière ! ... Accorde-moi
» encore une de ces nuits délicieuſes
» où nous nous ſommes prodigué ce
» que l'amour a de plus doux. Je ver-
» rai par-là que ce n'eſt point le mépris
» qui t'éloigne de moi, & cette idée
» me rendra mon malheur plus ſup-
» portable.

» *Holnara* avoit réellement trop de
» charmes pour qu'une pareille de-
» mande pût être rejettée. Don *Diégue*
» qui ne l'aimoit plus, mais qui au
» fond ne la mépriſoit pas, lui promit

» de la revoir dès la nuit ſuivante.

» Cet intervalle fut rempli par *Hol-*
» *nara*, non à réfléchir ſur les plaiſirs
» que promet une telle entrevue,
» mais à préparer tout ce qui devoit
» ſervir à ſa vengeance. Le cœur fré-
» mit lorſqu'on penſe que, dans un
» ſexe né pour être doux, cette cruelle
» paſſion peut ainſi abſorber toutes
» les autres.

» Don *Diégue* fût exact au rendez-
» vous. Il reçut d'*Holnara* l'accueil le
» plus affectueux. Elle avoit préparé
» de petits gâteaux qu'elle ſçavoit être
» fort de ſon goût, & elle le preſſa de
» boire quelques taſſes de *Hochero*,
» ſorte de liqueur fort agréable &
» fort en uſage dans cette contrée;
» mais qui porte violemment à la tête.
» On eût dit que ce couple vivoit
» dans la plus parfaite union. L'Amour
» même ne tarda point à mêler ſes
» plaiſirs à cette ſcène, & il sembla
» n'être affoibli d'aucune part; mais
» enfin Don *Diégue* s'endormit pro-
» fondément. *Holnara*, qui épioit cet
» inſtant, ſe lève. Ce n'eſt plus la ten-
» dre *Holnara* qui vient de goûter & de
» faire goûter ce que l'amour a de plus

» délicieux ; c'eſt une Furie échappée
» des enfers pour déchirer un malheu-
» reux livré à toute ſa rage. Elle ſe
» ſaiſit d'un couteau tranchant qu'elle
» avoit préparé tout exprès, égorge
» ſon amant endormi, lui ouvre les
» entrailles, lui arrache le cœur, &
» ſort en pouſſant d'affreux hurlemens.
» Elle court toute enſanglantée éveil-
» ler ſa rivale : *Tiens*, lui dit-elle auſſi-
» tôt qu'elle paroît, *tiens, voilà le*
» *cœur que tu m'avois enlevé ; il eſt*
» *maintenant digne de t'être offert.* Elle
» lui laiſſe cet horrible dépôt, &,
» ſans attendre ſa réponſe, elle vole
» chez le Cacique du lieu. Elle de-
» mande avec des cris furieux qu'on
» l'éveille. Elle eſt admiſe devant lui
» & lui tient ce diſcours : *Je viens de*
» *tuer un traître qui m'avoit promis par*
» *ſerment de m'épouſer & qui alloit en*
» *épouſer une autre. J'ai commis cet*
» *aſſaſſinat ſans conſulter perſonne, &*
» *je viens te demander la mort qui m'eſt*
» *bien due. Hâte-toi de me la faire don-*
» *ner. Il me tarde d'aller rejoindre aux*
» *enfers celui que je viens de chaſſer de ce*
» *monde, & de le tourmenter encore du-*
» *rant toute l'éternité dont on nous me-*
» *nace.*

» Le Cacique la fit garder à vue, » fit vérifier le fait, aſſembla les Vieil» lards, & l'on mit en queſtion le » genre de mort qu'on lui feroit ſubir. » Ces détais parurent trop longs à la » furieuſe *Holnara*. On avoit apporté » chez le Cacique le couteau dont elle » s'étoit ſervi pour égorger ſon amant. » Cet inſtrument fatal étoit ſous ſes » yeux. Elle trompe ſes ſurveillans, » s'empare du couteau, ſe le plonge » dans le ſein & meurt ſur le champ. » Tout le monde plaignit ſon ſort; » mais cette horrible aventure n'é» tonna perſonne ».

Ce Journal, Monſieur, eſt un des mieux faits & des plus intéreſſans qui aient été imaginés. Les objets qu'il embraſſe ſont tous très-curieux & très-piquans. Il formera chaque année une collection de ſix volumes *in-12* de quinze Feuilles chacun; chaque volume eſt diviſé en cinq cahiers, dont il en paroît un tous les quinze jours. Le prix de la Souſcription eſt de dix-huit livres pour Paris, & de vingt-quatre livres pour les Provinces, franc de port. On ſouſcrit chez M. *Jean-Frédéric Wild*, Banquier, rue

Grenier-Saint-Lazare, pour la correspondance des Pays étrangers ; & chez *la Combe* Libraire à Paris rue Christine, pour celle de Paris & de toute la France. Les morceaux qui doivent composer les volumes de la première année sont tout prêts à être imprimés. Les personnes qui n'auront pas souscrit, payeront cette Collection 24 liv. à raison de 20 sols par cahier. Les paquets qui ne seront point envoyés francs de port, ne seront point retirés. Je viens d'apprendre que M. *de la Dixmerie*, cet Ecrivain si estimable à tous égards, & dont le nom est bien propre à faire valoir une entreprise littéraire, est le Rédacteur des matériaux qui entrent dans la composition de ce Journal.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur l'inscription d'Arcis-sur-Aube, par feu Piron.

JE viens, Monsieur, de lire dans le N° 2 de vos Feuilles de cette année, ou Tome I page 144, l'Inscription faite par *Piron* pour la

Ville d'Arcis-sur-Aube, où l'auteur de la Lettre qui vous a été adressée à ce sujet, dit l'avoir copiée en 1769, temps où elle étoit déja bien effacée; voici comme il la rapporte :

Plus d'une fois la flamme a ravagé ces lieux;
Grassin les rétablit par sa munificence;
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux
yeux
Le malheur, le bienfait & la reconnoissance.

Je me garderai bien de penser que la copie soit infidelle, puisqu'elle a été faite sur les lieux par la personne qui vous écrit; mais je ne puis me dispenser de vous envoyer cette même Inscription avec quelque différence, & telle que me la donna, il y a sept ou huit ans, un de mes amis qui m'assura la tenir de *Piron* lui-même :

La flamme ravagea ces lieux :
Grassin les rétablit par sa munificence;
Ce marbre expose à tous les yeux
Le malheur, le bienfait & la reconnoissance.

Il me semble que cette leçon a plus de cette précision simple & sublime qui fait le principal mérite de ce genre. Qu'en pensez vous, Monsieur ? J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse.

Je pense, en effet, avec la personne qui vient de m'écrire, que cette dernière leçon est plus simple, plus laconique, plus dans le style lapidaire que la précédente. Mais pourquoi ces variantes dans une petite Pièce de quatre vers ? J'imagine, Monsieur, que *Piron* l'aura d'abord composée telle qu'on la grava sur un marbre au coin d'une rue d'Arcis-sur-Aube, & que depuis il l'aura corrigée ; ce qui arrive à tous les Poëtes.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Avril 1774.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

*Maintenoniana, ou Choix d'Anecdotes intéressantes, de Portraits, de Pensées ingénieuses, de bons mots, de Maximes Morales, Politiques, &c; tirés des Lettres de Madame de Maintenon, avec des Notes Historiques, Critiques, &c, pour l'intelligence du Texte; par M. B***, de B***. Un volume in-8° de près de 300 pages.*

LA collection des Lettres de Mad^e *de Maintenon* par feu M. *de la Beaumelle*, est trop ample, sans doute, & renferme beaucoup de choses inu-

tiles, quelquefois même ennuyeuses; mais elle présente un certain nombre de faits importans & des détails curieux qui servent à faire connoître la personne qui les a écrites, le siècle où elle a vécu, la vie privée du grand Prince dont elle avoit mérité l'attachement. L'objet de l'Editeur a été d'extraire les morceaux dignes d'être réunis. Il en a composé un volume très-amusant.

La première Lettre est adressée à la fameuse *Ninon l'Enclos*. Madame *de Maintenon* n'étoit alors que la femme du Poëte *Scarron*; elle envoye à *Ninon* des vers de son mari. Dans les Lettres suivantes, on voit que *Scarron* est mort, que les amis de sa veuve la blâment de ne pas accepter la main d'un certain Marquis *de C... X*, aussi connu par ses richesses que par ses débauches, & que *Ninon* fut la seule personne qui applaudit à la fermeté avec laquelle cette illustre veuve refusa ce parti. *Cette femme-là*, disoit-elle, *vaut tous les Marquis du monde*. Cependant elle étoit réduite à l'indigence; tous ceux qui lui vouloient du

bien s'étoient efforcés de faire rétablir en sa faveur la pension dont son mari avoit joui en qualité de *Malade de la Reine.* Ils avoient essuyé des refus à plusieurs reprises. Madame *Scarron* étoit sur le point de suivre la Princesse *de Nemours* qui, devenue Reine de Portugal, vouloit l'emmener avec elle. Mais avant de partir elle desiroit d'être présentée à Madame *de Montespan.* La Marquise *de Thiange* offrit volontiers à sa sœur une jeune veuve qui, *prête à quitter la France, vouloit du moins en voir encore une fois la merveille.* Madame *de Montespan* fut flattée de ce compliment, & ne voulut pas que la Reine de Portugal enlevât Madame *Scarron* à Paris. On lui répondit que la mort de la Reine-Mère, qui lui faisoit une pension, l'obligeoit de chercher hors du Royaume un état honnête qu'elle ne pouvoit plus y trouver. Madame *de Montespan* se chargea d'un placet. *Quoi*, s'écria le Roi! *encore la veuve Scarron! Sire*, lui dit Madame *de Montespan*, *il y a long-temps que vous ne devriez plus en entendre parler. Il est étonnant que Votre*

Majesté n'ait pas encore écouté une femme dont les ancêtres se sont ruinés au service des vôtres. La pension fut rétablie.

Madame *Scarron* embrasse la dévotion ; l'envie de se faire estimer étoit sa passion dominante. Elle avoit un Directeur fort rigide nommé l'Abbé *Gobelin*. Il lui ordonnoit de se rendre ennuyeuse en compagnie pour mortifier le desir qu'elle avoit de plaire par son esprit. *Je lui obéis*, écrit-elle à l'Abbé *Testu ; mais, voyant que je bâille & que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.*

Madame *de Montespan* étoit aussi attentive à cacher ses foiblesses qu'à montrer l'éclat de la faveur qui en étoit le prix. Elle voulut que la naissance de ses enfans fût un mystère ; il falloit trouver une personne dont les talens & la discrétion fussent connus ; on choisit Mad^e^ *Scarron.* Dans le temps de son élévation elle racontoit un jour, dans ces termes, à une de ses confidentes, les peines inouies que lui avoit coûté cette confiance de Madame *de Montespan* : » Je montois à » l'échelle, pour faire l'ouvrage des

» Tapiſſiers & des Ouvriers, parce
» qu'il ne falloit point qu'ils entraſ-
» ſent. Les Nourrices ne mettoient
» les mains à rien, de peur d'être fa-
» tiguées, & que leur lait ne fût moins
» bon. J'allois ſouvent de l'une à l'au-
» tre, à pied, déguiſée, portant ſous
» mon bras du linge, de la viande,
» Je paſſois quelquefois les nuits chez
» un de ſes enfans malades dans une
» petite maiſon hors de Paris. Je ren-
» trois chez moi le matin par une porte
» de derrière, &, après m'être habil-
» lée, je montois en carroſſe par celle
» de devant, pour aller à l'Hôtel d'Al-
» bret, afin que ma ſociété ordinaire
» ne ſçût pas ſeulement que j'euſſe un
» ſecret à garder. On le ſçut. De peur
» qu'on ne le pénétrât, je me faiſois
» ſaigner, pour m'empêcher de rou-
» gir. Je maigriſſois à vue d'œil. « Le
Roi n'en avoit pas d'abord une haute
opinion; il la regardoit comme une
Pédante gâtée par le commerce d'un
Poëte. Le Duc *du Maine* contribua
beaucoup à la bien mettre dans ſon eſ-
prit par une réponſe faite à propos.
Louis, ſatisfait de ſes diſcours, ne put

s'empêcher de lui dire, qu'il le trouvoit bien raisonnable. *Eh ! comment ne le serois-je pas*, dit le Prince? *Je suis élevé par la raison même.* Cette réponse valut cent mille francs à la Gouvernante. Ayant obtenu quelques bienfaits du même genre, elle acheta la Terre *de Maintenon* où elle établit des Fabriques de toile & de dentelle. Le Roi la vit si satisfaite de cette Terre, qu'il la nomma publiquement *Madame de Maintenon*.

Cependant les hauteurs de Madame *de Montespan* commençoient à lui être à charge. Il venoit de perdre la Reine, & son estime pour Madame *de Maintenon* augmentoit tous les jours avec le respect qu'elle lui inspiroit. Le Comte *de Véxin* étoit mort depuis quelques jours. Mad^e^ *de Maintenon*, qui avoit élevé sa jeunesse, pleuroit amèrement sa mort. *Ah!* dit le Roi, *qu'il seroit doux d'être aimé de quelqu'un qui sçait si bien aimer!* Madame *de Maintenon* feignit de n'avoir pas entendu un aveu qu'elle attendoit depuis long-temps. L'Éditeur nous donne ainsi son portrait, d'après l'Historien de sa vie,

M. *de la Beaumelle.* » Tout ce qui pou-
» voit être beau sans fraîcheur, l'étoit
» encore en elle. Les mains, les bras
» parfaits, le bas du visage d'un agré-
» ment infini; la taille à effacer les plus
» régulières de la Cour; les yeux si
» vifs & si brillans, qu'on devinoit ce
» qu'elle alloit dire; le sourire si juste
» qu'on devinoit ce qu'elle avoit dit;
» le visage d'une si éclatante blancheur
» & si plein d'ame, que le feu sem-
» bloit sortir du milieu des neiges;
» l'esprit le plus jeune du monde; la
» gorge encore si belle, qu'une troupe
» de masques passant par une porte où
» Madame *de Maintenon* se trouvoit,
» un d'eux ne put s'empêcher de per-
» mettre à ses mains quelque témérité.
» .... *Ah!* s'écria-t-elle, *c'est Mon-*
» *seigneur? Lui seul en France est assez*
» *hardi pour cela;* & c'étoit lui. «

Les Lettres de Madame de *Main-*
tenon au Marquis d'*Aubigné*, son frère,
& à la femme de ce Marquis, sont re-
marquables par les excellens conseils
& par les détails d'économie qu'elles
contiennent. Elles donnent une idée
juste du luxe & du prix des denrées.

de ce temps-là, & il y a une espèce de plaisir à entendre parler ménage à une femme qui étoit parvenue à un si haut degré. On voit que cette femme singulière raccommodoit elle-même ses chemises, après avoir été l'épouse de *Louis XIV*. La modération qu'elle montroit dans ses desirs ne servoit qu'à augmenter l'estime du Roi & sa faveur. La Charge de *Dame d'honneur de Madame la Dauphine* étant vacante par la mort de Madame de *Richelieu*, le Roi la lui offrit : elle la refusa, en représentant au Roi que la Charge dont il vouloit l'honorer ne feroit qu'irriter l'envie. *Quant à l'honneur que cette Charge me feroit*, ajouta-t-elle, *ne les ai-je pas tous dans l'offre que me fait Votre Majesté ?* Le Roi fit de nouvelles instances, qui ne produisirent que de nouveaux refus : *puisque vous ne voulez pas*, lui dit-il, *jouir de mes graces, il faut du moins, Madame, que vous jouissiez de vos refus.* Et après son dîner, le Roi en instruisit tous les Courtisans.

La disgrace de Madame *de Montespan* mit le comble à la faveur de Madame

de Maintenon & à ſon crédit. Depuis cette époque, la plûpart de ſes Lettres ſont adreſſées à ſon Directeur, aux Supérieures de la Maiſon de Saint Cyr, qu'elle avoit fondée; à pluſieurs des jeunes Eléves qu'elle y avoit fait entrer; au célèbre *Fénelon*; au Cardinal & au Duc *de Noailles*, &c, &c, &c. Il y en a une où elle marque toute ſon inquiétude, au ſujet d'une opération dangereuſe qui fut faite à *Louis XIV*. « Ce Prince paroiſſoit jouir » d'une ſanté brillante; cependant il » étoit attaqué d'une fiſtule dans le » dernier des inteſtins. Le Marquis *de* » *Louvois* raſſembloit dans ſon Hôtel » des gens tourmentés du même mal, » ſur leſquels *Félix*, premier Chirur- » gien, s'exerçoit ſous les yeux du » célèbre *Fagon*. La plûpart en mou- » roient; on les enterroit la nuit. *Félix* » inventa enfin de nouveaux inſtru- » mens, & fit de plus heureuſes ex- » périences à l'Hôtel des *Invalides*. » Sur le rapport de *Louvois* & ſur l'a- » vis de *Fagon*, le Roi dit au premier » Chirurgien qu'il s'abandonnoit à ſon

» habileté. Le jour de l'opération ar-
» rivé, on fait entrer secrettement
» *Félix* chez le Roi. *Louvois*, le Père
» *de la Chaise* & Madame *de Maintenon*
» sont les témoins muets de cette dan-
» gereuse opération. La tristesse est
» peinte sur tous les visages : *Louis*
» seul, d'un air tranquille & d'un front
» serein, dit à *Félix* : *Faites autant*
» *d'incisions qu'il en faudra ; mais tâ-*
» *chez de n'y pas revenir à deux fois.*
» Celui-ci fait un effort sur lui-même ;
» il reprend toute sa hardiesse ; enfin,
» d'une main impitoyable, il arrache
» jusqu'aux dernières racines du mal.
» Tous les assistans frémissent. *Louis*
» lutte contre la douleur, sans laisser
» échapper une plainte. A huit heures
» du matin, les portes s'ouvrent,
» toute la Cour apprend qu'on vient
» de faire au Roi la grande opération,
» & personne ne sçavoit encore qu'on
» dût la faire. Le lendemain que l'heu-
» reux *Félix* eut sauvé la vie à son Roi,
» il estropia son meilleur ami dans
» une saignée «.

Dans une autre Lettre, on voit qu'elle se défioit beaucoup de la

droiture des Religieuſes. Le Roi lui avoit conté qu'il payoit la penſion de trois Filles dans un Couvent; il en étoit morte une il y avoit cinq ans, & ces bonnes Filles recevoient toujours la penſion des trois; cependant, ajoute-t-elle, vous ſçavez qu'elles communient trois fois la ſemaine.

En général, le ſtyle de ces Lettres eſt aſſez auſtère, & même quelquefois un peu froid. En voici cependant une qui, par la vivacité des peintures & la gaieté du ſtyle, ſeroit digne de Madame *de Sévigné*. Il paroît que Madame *de Maintenon* avoit ſuivi le Roi dans une de ſes Campagnes. « Imagi- » nez-vous, écrivoit-elle, qu'hier, » après avoir marché ſix heures dans » un aſſez bon chemin, nous vîmes » un Château bâti ſur un roc, qui ne » nous parut fort logeable, quand » même on nous y auroit guidés; nous » en approchâmes ſans trouver de » chemin pour y aborder; nous vî- » mes enfin, au pied de ce Château, » dans un abîme & comme dans un » puits fort profond, les toits d'un » nombre de petites maiſons qui nous

» parurent des poupées, environnées
» de tous côtés de rochers affreux par
» leur hauteur; ils paroissent de fer
» & tout-à-fait escarpés. Il fallut en-
» trer dans cette horrible habitation
» par un chemin non moins horrible;
» les carrosses faisoient des sauts à
» rompre tous les ressorts, & les Da-
» mes se prenoient à tout ce qu'elles
» pouvoient attraper; nous descen-
» dîmes après un quart d'heure d'ef-
» froi, & nous tombâmes dans une
» petite Ville, (Dinant) composée
» d'une rue qui s'appelle la Grande,
» quoique deux carrosses n'y puissent
» passer de front. En plein midi on n'y
» voit goutte, les maisons sont ef-
» froyables, l'eau y est mauvaise & le
» vin rare. Les Boulangers ont ordre
» de ne cuire que pour l'Armée, &
» de laisser mourir de faim tout le
» reste; on porte tout au camp. Il y
» pleut à verse depuis que nous y som-
» mes; je n'ai encore vu que deux
» Eglises; elles sont au premier étage,
» & l'on n'y sçauroit entrer que par
» civilité; on nous dit un Salut avec
» une fort mauvaise musique, & un

» encens si parfumé, si abondant & si » continuel, que nous ne nous vîmes » plus les uns les autres. Je ne vous » dis rien de la saleté des rues. Mais, » en vérité, le Roi a grand tort de » prendre de pareilles Villes.... Un » boulet rouge est tombé au quartier » de M. *de Boufflers*. Cette Ville en fut » ébranlée du bruit; car, pour comble » d'agrémens, nous entendons le ca- » non du siége, (de Namur) & nous » craignons que chaque coup n'em- » porte quelqu'un de nos amis; à cela » près, je suis contente ».

Dans ses autres Lettres, Madame *de Maintenon* ne quitte presque jamais le ton de morale qui lui étoit naturel; il lui échappe même souvent des traits assez énergiques de misantropie : *A voir*, dit-elle dans un endroit, *la conduite des hommes, la lâcheté des braves, la foiblesse des Philosophes, la bêtise des Politiques, la fausseté des Dévots, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables.*

Une Lettre de *Fénelon* est une des

choses que vous rencontrerez avec le plus de plaisir dans cette compilation : « Vous prenez soin, dit il à Madame » *de Maintenon*, d'une grande Com- » munauté de Filles, & vous avez » intérêt d'avoir devant les yeux des » modèles de perfection. En voici un » pour la discipline régulière que je » vous propose : chaque Religieuse » des Abbayes nobles de ce pays, » (Cambrai) est fondée en coutume » d'aller passer tous les ans un mois » dans sa famille, & de visiter toute » sa parenté ; c'est une civilité réglée. » Quand j'arrive dans un Couvent, » la Supérieure vient au-devant de » moi pour me recevoir dans la rue. » On reçoit tous les Etrangers dans » des Parloirs extérieurs, sans grilles » ni clôtures ; pour moi, en arrivant » on me mène à l'Eglise, au Chœur, » au Cloître, au Dortoir, enfin au » Réfectoire avec toute ma compa- » gnie ; alors la Supérieure me pré- » sente un verre, nous buvons en- » semble, elle & moi, à la santé l'un » de l'autre ; la Communauté m'atta- » que aussi ; mon Grand-Vicaire &

» mon Clergé viennent à mon se-
» cours *; tout cela se fait avec une
» simplicité qui vous réjouiroit. Mal-
» gré cette liberté grossière, ces bon-
» nes Filles vivent dans la plus aima-
» ble innocence; elles ne reçoivent
» presque jamais de visite que de leurs
» parens, les parloirs sont deserts, le
» monde parfaitement ignoré, & il y
» regne une rusticité très-édifiante.
» On ne rafine point ici en piété, non
» plus qu'en autre chose; la vertu est
» grossière comme l'extérieur; mais le
» fond est excellent : dans la médio-
» crité Flamande, on est moins bon
» & moins mauvais qu'en France; le
» vice & la vertu ne vont pas si loin;
» mais le commun des hommes & des
» filles de Communauté est plus droit
» & plus innocent. «

* Je ne sçais si beaucoup de gens sentent comme moi; mais je ne sçaurois lire ces expressions de l'aimable simplicité d'un grand homme, sans éprouver je ne sçais quelle émotion délicieuse. *Fénelon* dans le réfectoire des Religieuses de Cambrai, me rappelle *Henri IV* dans la cabane du Meûnier, & mon cœur tressaille. *Note de l'Editeur.*

deux flacons de [illegible]

Un vieux Baron, iſſu [illegible]
Noble Allemand, [illegible]
monde, [illegible]
Des vieilles Cours [illegible]
Boit les ſantés, & les [illegible]
Un gros Chanoine y [illegible]
Canonicaux des Papes [illegible]
Pendant ce temps [illegible]
Parlent de chiens, de [illegible]
L'un, par la ruſe, [illegible]
L'autre en vainqueur [illegible]
Plus que le vin, un [illegible]
Certain Abbé qu'un [illegible]
Tout doucement il [illegible]
Diſcrétement ſaiſit ſa [illegible]
Et pâme d'aiſe en [illegible]
Un Pédant lourd, & [illegible]
Ne buvant plus, & [illegible]
Que dans ce cercle [illegible]
De Droit public, de [illegible]
Alloit porter un [illegible]
Au bon *Raban*, [illegible]
Ne diſoit rien, [illegible]
Par un Laquais, que [illegible]
On s'attabla; la ſoif [illegible]

» à la file, & qui ne ſo
» ne ſoient relevés
» deſſus d'eux. Le
» faut bien qu'ils s'
» demeure avec mo
» Remarquez que
» coëffure de nuit
» habillée, je n'aur
» de faire ma prièr
» après la Meſſe,
» Ducheſſe *de Bou*
» mes ; elles dem
» que je dine ; je ne
» inquiétude ; je ſu
» dame la Ducheſſ
» rien de déplacé ;
» gage à adreſſer q
» geans aux uns &
» garde ſi elle en
» mari, quand il y
» je me ſuis chargé
» ſemble que je ſu
» tout le mal qu'el
» le bien qu'elle ne
» tenir la converſ
» à chaque inſtant
» nir les eſprits &
» cœurs les plus élo

On se sent guéri de l'ambition quand on lit les plaintes éternelles de Mad[e] *de Maintenon* sur l'ennui dont elle étoit dévorée. Devenue en secret la femme de *Louis XIV*, choisie par la Princesse de *Savoye* pour donner des leçons de conduite à la Duchesse *de Bourgogne* sa fille, respectée, chérie, écoutée, la veuve *Scarron* voyoit, pour ainsi dire, la première Cour de l'Europe à ses pieds, & cependant elle étoit une des femmes les plus malheureuses du Royaume. Voici la vie qu'elle menoit. » Il faut que je prenne » pour mes Prières & pour la Messe, » le temps où tout le monde dort en» core ; car quand on a commencé » d'entrer chez moi, je n'ai plus un » instant à moi. M. *Maréchal* (pre» mier Chirurgien du Roi) arrive à » sept heures & demie, puis M. *Fa*» *gon* qui est suivi de M. *Blouin*, ou » de quelqu'autre qui envoye sçavoir » de mes nouvelles ; ensuite M. *Cha*» *millard*, ou quelqu'autre Ministre; » M. l'Archevêque, un Maréchal de » France qui va partir, un parent, » une quantité d'autres qui viennent

» à la file, & qui ne sortent point qu'ils » ne soient relevés par quelqu'un au- » dessus d'eux. Le Roi vient enfin ; il » faut bien qu'ils s'en aillent tous ; il » demeure avec moi jusqu'à la Messe. » Remarquez que je suis encore en » coëffure de nuit ; car si je m'étois » habillée, je n'aurois pas eu le temps » de faire ma prière. Le Roi revient » après la Messe, ensuite Madame la » Duchesse *de Bourgogne* avec ses Da- » mes ; elles demeurent là pendant » que je dine ; je ne suis pas alors sans » inquiétude ; je suis en peine si Ma- » dame la Duchesse ne dit ou ne fait » rien de déplacé ; il faut que je l'en- » gage à adresser quelques mots obli- » geans aux uns & aux autres ; je re- » garde si elle en use bien avec son » mari, quand il y est. Ensuite, comme » je me suis chargée de l'élever, il me » semble que je suis responsable & de » tout le mal qu'elle fait, & de tout » le bien qu'elle ne fait pas. Il faut sou- » tenir la conversation qui se meurt » à chaque instant, faire ensorte d'u- » nir les esprits & de rapprocher les » cœurs les plus éloignés. S'il échappe

» quelqu'indiſcrétion, je la ſens vive-
» ment ; je partage la peine de ceux
» qu elle bleſſe, & je plains ceux qui,
» de gaîté de cœur, nuiſent à des gens
» qui leur ſont inférieurs, mais qui,
» au bout du compte, ſont des hom-
» mes comme eux. Enfin, c'eſt une
» tenſion d'eſprit que rien n'égale.
» Tout ce cercle eſt autour de moi,
» & je ne peux demander à boire ;
» tous s'empreſſent à vouloir me ſer-
» vir & tous ſont fâchés de ſe voir
» refuſés ; je leur dis quelquefois en
» me détournant : *C'eſt bien de l'hon-*
» *neur, mais je voudrois bien un La-*
» *quais*. Enfin, ils vont tous dîner, &
» je ſerois libre pendant ce temps-là,
» ſi Monſeigneur ne le prenoit ordi-
» nairement pour venir me voir ; car
» il dine ſouvent plutôt, pour aller à
» la chaſſe. Il eſt fort difficile à entrete-
» nir, diſant très-peu de choſe, &
» s'ennuyant & ſe fuyant toujours ; il
» faut néceſſairement que je paie,
» comme on dit, de ma perſonne, &
» que je parle ſeule pour deux. Auſſi-
» tôt après le dîné du Roi, il entre
» dans ma chambre avec toute la Fa-

» mille Royale, Princes & Prince-
» ses; & il s'y amuse une demi-heure,
» puis il sort tout seul. Tout le reste
» demeure, & il faut que je me prête
» encore à la conversation la plus
» gaie, la tête pleine de chagrins &
» d'inquiétudes sur tout ce qui se passe
» à l'armée & où tant de gens, dont
» les uns sont mes amis, les autres at-
» tachés à mes amis, & qui me sont
» très-chers, parce qu'ils sont Sujets
» du Roi, périssent tantôt dans un
» siége & tantôt dans une bataille. Ajou-
» tez quantité de méchantes nouvelles
» qui tous les jours me serrent le
» cœur & m'accablent d'un fardeau
» qui pèse infiniment à ma sensibilité.
» Il faut que mes yeux soient sereins
» quand ils sont prêts à se charger de
» pleurs : il faut un air riant au milieu
» de tant de nouvelles affligeantes.
» Quand cette assemblée se sépare,
» quelques Dames ont ... ours du par-
» ticulier à me dire ... ent
» dans ma petite ...
» conter leurs chag...
» que j'y prenne ...
» qu'aux malheur...

» ne m'aiment pas, me font leur con-
» fidente comme celles qui m'aiment.
» Il faut que je les serve & que je parle
» d'affaires particulières à un Prince
» presqu'accablé du poids des affaires
» générales. Madame la Duchesse de
» *Bourgogne* veut aussi très-souvent
» un tête à tête, de sorte que *cette*
» *Vieille* devient l'attention & la res-
» source de toute la Cour ..... Quand
» le Roi est revenu de la chasse, il
» vient chez moi ; on ferme la porte
» & personne n'entre plus ; il faut
» alors partager ses peines secrettes
» qui ne sont pas en petit nombre....
» Arrive un Ministre qui, avec em-
» pressement, apporte de tristes nou-
» velles. Le Roi l'écoute avec atten-
» tion & se met à travailler, & si l'on
» ne veut point de moi dans ce Con-
» seil, (ce qui m'arrive très-rare-
» ment) je me retire un peu plus loin
» & j'écris ou je prie. Je soupe pen-
» dant que le Roi travaille encore ;
» je suis inquiéte s'il est seul ou non.
» Je suis contrainte, comme vous
» voyez, depuis six heures du matin
» & bien lasse ; le Roi s'en apperçoit,

» & me dit : *Vous n'en pouvez plus,*
» *Madame, n'est-ce pas ? Couchez-vous.*
» Mes Femmes viennent, mais je sens
» qu'elles gênent le Roi qui causeroit
» avec moi, & qui ne veut point
» causer devant elles ; de sorte que
» je me dépêche pour me déshabiller.
» .... Enfin, me voilà dans mon lit ;
» je renvoie mes Femmes ; le Roi s'ap-
» proche & demeure à mon chevet
» jusqu'à ce qu'il aille souper ; mais
» un quart d'heure avant le souper,
» M. *le Dauphin*, M. le Duc & Mad^e^
» la Duchesse *de Bourgogne* entrent en-
» core chez moi à dix heures ; à dix
» heures & un quart tout le monde
» sort. Alors je suis seule & prends
» les soulagemens dont j'ai besoin ;
» mais souvent les fatigues de la jour-
» née m'empêchent de dormir. Or,
» dites-moi si le sort de *Jeanne Brin-*
» *delette d'Avon* * n'est pas préférable
» au mien ? .... Mon Dieu ! disoit-elle
» encore, que je vois d'étranges cho-
» ses dans le pays où je suis forcée de
» demeurer ! Il me semble qne j'y suis

* Petite paysanne d'un Village où Madame *de Maintenon* avoit fait quelques établissemens.

» à-peu-près comme ceux qui ſont
» derrière un théâtre, à ne voir que
» les cordages, les lampions, le ſuif
» & tout ce qu'il y a de plus déſagréa-
» ble, pendant que ceux qui ſont aſ-
» ſis vis-à-vis, ſont tranſportés d'ad-
» miration à l'aſpect d'un palais en-
» chanté, d'un payſage, d'un jardin;
» tout cela ravit, & tout n'eſt qu'une
» toile mal-propre. De même je vois
» le monde dans toute ſa laideur, tan-
» dis que mille gens qui le voient de
» loin, ſont éblouis de ſon éclat. Je
» vois des paſſions de toute ſorte, des
» haînes, des baſſeſſes, des ambitions
» démeſurées; d'un côté, des envies,
» des trahiſons, des jalouſies épou-
» vantables; de l'autre, & quelque-
» fois dans le même ſujet, & toujours
» tout cela pour des bagatelles & de
» la fumée. Cela ſeul ne ſuffiroit-il pas
» pour me faire reléguer moi-même
» au bout du monde, ſur-tout étant
» preſque contrainte à jouer un rôle
» dans toutes ſes iniquités? Je retour-
» nerois en Amérique, ſi l'on ne me
» diſoit ſans ceſſe que Dieu me veut où
» je ſuis, &c. « C'étoit pourtant au
ſujet de Madame *de Maintenon*, que

la Ducheſſe *de Chaulnes* s'écrioit, *jour de Dieu, l'heureuſe femme !*

Le plan de cette Compilation, Monſieur, eſt aſſez bien conçu, & tous les objets qu'elle nous offre ſont des plus intéreſſans. C'eſt dommage que le Compilateur ne l'ait pas faite avec plus de ſoin. On ne ſçait ſouvent à qui ſont adreſſées les Lettres qu'il mutile. Il n'a ſeulement pas l'attention de les ranger par ordre de date ; il nous donne une Lettre de 1692, &, deux pages après, une de 1709 ; une autre de 1683, après un fragment daté de 1716. On ne ſçait quelquefois où l'on en eſt. Après avoir vû Madame *de Maintenon* dans la faveur, on la trouve ſoumiſe aux caprices de Madame *de Monteſpan.*

Les Notes placées au bas des pages ſont agréables lorſqu'elles ne ſont qu'hiſtoriques ; mais, quand l'Editeur ſe mêle de faire des réflexions, il eſt inſoutenable & du plus mauvais ton de plaiſanterie. Dans une de ces Notes il cite les *Lettres de Miladi Catesbi* en même-temps que *Saint Paul.* Sur ce que Madame *de Maintenon* écrivoit à ſon frère qu'elle ex-

cuseroit son départ précipité de la Cour, en disant qu'il s'étoit trouvé mal, & que, n'étant pas logé commodément, il avoit regagné Paris : *Ah*, s'écrie le judicieux Commentateur, *la Dévote Madame de Maintenon mentoit donc aussi quelquefois !* Dans un autre endroit, elle remercie son Directeur du présent d'une Image de *S. François*, & d'une jolie corbeille. *Ce cher Directeur*, remarque finement le faiseur de Notes, *on voit qu'il n'envoyoit pas toujours des SS. François à sa chère dirigée ! N'avoit-il pas peur que le malin ne fût dans cette corbeille si jolie ? &c.*

J'ignore chez quel Libraire de Paris se trouve ce *Maintenoniana.* Je saisis cette occasion pour renouveller la prière que j'ai faite si souvent aux Libraires de nos Provinces & des Païs étrangers qui m'envoyent leurs Livres nouveaux, de me marquer & le prix de ces Livres & leurs Correspondans, Libraires ou autres, qui les vendent dans cette Capitale : deux choses qu'on est bien aise de sçavoir.

Je suis, &c.

A Paris 2 Mai 1774.

LETTRE

LETTRE VIII.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un Article de la GAZETTE DE LITTÉRATURE, *concernant* IPHIGÉNIE, *Tragédie-Opéra de M. le Chevalier Gluck.*

JE suis étonné, Monsieur, que vous ne parliez pas d'un Journal établi dans cette Capitale depuis le commencement de cette année : c'est la *Gazette de Littérature, des Sciences & des Arts*, qui a remplacé l'*Avant-Coureur* supprimé, & qui paroît très-régulièrement deux fois par semaine. J'ignore les raisons de votre silence à cet égard. Craindriez-vous qu'on ne prêtât à votre plume le motif secret d'un intérêt personnel, si elle s'expliquoit librement sur ce nouvel écrit périodique? Pour moi, qui ne suis point arrêté par cette considération, qui ne tiens à aucun Journal, à aucun parti, à aucune cotterie, je vous dirai naturellement que la *Gazette de Littérature* présente souvent, en matière de goût,

des principes & des décisions qui trouveroient des contradicteurs, qui me blessent en mon particulier, & qu'il me seroit aisé de combattre, si je voulois en prendre la peine. Je me borne aujourd'hui à rire un moment avec vous d'un Article inséré dans le N° 30 de cette *Gazette*, daté du Samedi 23 Avr. 1774. C'est une *Lettre de M. l'Abbé Arnaud, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, à Madame de* * * *, sur le fameux Opéra d'*Iphigénie*, de M. le Chevalier *Gluck : Lettre* annoncée avec pompe par un des auteurs de la *Gazette*. » Il est aisé, dit-il, d'y reconnoître le ton & le style d'un homme passionné pour tous les Arts, qui, à » cette *sensibilité* précieuse, sans laquelle on ne peut jamais juger sainement de leurs productions, joint » cette chaleur d'imagination qui fait » passer dans les ames *sensibles* les impressions qu'on a reçues. « Lisez & prononcez vous-même, Monsieur, sur ce chef-d'œuvre.

» Prêtez l'oreille à l'Ouverture, dit » M. l'Abbé *Arnaud*, à Mad^e^ *de* * * *; » voyez comment, après en avoir lié

» le début au ſujet, non par des rap-
» ports vagues, mais par les formes
» mêmes, le Muſicien précipite tout à
» coup tous les inſtrumens ſur une
» même note... Comment, pour conſer-
» ver le *ſentiment* du Rythme, affoibli
» par la célerité avec laquelle ſe meu-
» vent les parties ſupérieures, le Com-
» poſiteur fait frapper aux autres inſ-
» trumens l'anapeſte, celui de tous les
» pieds qui convient le plus aux chants
» de guerre; comment, pour repo-
» ſer l'oreille & en même-temps pour
» indiquer les parties douces & *ſenſi-*
» *bles* du drame, du ſein de ces for-
» mes guerrières & paſſionnées, il fait
» ſortir un chant qui, ſans ſe rallentir,
» prend une tournure aimable & gra-
» cieuſe; avec quel *ſentiment* exquis
» & quelle adreſſe il conduit ce chant
» à des plaintes nobles & touchantes.
» Si je m'adreſſois aux jeunes Artiſtes,
» je leur parlerois de la netteté du deſ-
» ſin de toutes les parties, de leurs
» contraſtes, de la manière dont les
» penſées, qui ſe ſont emparées les
» premières de l'oreille, ſe dévelop-
» pent & ſe transforment en dialo-
» gues. «

Entendez-vous, Monsieur, ce sublime langage ? Sçavez-vous ce que c'est qu'un *début lié au sujet par les formes mêmes* ? Connoissez-vous le *sentiment du Rythme* ? Avez-vous quelqu'idée *des parties douces & sensibles d'un Drame* ? Et ces *formes guerrières & passionnées*, du sein desquelles *sort un chant qui prend une tournure aimable & gracieuse*, qu'en dites-vous ? Et ces *pensées qui, s'étant emparées les premières de l'oreille, se développent & se transforment en dialogues* : croyez-vous que les *jeunes Artistes*, à qui M. l'Abbé *Arnaud* veut faire sentir toutes ces belles choses, les conçoivent bien clairement ? Vous observerez, Monsieur, que, dans le morceau que je viens de vous citer, ainsi que dans toute la Lettre, en général, les épithètes marchent toujours deux à deux, & que chaque substantif a pour acolythes deux adjectifs, *douces & sensibles*, *guerrières & passionnées*, *aimable & gracieuse*, *nobles & touchantes*, divinité *courroucée & infléxible*, la manière *la plus tendre & la plus touchante*, *accens graves & religieux*; chant *agréable & lé-*

ger, ſtyle *noble & relevé*, air *piquant & original*, rumeurs *confuſes & turbulentes*; parole *nette & diſtincte*, port de voix *languiſſant & niais*, *&c*, *&c*.

» Quant à la prière d'*Agamemnon*, » on ne peut trop admirer la vérité » avec laquelle la Muſique en exprime » tous les détails. Ecoutez les Baſſes, » au moment même que cette prière » commence, la marche en eſt tou» jours aſcendante; & c'eſt, en effet, » la ſeule progreſſion qui puiſſe don» ner quelqu'idée des mouvemens » d'une ame qui s'élance; & ne croyez » pas que ce ſoit ici l'obſervation » d'un enthouſiaſte qui a pris le parti » de tout admirer. Pour en ſentir toute » la juſteſſe, vous n'avez qu'à renver» ſer ce procédé, en conſervant aux » ſons leurs rapports harmoniques, » & vous verrez toute imitation, » toute vérité diſparoître.« Que de mots pour dire la choſe du monde la plus ſimple & la plus triviale; ſçavoir qu'en montant ou en deſcendant d'une octave, par exemple, la Muſique ne produit pas le même effet!

» Mais pourquoi ne me parlez-

» vous pas de l'entrée d'*Iphigénie* ?
» Que ce moment a d'intérêt ! Que le
» Chœur eſt doux ! Qu'il eſt jeune !
» Qu'il eſt frais ! Qu'il eſt virginal ! «
Un Chœur *jeune*, un Chœur *frais*, un Chœur *virginal !* La charmante expreſſion ! Des Chœurs *frais & virginaux* à l'Opéra ! Vous en feriez-vous douté, Monſieur ?

» La coupe & les formes du *Duo*
» ſont Italiens, j'en conviens ; mais
» vous conviendrez auſſi que le Com-
» poſiteur a ſçu les fléchir & les adap-
» ter aux paroles, ſans *faire* la moin-
» dre violence à la langue. Ces ſortes
» d'emprunts, lorſqu'ils ſont *faits* avec
» goût, *font*, à-peu-près ſur l'oreille,
» la même impreſſion que *fait* ſur l'eſ-
» prit une métaphore heureuſe & nou-
» velle. « *Fléchir la coupe & les formes d'un Duo !* « Je ſuis bien fâché de ne pas entendre la comparaiſon de l'*emprunt de la coupe & des formes d'un Duo* avec une métaphore heureuſe & nouvelle. Il faut croire qu'il y a beaucoup d'eſprit & de juſteſſe dans cette comparaiſon.

» Ecoutez les ſons qu'il détache du

» corps de l'harmonie; transportés à » une octave plus haut, & parés de » trilles brillans, qui sont à l'oreille » ce qu'est aux yeux la scintillation de » la lumière, ces sons planent sur l'Or-» chêstre, & réveillent toutes les » formes du chant qui s'est déja fait » entendre.... Vous avez dû remar-» quer que les formes de ce Chœur » du premier Acte, dont vous avez » été étonnée, représentent, on ne » peut pas plus fidèlement, les ru-» meurs de la populace mutinée, &c. « Madame *de* *** doit être encore plus étonnée de ce langage; de ces *sons parés de trilles brillans* qui scintillent en quelque sorte à l'oreille; de ces sons *qui planent sur l'orchestre*; de ces *formes de Chœur qui représentent les rumeurs d'une populace*, &c. Mais peut-être cette Dame est-elle elle-même une Sçavante, une Virtuose, une Philosophe. Je ne vois que cette supposition pour justifier l'étalage scientifique de M. l'Abbé *Arnaud*. Est-il probable sans cela, que, dans une Lettre qu'il adresse à une femme, il eût la pédanterie de lui parler de *formes de*

chant, de *formes guerrières*, de *formes de Chœur*, de *formes de Duo*, de *rythme*, de *trilles*, d'*anapeſtes*, &c; paſſe encore pour *jeune*, *frais*, & *virginal*: une femme entend très-bien cela.

Nous n'avons point fait d'Opéra, nous ne ſommes ni Compoſiteurs, ni même Muſiciens. On n'a diſputé juſqu'ici que ſur la préférence de la Muſique Italienne & de la Muſique Françoiſe; on ne ſe doutoit pas encore que nous n'euſſions point fait d'Opéra, que nous ne fuſſions ni Compoſiteurs, ni même Muſiciens. Il étoit réſervé à M. l'Abbé *Arnaud* de nous apprendre cette grande vérité.

» Qu'à des Danſes, dont le caractère eſt abſolument étranger à celui » du Drame, & dont M. *Gluck* n'a com» poſé les airs que par complaiſance; » on ſubſtitue des Danſes nobles, re» ligieuſes, militaires, telles qu'en a » fait *Noverre* ſur la Muſique poëtique » & pittoreſque du même Compoſi» ſiteur, & notre Théâtre lyrique » n'aura rien à envier au Théâtre » d'Athénes. « L'érudition du ſçavant Académicien me paroît ici en défaut.

Le Théâtre d'Athènes s'eſt rendu célèbre par les Tragédies d'*Eſchyle*, de *Sophocle*, d'*Euripide*, & par les Comédies d'*Ariſtophane*, de *Ménandre*, &c. Je n'ai lû nulle part qu'il ſe ſoit diſtingué par des Opéra comme les nôtres, par des Drames lyriques, par des Danſes; & c'eſt encore là une heureuſe découverte de l'illuſtre Académicien. Il entend peut-être par ces Danſes les Pantomimes des Anciens; mais c'eſt à Rome, non dans Athènes, que ces Danſeurs s'étoient acquis une ſi grande réputation.

» Permettez-moi, Madame, de
» vous demander, en paſſant, ſi vous
» n'êtes pas bien étonnée que le Dic-
» tionnaire de celui de tous les Arts
» qui eſt le plus animé, ſoit le plus
» inanimé de tous les Dictionnaires? «
Voilà, par exemple, encore une de ces idées merveilleuſes que ma foible intelligence ne peut ſaiſir. Expliquez-moi vous-même, Monſieur, ſi vous le pouvez, ce que c'eſt qu'un *Dictionnaire animé*, un *Dictionnaire inanimé*. Penſez-vous qu'il puiſſe y avoir quelqu'*ame*, quelqu'*action* dans un Diction-

naire qui n'eſt qu'une ſimple nomenclature des mots d'une langue avec de courtes définitions ?

Je vous fais grace, Monſieur, d'une infinité d'autres traits auſſi rares ; de nos Muſiciens qui, depuis *Lully*, *ſe ſont toujours mûs dans le même cercle ; des routes d'harmonie auxquelles les oreilles ne ſont pas encore accoutumées* ; des *labyrinthes harmonieux* ; des *murmures harmonieux* ; des *accens monoſyllabiques* ; des *notes eſſentielles & conſtitutives du chant* ; des *chants ſubſtanciels & pleins* ; du *cantabilé qui n'eſt qu'une mélodie étendue & délayée* ; des *offenſes faites à l'oreille par quelques Acteurs*, &c, &c. Toute la Lettre de M. l'Abbé *Arnaud* eſt dans le même goût. Ce ſont toujours des phraſes contournées, obſcures & à prétentions, des mots ſurpris de leur rencontre imprévue, des répétitions fatiguantes des mêmes termes, qu'un Ecolier qui commenceroit à écrire auroit ſoin d'éviter, des figures recherchées, de faux élans, des mignardiſes, des *concetti* ; enfin le véritable jargon des *Précieuſes* de *Molière* : & voilà néanmoins

ce que certaines gens appellent *écrire de génie ;* voilà ce qu'ils admirent dans M. l'Abbé *Arnaud*. Pour moi, Monsieur, je ne vois en lui qu'un Ecrivain qui a plus d'imagination que d'esprit, plus de mémoire que d'imagination. J'ai connu dans le monde quelques personnes qui s'étoient fait une espèce de célébrité par l'abus des termes techniques, par une syntaxe extraordinaire & inexacte, par des mots inusités parce qu'ils ne conviennent qu'aux Arts dont ils sont tirés & non à l'élocution ordinaire à laquelle ils sont étrangers, par un langage *paré de trilles & d'anapestés*, par un ton brusque, tranchant, qui n'est rien moins que *virginal*. On peut, en effet, dans les conversations, établir des paradoxes, débiter des apophtegmes, prononcer des oracles avec ce style qui séduit d'abord, mais qui devient ridicule à l'analyse.

Dans toute cette Critique, que je crois juste, il n'y a, comme vous venez de le voir, Monsieur, aucun trait qui tombe sur l'Opéra de M. le Chevalier *Gluck ;* je l'ai vue, cette nou-

veauté célèbre, & j'ai été saisi d'admiration. La Musique est pleine de beautés neuves & transcendantes. Si vous me le permettez, je vous rendrai compte, un de ces jours, de l'impression qu'elle m'a faite, & je tâcherai de m'expliquer plus clairement que le sublime M. l'Abbé *Arnaud*. J'ai l'honneur d'être, &c.

Traité sur la meilleure manière de cultiver la Navette & le Colsat, & d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût & de son odeur désagréable; dédié à M. Trudaine de Montigny, Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, &c. Par l'auteur du JOURNAL D'OBSERVATIONS SUR LA PHYSIQUE, SUR L'HISTOIRE NATURELLE, ET SUR LES ARTS ET MÉTIERS; *un volume in-8° de plus de 200 pages. A Paris, chez Ruault, Libraire rue de la Harpe.*

M. l'Abbé *Rozier* est le premier de nos Ecrivains agronomes qui se soit

directement occupé de la bonification des huiles, & de la manière de les conserver. Ses observations & ses recherches l'ont conduit, sur cette partie, à de nouvelles vûes qu'il expose dans le *Traité* dont je vais vous rendre compte. L'auteur a mis à la tête de son ouvrage un *Avant-Propos* qui me paroît mériter d'autant plus d'attention, qu'il s'agit d'un objet intéressant pour le Commerce national & pour la santé des Citoyens.

M. l'Abbé *Rozier* prétend qu'une partie des huiles qui se débitent à Paris comme huiles d'olives, sont coupées & altérées par un mêlange plus ou moins considérable d'huile de pavot, vulgairement appellée *huile d'œillet*. Les expériences sur lesquelles il établit cette assertion paroissent assez décisives, pour qu'il soit difficile de la révoquer en doute. Les causes des manipulations qui se sont introduites à cet égard, sont, suivant M. l'Abbé *Rozier*, 1° la qualité même de *l'huile d'œillet* qui n'a presqu'aucun goût, qui par-là se rapproche beaucoup de l'huile d'olive, & qui peut être mêlée avec

elle sans l'altérer sensiblement ; 2° le bas prix auquel il est possible de se la procurer ; 3° la proximité des Provinces où elle se fabrique ; 4° enfin, la Loi qui défend en France l'usage de l'*huile d'œillet* pour entrer dans les alimens ; prohibition qui empêche les Marchands de la vendre sous son véritable nom. Cette dernière considération conduit l'auteur à quelques réflexions sur la Loi même qui a proscrit *l'huile d'œillet*. Il observe d'abord que cette Loi est demeurée sans effet, puisque, malgré les peines qu'elle a prononcées, le pavot ne s'en cultive pas moins librement dans le Royaume, & que l'huile qu'on en tire ne s'en consomme pas moins dans la Capitale. Il va plus loin : il avance que cette Loi même est sans objet, puisquelle porte sur la fausse supposition que l'*huile de pavot* ou d'*œillet* est narcotique & dangereuse. M. l'Abbé *Rozier* établit le contraire, & , pour faire voir qu'elle ne contient rien qui puisse devenir nuisible à la santé, il invoque deux Decrets de la Faculté de Médecine de Paris ; l'un du 26 Juin 1717, l'autre

du vingt-neuf Janvier de cette année 1774, qui décident formellement la question en faveur de l'*huile de Pavot* ou *d'œillet*. Ces deux pièces ont d'autant plus de poids, qu'elles se trouvent conformes au sentiment unanime de tous les Naturalistes modernes, & qu'elles sont d'ailleurs justifiées par la pratique constante de presque tous les peuples du Nord, de ceux des Pays-Bas, de la Flandre, de l'Alsace, du Baujolois, de la Franche-Comté, de la Lorraine, qui font usage de l'huile de Pavot, & qui n'ont jamais reconnu qu'elle produisît de mauvais effets. D'après toutes ces autorités, il paroît prouvé que la prohibition de l'*huile d'œillet* porte sur une supposition qui n'est pas exacte. Ce n'est pas que M. l'Abbé *Rozier* veuille critiquer la loi; il n'a d'autre intention que celle d'éclairer le Magistrat, & de lui faire connoître que la religion du Législateur a été surprise par des personnes intéressées au commerce des huiles. Il expose les motifs secrets qu'ont eus ces personnes de solliciter cette défense. » L'*huile*

» *d'œillet*, dit-il, se fabrique dans » nos Provinces Septentrionales. Si » le débitant de Paris s'adresse di» rectement à la Manufacture de ces » huiles, il peut, en huit à dix jours, » recevoir à Paris l'huile demandée. » A peine eut-on connu cette huile » dans la Capitale, que le Peuple la » préféra avec raison à l'huile d'olive » commune; son goût & son bas prix » y concouroient. La facilité de la » faire venir en peu de tems, son dé» bit considérable, renversoient les » spéculations des Marchands en gros » d'huile d'olive, parce que le Mar» chand en détail demandoit à Lille » quelques barrils d'*huile d'œillet*, pour » lesquels on lui faisoit même crédit. » L'huile d'olive, au contraire, vient » des Pays étrangers, ou de nos Pro» vinces Méridionales; ainsi ceux qui » s'occupent de ce Commerce doi» vent pendant long-temps faire des » avances considérables & s'en pro» curer à la fois de grosses parties. De» là un petit nombre de Marchands est » en état de spéculer sur cet article. » La facilité & le gain considérable

» dans le Commerce sont toujours du » côté où il y a le plus d'argent, &, » si l'on jette un coup d'œil sur les » communautés commerçantes, on » verra toujours les Marchands les » plus riches à leur tête. De-là les » plus riches & les plus intéressés au » Commerce des huiles se sont trou- » vés avoir la régie de leur Corps, » &, sous le spécieux prétexte du bien » public, ils ont sollicité une prohi- » bition qui contribuoit à augmenter » & à rendre plus sûres leur spécu- » lation & leur fortune. Telle a été » de point en point la marche suivie » dans cette affaire. «

Les inconvéniens qui résultent de cette Loi prohibitive sont, 1° de donner lieu à des mêlanges contraires à la bonne foi & à la confiance nécessaires dans le Commerce, & qui cesseroient de l'être s'ils étoient avoués; 2° de rallentir une culture intéressante pour plusieurs Provinces du Royaume; 3° de laisser passer à l'Etranger des sommes considérables dont il seroit possible de conserver la plus grande partie en France; 4° d'occasionner

un renchérissement nécessaire de l'huile d'olive, par le défaut d'une autre huile qui puisse entrer en concurrence avec elle. L'auteur prouve que tous ces abus cesseroient dès le jour même que la prohibition feroit révoquée.

Je passe, Monsieur, au *Traité sur la culture du Colsat* dont je vais vous indiquer rapidement le plan & les détails. M. l'Abbé *Rozier* le divise en deux Parties. Il traite, dans la première, de la meilleure culture du *Colsat* & de la *Navette*; & dans la seconde, de la meilleure méthode d'en extraire des huiles parfaites. Il observe d'abord que la plupart des Agronomes confondent mal-à-propos l'espèce de chou nommé *Colsat* avec celle de la *Navette*; il établit leurs caractères distinctifs & spécifiques, pris de leurs racines, de leurs feuilles & de leurs fleurs.

On connoît deux méthodes de cultiver ces plantes, ou en les semant en pépinières, ou en les semant comme les autres menus grains, après la récolte du bled. L'auteur préfère les pépinières, parce qu'elles offrent les

avantages ſuivans : la facilité de choiſir le terrein, de le défoncer, d'y multiplier les engrais & de le ſarcler ſouvent; les ſemences y germent aiſément, les plans s'y fortifient, & craignent moins les intempéries de l'Hyver. Il eſt de fait, dit-il, que les plans de *Colſat* & de *Navette*, élevés en pépinières & enſuite replantés, ſont plus forts, plus vigoureux, & donnent une quantité beaucoup plus conſidérable de graines. Ainſi les dépenſes, occaſionnées par les pépinières, ſont amplement compenſées par la plus grande quantité d'huile qu'on en retire. Il examine encore quel eſt le terrein qui convient le mieux au *Colſat*, quels ſont les travaux qu'exige ſa culture, dans quel temps & de quelle manière il faut le récolter, en conſerver les graines, &c, &c.

La ſeconde Partie renferme un grand nombre de détails Chimiques. L'auteur y examine quelle eſt la nature des huiles graſſes, & des ſubſtances qui les produiſent. Il analyſe les huiles extraites du *Colſat* & de la

Navette, & montre leurs rapports ou leurs différences avec l'huile d'olive ; il donne la méthode d'extraire les huiles, de les dépouiller du principe âcre & caustique qui les rend désagréables au goût & à l'odorat, & de les empêcher de devenir rances, lorsqu'elles auront été faites avec soin ; enfin, il propose une recette pour corriger la rancidité de toutes les huiles grasses en général. La manipulation de cette dernière recette est fort simple. Il suffit de faire chauffer l'huile rance sur des cendres chaudes, & de la couvrir de deux doigts d'esprit de vin ; celui-ci enlève tous les principes de sa rancidité.

Cet ouvrage, Monsieur, est du nombre des Ecrits vraîment utiles ; & c'est la classe dans laquelle on doit placer toutes les productions estimables qui sont déja sorties de la plume de M. l'Abbé *Rozier*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Mai 1774.

LETTRE IX.

Dialogue de Pégaze & du Vieillard. Brochure in-8° de 6 pages.

TOUT ce qui vient de M. *de Voltaire* mérite d'être recueilli, Monsieur, & vous aimez sur-tout ces Piéces fugitives où l'on retrouve encore quelquefois la Muse saillante de ses belles années. Ce *Dialogue de Pégaze & du Vieillard*, c'est-à-dire *de Pégaze* & de M. *de Voltaire* lui-même, est un des opuscules les plus ingénieux qu'il nous ait donnés depuis long-temps. Il a déja paru dans quelques papiers publics, mais tronqué, mutilé, défiguré. On a cruellement supprimé mon nom & ceux de plusieurs autres écrivains dont M. *de Voltaire* remplit si souvent ses hémistiches avec cette gaîté que vous lui connoissez. Heureusement la pièce vient d'être imprimée à part, sans aucun retranchement, sans aucune modification, telle en un mot, qu'elle a été faite. Quoique j'y joue le ridicule personnage du rival de ce joli petit chien qui, dans la Fable, caresse son

Maître, je vous l'envoye, Monsieur, accompagnée de quelques Notes que j'ai cru néceſſaires pour l'éclairciſſement du texte; je ſacrifie volontiers mon amour propre à votre amuſement

PÉGAZE.

Que fais-tu dans ces champs, au coin d'une
mazure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un Art utile, & je ſers la Nature;
Je défriche un Déſert, je ſeme & je bâtis.

PÉGAZE.

Que je vois en pitié tes ſens appeſantis !
Que tes goûts ſont changés, & que l'âge te
glace !
Ne reconnois-tu plus ton Courſier du Parnaſſe !
Monte moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre Maître *Apollon*,
Comme moi, dans ſon temps, fut Berger
& Maçon.

PÉGAZE.

Oui, mais rendu bientôt à ſa grandeur première,

Dans les plaines du Ciel il ſema la lumière ;
Il reprit ſa guittarre ; il fit de nouveaux vers ;
Des Filles de Mémoire il régla les concerts :
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple ;
Les doctes Sœurs encor pourroient t'ouvrir leur Temple.
Tu pourrois, dans la foule, heureuſement guidé,
Et, ſuivant d'aſſez loin le ſublime *Vadé*, *
Retrouver une place au ſéjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas! j'eus autrefois cette noble manie :
D'un eſpoir orgueilleux honteuſement déçu ;
Tu ſçais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on baffoua mes grandes entrepriſes!
A peine j'abordai, les places étoient priſes ;
Le nombre des Elus au Parnaſſe eſt complet :
Nous n'avons qu'à jouir : nos pères ont tout fait.

* Auteur plein de gaîté, de génie même dans le genre Poiſſard, genre très-ignoble à la vérité. On ne ſçait pourquoi M. *de Voltaire*, dont les talens n'ont rien de commun avec celui de *Vadé*, trouble ſi ſouvent la cendre de ce *Téniers* de notre Poëſie, mort tout jeune, il y a dix ou douze ans.

Quand l'Œillet, le Narcisse & les Roses vermeilles
Ont prodigué leur suc aux trompes des Abeilles,
Les Bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisoient au matin.
Ton Parnasse, d'ailleurs, & ta belle Ecurie,
Ce Palais de la Gloire est l'antre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste & si puissant,
N'eut qu'un imitateur, & *Zoïle* en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime,
Où *Melpomène* en pleurs étale en ses discours
Des Rois du temps passé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin, sous les pieds * de *Corneille*,
Bientôt Martin *Fréron*, prompt à me corriger,
M'apperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce Juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,

* Expression qui n'est point exacte; il falloit mettre *au-dessus*.

Je

Je voulus adoucir, par des égards flatteurs,
Par quelques ſoins polis, mes frères les Auteurs;
Je n'y réuſſis point: leur bruyante ſéquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle.
Je n'ai pû déſarmer *Sabbathier* * mon Rival;
Le Parnaſſe a bien fait de n'avoir qu'un cheval,
Si nous en avions deux, ils ſe mordroient, ſans doute.
J'ai vu les beaux-eſprits: je ſçais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre, ſoixante ans,
Les plus grands Ecrivains, les plus profonds Sçavans.
Toujours en faction, toujours en ſentinelle;
Ici c'eſt l'Abbé *Guyon* **, plus bas c'eſt *La Beaumelle*. ***

* L'auteur des *Trois Siècles de la Littérature Françoiſe*, ouvrage où M. *de Voltaire* eſt ſi bien apprécié.

** Auteur de l'*Oracle des Nouveaux Philoſophes*, très-bon Livre contre M. *de Voltaire*, qui, en conſéquence de l'accueil fait par le Public à cet ouvrage, appelle ailleurs M. l'Abbé *Guyon*, *Valet de Libraire*, *Auteur de la Lie du Peuple*, *le dernier des Ecrivains*, *le dernier des hommes* dont lui *Voltaire* eſt le premier.

*** Tout le monde eſt inſtruit des querelles de M. *de Voltaire* avec cet auteur, qui

Leur nombre est dangereux : j'aime mieux désormais
Les languissans plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence.
La Poste, comme on sçait, console de l'absence.
Les frères, les époux, les amis, les amans,
Surchargent les Couriers de leurs beaux sentimens ;
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime ;
J'écris une sotise, aussitôt on l'imprime,
On y joint méchamment le Recueil clandestin
De mon cousin *Vadé*, de mon oncle *Bazin* * ;
Candide, emprisonné dans mon vieux Secrétaire,
En criant, *tout est bien*, s'enfuit chez un Libraire.
Jeanne, & la tendre *Agnès*, & le gourmand *Bonneau* **,
Courent en étourdis de Genève à Breslau ;
Quatre Bénédictins, avec leurs doctes plumes,

a eu l'insolence de relever les bévues sans nombre du *Siècle de Louis XIV*.

* M. *de Voltaire* a publié sous ces noms différens ouvrages.

** Il s'agit ici du chaste Poëme *de la Pucelle*.

Auroient peine à fournir ce nombre de volumes :
On ne va pas, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage, à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De Bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du Charnier, nommé *des Innocens*,
Se glisse sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop : je renonce à tes neuf Immortelles ;
J'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles :
Mais tout change, tout s'use & tout amour prend fin ;
Va, vole au Mont-Sacré ; je reste en mon jardin.

PÉGAZE.

Tes dégoûts vont trop loin, tes chagrins sont injustes.
Des Arts qui t'ont nourri les Déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coëffa *Chapelain*, *Desmarets*, *Saint-Didier* *.
N'as-tu pas vu cent fois sur la tragique scène,

* Trois Poëtes épiques François, que personne ne lit aujourd'hui.

Sous le nom de *Clairon* * l'altière *Melpomène*
Et l'éloquent *le Kain*, le premier des Acteurs,
De tes Drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger par des tons que dictoit la Nature,
De ton style ampoulé la froide & séche enflure?
De quoi te plaindrois-tu? Parle de bonne foi:
Cinquante beaux-esprits, qui valoient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étois pas digne, & qui leur étoit dûe?
Malgré tous tes rivaux, mon Ecuyer *Pigal* **
Posa ton corps tout nud sur un beau pied-d'estal;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un Connoisseur te prend pour une Antique.
Je vis *Martin Fréron*, à te mordre attaché,

* Comédienne retirée. *Le Kain* est encore au Théâtre; cet Acteur & cette Actrice sont nés avec des talens que l'étude & l'art ont perfectionnés; mais M. *de Voltaire* les loueroit bien moins s'ils avoient joué dans les Pièces de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*, plus souvent que dans les siennes.

** Le plus grand Sculpteur que nous ayons. On voit dans son Attelier la belle nudité de M. de *Voltaire*.

Consumer de ses dents *tout l'ébène* * *ébréché* ;
Je vis ton buste tiré à l'énorme grimace
Que fit, en te rongeant, cet apostat d'*Ignace*.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes
pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés ** ;
Au son de ton sifflet vois rouler dans la crote,
Sabbathier sur *Clément* ***, *Patouillet* sur *Nonotte* **** ;
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

* *Ebène* est féminin. Il est bien humiliant pour M. de *Voltaire*, pour un Académicien François, pour un si grand Ecrivain, que *Martin Fréron* le trouve en défaut sur la langue, & qu'il ait un solécisme à lui reprocher.

** Fiction poëtique. Les injures & les scurrilités de M. de *Voltaire* honorent plus qu'elles n'humilient.

*** Habile Critique qui, par ses ouvrages, fait plus de tort à M. de *Voltaire*, que ce dernier ne lui en fera jamais par ses sarcasmes.

**** Deux Jésuites dont M. de *Voltaire* n'a pas à se louer ; on connoît les *Erreurs de Voltaire* par le P. *Nonotte* ; Livre qui a eu cinq ou six éditions, & où les impiétés, les ignorances, les contradictions de M. de *Voltaire* sont mises dans le plus grand jour.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux * ne me font pas plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeunesse est maligne, & la vieillesse est sage ** ;
Le Sage, en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant sans les fuir,
Ne s'embarasse point des bruyantes querelles
Des Auteurs ou des Rois, des Moines ou des Belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois Etats Polonnois doucement envahis ;
Saint *Ignace* dans Rome écrasé par Saint *Pierre*,
Ou *Clément*, dans Paris, acharné sur *le Mierre*.

* Autre fiction. M. de *Voltaire* pense avec douleur que tous ceux qui ne l'admirent pas sans restriction, sont malheureux, qu'ils roulent dans la crote, qu'ils poussent des cris lamentables. Comme il est humain & sensible, je lui ferai sûrement beaucoup de plaisir de lui apprendre qu'ils sont très-contens, très-heureux, très-gais, & qu'ils rient de meilleur cœur que lui.

** Sur-tout celle de M. *de Voltaire*.

Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
Le Sage vit tranquille & ne fait point de vers.
L'habile Financier, pour le bien du Royaume
Préfere un Laboureur, un prudent Econome,
A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais;
Triptolème * est le Dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon Cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois *Hésiode* ou *Virgile*.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGAZE.

Ah! doyen des Ingrats! ce triste & froid discours
Est d'un vieux Impuissant qui médit des Amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse;
Tu te sens foible: eh bien! écris avec foiblesse,
Corneille en cheveux gris sur moi caracolla,
Quand en croupe avec lui je portois *Attila*;
Je suis tout fier encor de sa course dernière.

* L'Inventeur de l'Agriculture.

Tout Mortel jusqu'au bout doit fournir sa carrière,
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi! renoncer aux Arts, & prendre un vil Métier!
Sais-tu qu'un Villageois, sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut *Mirabeau** par ses nobles leçons?
Laisse un travail pénible aux mains du Mercénaire;
Aux Journaliers la bêche, aux Maçons leur équerre;
Songe que tu nâquis pour mon sacré vallon;
Chante encore avec *Pope* & pense avec *Platon*,
Ou rime en vers badins les leçons d'*Epicure*;
Et ce systême heureux qu'on dit de la Nature.
Pour la dernière fois, veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.

Apprends que tout systême offense ma raison.

* M. le Marquis de *Mirabeau*, à qui nous devons l'*Ami des hommes*, ouvrage rempli de génie, de vûes, de patriotisme & d'humanité.

Plus de vers, & sur-tout plus de Philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie ;
J'ai marché dans la nuit, sans guide & sans flambeau :
On ne voit pas plus clair aux bords de son tombeau.
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière foible, incertaine, éclipsée * ?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérite,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais : je ne veux rien sçavoir, ni rien dire.

PÉGAZE.

Eh bien ! végète & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits ;
Les uns dans leurs greniers fondant des Républiques,
Les autres ébranchant les verges monastiques.
J'en connois qui pourroient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les Cieux,

* Insinuation du matérialisme d'*Epicure*, de *Lucrèce*, &c, mille fois renouvellé, & mille fois victorieusement réfuté.

Emules fortunés de l'Essence Eternelle,
Tout faire avec des mots & tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions ;
J'avois porté *René* * parmi ses tourbillons :
Son Disciple ** plus fou, mais non pas moins superbe,
Etoit monté sur moi, quand il parloit au Verbe ***.
J'ai des Amis en prose & bien mieux inspirés
Que tes Héros du pinde aux rimes consacrés :
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc : bon voyage au païs des chimères.

Lorsque j'entendis, pour la première fois, la lecture qu'on fit de cette Pièce, dans une maison où il y avoit quinze ou vingt personnes, j'applaudis sincérement avec tout le monde à l'idée de ce Dialogue que je trouvai

* *René Descartes.*
** *Newton.*
*** Allusion au *Commentaire de Newton sur l'Apocalypse.*

neuve, ingénieuse & plaisante. Je dis même que je ne connoissois point de cadre de satyre plus heureux. Il y avoit dans l'assemblée un homme triste, chagrin même, qui ne disoit mot, & qui même levoit les épaules à toutes nos exclamations. Je lui demandai si ce morceau ne lui paroissoit pas, comme à nous, très-agréable & très-piquant. Il me regarda d'un œil sévère, & me répondit avec humeur : » Je suis bien étonné que vous
» aussi, Monsieur, qui sçavez, mieux
» que nous tous, que l'invention n'est
» pas la partie dominante de M. *de*
» *Voltaire*, vous qui avez découvert
» un si grand nombre de plagiats qu'il
» vouloit cacher, vous soyez émer-
» veillé d'une idée qui ne lui appar-
» tient pas plus que tant d'autres qu'il
» a pillées. Ignorez-vous donc que
» cette imagination de faire dialoguer
» *Pégaze* avec un Poëte est de *Pélisson*,
» & qu'il y a dans ses ouvrages un
» *Dialogue* charmant *d'Acante & de*
» *Pégaze, sur les Conquêtes de Louis*
» *XIV*; c'est *Pélisson* lui-même, qui,
» sous le nom d'*Acante*, parle dans

» ce *Dialogue.* Il étoit, comme vous » sçavez, de tous les voyages du Roi. » Un jour il manqua de cheval; il fit » à ce sujet la Pièce en question: je » m'en rappelle les quatre premiers » vers : «

ACANTE.

A mon secours, *Pégaze*, en ce besoin extrême;
Il me manque un cheval, il faut suivre le Roi.

PÉGAZE.

» Le suivre! eh quel moyen? Je ne le puis » moi-même,
» Non plus que ton Bidet ou ton grand » Palefroi, &c. «

» Après cela, Monsieur, extasiez-vous » devant le *Dialogue de Pégaze & du* » *Vieillard*, dont le principal mérite » n'est pas dans le remplissage où il y » a bien des vers lâches & prosaïques, » mais dans l'invention que vous avez » raison d'appeller *ingénieuse & plai-* » *sante;* pour *neuve*, il n'en est rien. « Toute la Compagnie fut étonnée de cette découverte, & rabattit un peu de son estime pour cette jolie diatribe. Je me rappellai qu'en effet j'avois lû autrefois quelque chose de semblable.

De retour chez moi, je pris les Œuvres de *Pélisson*, & le *Dialogue d'Acante & de Pégaze* me tomba sous les yeux à l'ouverture du premier Volume. Le P. *Bouhours*, dans ses *Pensées Ingénieuses*, cite ce même *Dialogue* comme un modèle de louange adroite & délicate. *

Lettre de M. François de Neufchâteau, Docteur en Droit, &c, à l'Auteur de ces Feuilles.

MONSIEUR,

Je ne sçais par quel hazard il a pu vous tomber entre les mains un exemplaire de la *Lettre* imprimée en Province sous mon nom, *à M. l'Abbé D***, à l'occasion des bruits élevés contre le Séminaire de Toul*, & dont vous rendez compte dans le N° 5 de vos Feuilles de cette année, Tome I[er] pag. 284. Cette Lettre, dont la date

* Si la Pièce de M. *de Voltaire*, furtivement imprimée, n'étoit pas répandue dans le Public, je me serois donné de garde d'en reproduire ici les endroits contraires à des principes que la Religion & la Raison même doivent nous faire respecter.

eſt déjà ſurannée & l'objet oublié ; ne paroiſſoit pas devoir ſortir du porte-feuille de M. l'Abbé *D* ***. Les détails qu'elle renferme peuvent intéreſſer tout au plus les Lecteurs voiſins du lieu de la ſcène. C'eſt-là que la publication de cette Brochure apologétique étoit néceſſaire ; c'eſt là qu'il pouvoit m'être eſſentiel de fermer la bouche à l'impoſture, & d'enlever à la calomnie, par une réclamation éclatante, l'argument qu'elle n'auroit pas manqué de tirer de mon ſilence ; c'eſt-là qu'enfin je ne pouvois que traiter ſérieuſement une accuſation à laquelle on attachoit, en effet, l'importance la plus ſérieuſe.

Perſécuté dans le ſein de ma Patrie pour des griefs abſurdes, à la vérité, mais horribles ; dénoncé à toute la Lorraine comme le Fondateur d'une Secte impie dans le ſéjour même de la piété ; chargé de l'affreuſe inculpation d'avoir corrompu la créance de tous les jeunes Eccléſiaſtiques d'un vaſte Diocèſe ; comptable cependant de l'intégrité de ma réputation à d'illuſtres amis qui me défendent de la laiſſer ſoupçonner, à des Corps lit-

téraires dont je ſuis Membre, & ſur-tout au Tribunal dans lequel je remplis les fonctions du Miniſtère public, j'ai cru devoir, j'ai dû, ſans doute, éclairer ſur ma foi les yeux que vouloient aveugler le menſonge & la haîne, & placer l'antidote à côté du poiſon. Vous conviendrez, Monſieur, que la défenſe eſt de droit naturel & que, par-tout où il y auroit de la lâcheté à ſe taire, ce ne ſçauroit être un crime de parler. *

Mais, en écrivant ma juſtification pour la Lorraine, je n'ai pas eu la ridicule prétention d'ameuter les paſſans dans la Capitale, pour leur raconter les débats obſcurs d'un Séminaire de Province, & pour leur crier comme dans *la Fontaine :*

> Eh ! quoi, vous ne ſçavez donc pas
> Qu'*Eléphantide* a guerre avecque *Rhinocère* !

Je ne me ſuis pas cru un être aſſez intéreſſant, pour occuper le monde, ni aſſez plaiſant ponr l'amuſer de mes

* *Nolo quemquam, in ſuſpicione hæreſeos tacere.* Saint *Jerôme*, Lettre XXXVIII.

choses que vous rencontrerez ave
plus de plaisir dans cette compilati
« Vous prenez soin, dit il à Mad
» *de Maintenon*, d'une grande C
» munauté de Filles, & vous a
» intérêt d'avoir devant les yeux
» modèles de perfection. En voic
» pour la discipline régulière q
» vous propose : chaque Relig
» des Abbayes nobles de ce p
» (Cambrai) est fondée en cou
» d'aller passer tous les ans un
» dans sa famille, & de visiter
» sa parenté ; c'est une civilité
» Quand j'arrive dans un Co
» la Supérieure vient au-de
» moi pour me recevoir dan
» On reçoit tous les Etran
» des Parloirs extérieurs, sa
» ni clôtures ; pour moi, e
» on me mène à l'Eglise,
» au Cloître, au Dortoi
» Réfectoire avec toute
» gnie ; alors la Supéri
» sente un verre, no
» semble, elle & moi
» de l'autre ; la Com
» que aussi ; mon

laquelle ce Libraire atteste, non-seulement qu'il n'a jamais reçu ni distribué *la Lettre à M. l'Abbé D**** , mais qu'il en ignoreroit même l'existence s'il n'en eût pas été instruit par les personnes qui lui ont demandé cette Brochure, d'après l'indication de l'*Année Littéraire*.

Vous êtes trop juste, Monsieur, pour ne pas insérer dans vos Feuilles le désaveu d'une erreur qui peut me compromettre. J'abandonne volontiers mes métaphores, ma prose & mes vers. Ma diction peut être vicieuse ; mais mon cœur ne l'est pas. Je ne sçaurois souffrir qu'il reste le

est inutile que je fasse imprimer. Comme je reçus de *Moutard* plusieurs ouvrages, le même jour que l'on m'apporta la *Lettre à M. l'Abbé D* * * *, je présumai qu'elle se trouvoit aussi chez ce Libraire. Au reste, ce n'est pas de mon chef que j'ai avancé que M. *François de Neufchâteau* avoit envoyé sa Brochure à tous les Journalistes. Dans une Lettre jointe à l'exemplaire qui m'en est parvenu, on appuyoit sur cette particularité. Je prie les personnes qui me font l'honneur de m'écrire, de ne point hazarder de pareilles assertions, & de vérifier les faits avant que de les énoncer.

moindre nuage sur la pureté de mes principes, &, s'il est vrai que les vôtres soient renfermés dans l'Epigraphe de votre ouvrage, j'en réclame aujourd'hui l'application. J'ai l'honneur d'être, &c.

*Réponse d'un Jeune Penseur, à Madame la Comtesse de B***, Brochure in-8° de 19 pages. A Paris, chez Monory Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue de l'ancienne Comédie Françoise.*

VOUS vous rappellez, Monsieur, l'agréable persifflage philosophique de Madame la Comtesse *de B****, intitulé *A tous les Penseurs, Salut.* Je vous en ai rendu compte dans une de mes dernières Feuilles de 1773. Madame *de B**** avoit eu pour objet de venger les femmes des injustices que leur fait l'autre sexe. Le *Jeune Penseur* lui répond en vers; mais n'allez pas croire que cette réponse soit une réfutation. Dans plus de la moitié de cette Pièce

il eſt du même avis que Madame *de B****. Il rend aux femmes tous les hommages qu'elles méritent. Un des morceaux les plus agréables de cette Epître, eſt l'éloge de la Pudeur. Vous aimerez la manière ingénieuſe avec laquelle cet éloge eſt amené :

Laiſſons à *Vénus* ſa ceinture,
Vieux tréſor du bel *Adonis* ;
Laiſſons à *Flore* ſa parure,
Laiſſons-lui ſes roſes, ſes lys,
Que le temps n'a jamais flêtris ;
Quoiqu'ils ſoient nés avec le monde ;
A l'Aurore qui ſort de l'onde
Laiſſons ſes éternels rubis.
Fuyez, peintures rebattues,
Pour faire place aux vérités ;
Et vous, mes ſeules Déïtés,
Venez : aux Mortels enchantés
Je veux offrir vos graces nûes. . . . .
Mais, ſur votre front irrité,
Quel rouge ſoudain eſt monté !
Déja votre pudeur s'allarme,
Vous craignez ma témérité :
Ah ! voilà votre plus doux charme ;
La Pudeur vaut bien la Beauté.

Oui, oui, je sçaurai me contraindre:
Quel délire alloit m'égarer !
Infortuné ! Je voulois peindre
Tout ce qu'on ne doit qu'adorer.

Il y a quelquefois des choses si fines dans cette réponse, qu'elles en paroissent un peu alambiquées ; par exemple, ces deux vers :

Vaincre chez vous n'est que séduire,
Mais attendrir c'est gouverner.

En cherchant bien ce que cela signifie, il se trouve à la fin qu'on n'y comprend pas grand'chose; mais on est récompensé par des tirades vraîment estimables & de bon goût. Les personnes sensibles applaudiront sur-tout à ce tribut de reconnoissance que l'auteur rend à sa mère :

Toi que la Parque meurtrière
Moissonna dans tes plus beaux ans,
Ainsi que la fleur printanière
Qu'abattent des ciseaux tranchans;
Toi qui n'es plus, ma tendre Mère,
Que le triste objet de mes chants :

Combien j'aime mieux ta mémoire
Que le nom de tous les Héros
Immortalisés dans l'Histoire,
Du monde superbes fléaux !
Sur ton front étoit la décence,
La majesté dans ton maintien;
Dans ton cœur étoit l'indulgence,
L'humanité, la bienfaisance :
C'est toi qui gravas dans le mien
Le goût du beau, l'amour du bien,
Et, sur-tout, la reconnoissance.
Qu'avec plaisir je me souvien
Que c'est toi qui fus mon soutien
Dans l'âge foible de l'enfance !
Ce n'est que par toi que je pense,
Que je suis Homme & Citoyen.
Parmi les noms que l'on admire
Ton nom ne paroîtra jamais;
Toujours tu cachas tes bienfaits,
Et fis des heureux sans le dire.
Jamais il ne sera cité
Avec le nom si respecté
Des Rois fameux, des grands Poëtes;
Mais sous l'ombre de nos retraites
Il sera toujours répété,
Toujours béni, toujours chanté,

Toujours en mon ame attendrie
Il portera la volupté.
Il vaut bien mieux, en vérité,
Se faire adorer dans sa vie,
Qu'étonner la Postérité.

Le *Jeune Poëte Penseur* (trois qualités dont l'alliance est rare) vient enfin aux défauts qu'il ose entrevoir dans les femmes ; mais il touche légérement cette corde délicate. Il leur reproche de n'avoir pas toujours un goût marqué pour les Amans discrets qui forment le beau projet d'une éternelle fidélité, & de leur préférer un Perroquet, un Magot de la Chine,

Ou bien un de ces étourdis
Formé par nos tendres *Laïs*,
Qui, chaque jour, avec délices,
Vous entretient de ses Coureurs
De son Boudoir & des Coulisses,
Et s'imagine avoir des mœurs
Parce qu'il est las des Actrices.

Ce dernier trait est un des plus neufs & des plus saillans de cette petite Piè-

ce. Vous lirez encore avec plaisir les contrastes que je vais citer; le Poëte adresse toujours la parole aux femmes;

Vous raillez sur le meilleur ton,
Notre Latin & nos Ecoles,
Notre Droit Civil & Canon,
Et ne savez qu'être frivoles;
Vous prônez un joli sermon,
Un Madrigal, une chanson,
Un nouvel Opéra comique,
Et sifflez sans compassion,
Un bel Ecrit Philosophique.
Par fois montrant beaucoup d'amour
Pour acquérir une science,
Vous retenez un Calambour,
Vous oubliez une Sentence.
Vos goûts changent comme vos cœurs:
Tantôt Astronomes superbes,
Des Cieux vous sondez les hauteurs;
Un jour, vous jouez des proverbes,
L'autre, vous avez des vapeurs.
Une sorte de sympathie
Vous fait aimer les papillons;
Dans le cabinet des *Buffons*,
Auprès d'une belle Momie,
Vous les rangez par bataillons;

Le matin, ſous votre cornette,
Vous traitez de malheurs en l'air
Tous ceux dont l'homme s'inquiète ;
Vous plaiſantez ſur la Comète,
Et vous avez peur d'un Éclair.
Poëte, Orateur, Géographe,
Homère, *Deſcartes*, *Platon*,
Vous liſez tout juſqu'à *Newton*,
Et vous ignorez l'Orthographe....
Tous ces défauts-là ſont les vôtres :
Je n'ai dit que la vérité ;
Mais, en faveur de la beauté,
Je vous en paſſerois bien d'autres.

La Pièce finit par un *Epilogue* ingénieux où Mad[e] la Comteſſe de *B**** reçoit un encens délicat & flatteur. On deſireroît ſouvent dans cette Epître un ſtyle ferme & plus d'harmonie ; du reſte, on ne peut refuſer à l'Auteur de l'eſprit, de l'imagination, de la facilité, de l'élégance & des graces.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 9 Mai 1774.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Olinde & Sophronie, Tragédie en cinq Actes en vers; Broch. in-12 de 68 pag.

VOICI, Monsieur, une Tragédie, sans nom d'Auteur, de Ville, ni de Libraire; je ne sçais même de quelle Province ni de quelle part elle m'a été envoyée; je vous assure qu'au premier aspect je n'ai pas été fort prévenu en faveur de cet ouvrage qui, d'ailleurs, est assez mal imprimé. Depuis quelques années, il paroît tant de mauvais Drames anonymes que, sur une centaine de ces sortes de Piéces, on peut parier, presqu'à coup sûr, qu'il y en a quatre-vingt-dix-neuf de détestables. Ma surprise n'a donc pas été médiocre à la lecture de celle

que je vous annonce ; j'y ai trouvé, en général, un style plein, vrai, naturel, exempt des défauts du siècle, &, dans plusieurs scènes, des beautés du premier ordre ; vous allez en juger vous-même, d'après le compte exact que je vais vous en rendre. Le dessein du Poëte est d'inspirer l'horreur du fanatisme, qui n'est souvent qu'un prétexte pour les ambitieux. Vous connoissez le bel Episode d'*Olinde* & *Sophronie*, dans le second Chant de la *Jérusalem Délivrée* du *Tasse* : il a fourni le sujet de cette Tragédie. La scène est à Solime ou Jérusalem dans le Palais du Sultan *Aladin*.

Ismen, qui a quitté la Loi des Chrétiens pour présider au culte de *Mahomet*, confie à *Nadir*, son ami, la haine qu'il a conçue contr'eux & le projet qu'il a formé de les détruire. Il lui avoue, en même-temps, qu'il a un autre motif qui l'y excite ; *Omar*, qui partage avec lui la faveur du Roi, protège les Chrétiens ; *Ismen* veut supplanter ce rival en travaillant à leur perte. Sur ces entrefaites, *Sophronie*, jeune Chrétienne d'une grande

beauté, annonce qu'elle vient découvrir un ſecret intéreſſant pour ſa Religion; mais elle refuſe de le réveler à d'autres qu'au Sultan. Ce ſecret concerne un Edit de proſcription qu'*Aladin* a fait publier contre tous les Chrétiens, à l'occaſion d'une image de la Vierge, qu'*Iſmen* avoit fait tranſporter de leur Temple dans la Moſquée, & que les Chrétiens avoient enlevée à leur tour. Il me ſemble que l'Auteur auroit dû parler de cet Edit dans la première Scène, afin qu'on fût inſtruit du ſujet dès le commencement. *Iſmen* laiſſe un inſtant *Sophronie* ſeule & va prévenir le Sultan qui arrive avec lui. *Sophronie* déclare qu'elle vient épargner à ce Prince une injuſtice affreuſe; qu'elle eſt ſeule coupable du crime qui cauſe la proſcription des Chrétiens; qu'elle ſeule a enlevé l'Image de la Moſquée; qu'elle a livré aux flammes cette Image ſacrée afin de la mettre à l'abri d'une nouvelle profanation; que ſeule, par conſéquent, elle mérite d'être punie. *Iſmen* s'efforce de réveiller la colère du Sultan qui d'abord paroît touché des graces

& de la fermeté de cette jeune Chrétienne. *Ismen* prétend qu'avec cette Image, qu'on lui a ravie, il eût conjuré tous les élémens, enfanté des prodiges, détruit l'armée des Européens, &c. *Rougissez*, interrompt *Sophronie*,

Rougissez d'une vile imposture.
Quoi ! vous qui commandez à toute la Nature,
La perte d'une Image arrêteroit vos coups !
Une fille chrétienne est plus forte que vous !
Cet Art si merveilleux, si fécond en miracles,
Ne pouvoit prévenir les plus légers obstacles !
Le sage *Ismen* devoit mieux garder ses Autels.

ISMEN.

Ainsi toujours l'erreur séduira les mortels !
Jusqu'à quand verrons-nous leur superbe ignorance
Vouloir de l'Eternel régler la Providence ?
Insensés, dont l'orgueil aveugle & curieux
Voudroit interroger le Souverain des Cieux !
La vertu qu'il chérit aura sa récompense :
Il punit, tôt ou tard, le crime qui l'offense.
Le reste à ses regards doit être indifférent ;
Rien ne paroît petit, rien ne s'appelle grand.

Dans un calme immobile, au-dessus du tonnerre,
Sans troubler son repos, il ébranle la terre.
Les plus puissans des Rois, que sont-ils à ses yeux?
L'insecte le plus vil est aussi précieux.
Il se rend à la foi du Juste qui le prie;
Il rejette le faste & l'encens de l'Impie.
Dans son humble cellule un Dervis prosterné
Fera trembler l'Enfer à sa voix consterné;
Mais souvent le Très-Haut est jaloux de sa gloire;
Au plus frivole objet attachant la victoire,
Il veut nous faire voir qu'elle dépend de lui.
Oui, je le sçais, grand Dieu, sans ton divin appui,
Le plus léger obstacle & m'étonne & m'arrête;
Ainsi, lorsque les vents amènent la tempête,
Quand la foudre se joint aux Aquilons fougueux,
L'onde mugit au loin, le Ciel brille de feux.
De la Mer & des Vents qui suspendra la rage?
Elle vient se briser aux sables du rivage.

Cette réponse d'*Ismen* est pleine de très beaux vers; mais elle a un grand défaut: elle n'offre rien qui con-

vienne au caractère d'un Fanatique, excepté ces deux vers :

Dans son humble cellule un Dervis prosterné
Fera trembler l'Enfer à sa voix consterné.

Tout le reste pouroit être mis également dans la bouche du Chrétien le plus parfait. J'ai cru même quelque temps que l'Imprimeur s'étoit trompé & que cette tirade devoit être dite par *Sophronie.* Les dix derniers vers étoient fort propres à fortifier cette conjecture. *Aladin* suit les Conseils *d'Ismen* & le rend l'arbitre du sort des Chrétiens. Ce Ministre menace *Sophronie* du supplice ; il ordonne à des soldats de veiller sur elle sans lui donner des fers.

Olinde, Amant de *Sphronie*, témoigne à *Nabal* son inquiétude au sujet de cette jeune personne. On l'a vue, interdite, égarée, & comme occupée d'un grand projet, se permettre l'entrée du Palais ; elle a approché du Trône, &, après un entretien dont on ignore le sujet, le Sultan l'a retenue prisonnière. *Ismen* a été élevé par le sage *Nourédin* père d'*Olinde* :

celui-ci projette de lui rappeller les droits de cette ancienne amitié, & de l'implorer en faveur de *Sophronie*. Il n'a cependant pu la toucher encore : il n'a pas même osé lui déclarer ses feux ; l'amour divin seul embrase le cœur de cette jeune fille. *Nabal* exhorte son ami à renoncer à sa passion. Le mot de *mépris* lui échappe. *Arrêtez*, replique *Olinde* :

Attaquer ce que j'aime.
Des plus sensibles coups c'est me percer moi-même.
J'adore *Sophronie*, elle est ingrate, hélas !
Mais malgré ses rigueurs a-t'elle moins d'appas ?
Si tu pouvois sçavoir à quel point je l'adore !
Si tes yeux pouvoient voir l'amour qui me dévore !
Tel qu'un feu concentré, plus ardent & plus vif,
Embrase la prison qui le retient captif,
Ainsi la violence & l'excès de ma flamme
Consument en secret les ressorts de mon ame ;
Est-ce que indifférens à parler de l'amour ?
Peut-être comme moi tu sçauras quelque jour....
Ah ! doit-on desirer ou craindre de connoître

Ce qu'il peut sur un cœur dont il s'est rendu maître !
L'amour n'est pas toujours entouré de plaisirs.
Il se nourrit souvent de pleurs & de soupirs ;
Il croît dans les périls que ses rigueurs excitent,
Et, sans le rebuter, les obstacles l'irritent ;
Il peut tout surmonter par ses puissans efforts ;
Et le désespoir même augmente ses transports.
L'amour est foible encor, c'est un amour vulgaire,
Quand pour l'entretenir l'espoir est nécessaire ;
Mais seul & sans retour, de ses feux consumé,
Aimer sans se flatter du bonheur d'être aimé,
Voilà, *Nabal*, voilà, quand l'amour est extrême,
Comme l'on doit aimer, & c'est ainsi que j'aime.

Les mots d'*aimer* & d'*amour* sont un peu trop prodigués dans les derniers vers ; mais ils sont pleins de chaleur & de véritable passion.

Ismen paroît. *Olinde* veut implorer son crédit... *Ismen* lui répond qu'il ne le connoît pas, & qu'il va revenir avec le Sultan. Cette réception donne

lieu à ces beaux vers que l'auteur fait dire à *Nabal*.

A vos justes desirs un accueil si contraire
De la faveur des Grands est l'effet ordinaire.
C'est l'esprit de la Cour ; le pouvoir, les honneurs,
Changent les sentimens & corrompent les mœurs.
Ne vous étonnez pas qu'un Traître vous oublie,
Quand il trahit son Dieu, ses Frères, sa Patrie.
Courtisan, favori, riche, heureux, apostat :
Que de titres divers pour n'être qu'un ingrat !

Aladin s'approche, suivi de tout l'appareil d'une Cour fastueuse. *Olinde*, qui est un jeune homme à qui toute cette pompe doit naturellement en imposer, s'exprime ainsi :

J'entends déja le son des instrumens guerriers.
De mille cris divers les voutes retentissent.
De Peuple & de Soldats tous ces lieux se remplissent.
Ce brillant appareil frappe toujours les yeux.
D'où me vient cet effroi ? Les Rois sont-ils des Dieux

Qui jusques sur notre ame étendent leurs conquêtes ?
Le Ciel qui les élève au-dessus de nos têtes
N'a-t-il fait les humains que pour leur obéir ?
Sont-ils nés pour regner comme nous pour servir ?
Soit foiblesse ou raison, la majesté du trône
M'éblouit malgré moi, m'interdit & m'étonne.

Le Sultan s'avance, accompagné de toute sa Cour. *Olinde* se jette à ses genoux & lui demande la grace de *Sophronie.* Il assure qu'elle n'est pas l'auteur du crime dont elle s'est elle-même accusée : il promet de découvrir le seul & vrai coupable. *Aladin* ordonne qu'on la fasse venir. Elle persiste à soutenir qu'elle seule a tout fait. Mais *Olinde* déclare que c'est sur lui que doit tomber le courroux du Sultan, que la nuit a favorisé son entreprise, qu'il connoît tous les détours de ces lieux ; que *Nourédin* son père y a terminé sa vie, & qu'*Ismen*, qui doit son élévation à son appui, peut en rendre témoignage ; puis s'adressant à *Sophronie* ;

Vous donc qui vous flattiez de surprendre le Roi,
Et de ravir le prix qui n'étoit dû qu'à moi,
Dites par quels moyens, dites par quels miracles,
Seule, vous avez pu surmonter tant d'obstacles;
Ou, sans vous obstiner contre la vérité,
Laissez-moi tout l'honneur que j'ai seul mérité.

SOPHRONIE.

C'est vous qui ravissez mon triomphe & ma gloire.
Mais quelle est votre erreur? Vous avez donc pu croire
Que l'amour de la vie & la peur de mourir,
A vos lâches desseins me feroient consentir?
Je suis foible sans doute; & ma foiblesse même
Fera mieux éclater la puissance suprême
De ce Dieu bienfaisant, votre espoir & le mien.
Avec lui je peux tout, sans lui je ne peux rien.
J'ai bravé les périls, j'ai franchi les obstacles;
Le Dieu que nous servons est le Dieu des miracles.
C'est le maître des Rois, le Dieu p[illegible]ant & fort;
Et, ne craignant que lui, je ne crains pas la mort.

Aladin ordonne qu'ils soient tous deux enfermés dans une sombre prison.

Le troisième Acte ouvre par une espèce de Conseil que tient le Sultan, au sujet des Chrétiens, avec ses deux principaux Ministres, *Ismen* & *Omar*. Le premier est d'avis qu'on les proscrive; l'autre parle en faveur de la tolérance. Le Sultan suit ce dernier conseil; il excepte cependant *Olinde* & *Sophronie*, à moins qu'ils n'embrassent la Loi Musulmane; il charge *Omar* de les y déterminer; ce Ministre fait des efforts inutiles pour y réussir. Le caractère d'*Olinde* est singulièrement établi dans cette scène; voici comme il répond aux instances pressantes que lui fait *Omar*.

Chrétiens depuis long-temps, dans la même croyance
Les auteurs de mes jours ont nourri mon enfance:
Et, sans autre examen, je crois ce qu'ils ont cru.
De nos dogmes obscurs mon esprit confondu
En révère avec foi les ténèbres augustes.
Dieu parle, nous dit-on, ses Loix sont toujours justes.

Ce n'est pas que peut-être on ne doive admirer
Celui que la raison guide sans l'égarer,
Qui, digne de trouver la vérité qu'il aime,
Pour la connoître mieux veut la chercher lui-même,
Et, qui pour croire, enfin veut être convaincu:
Pour moi je veux mourir ainsi que j'ai vécu.
Soumettre à ma raison le culte de mes pères,
C'est présumer beaucoup de mes foibles lumières.
Cet examen pénible est au-dessus de moi.
Peu d'hommes sans péril peuvent changer leur foi.
Quand on connoît l'erreur, heureux qui l'abandonne!
Mais malheur au Perfide, au Traître qu'on soupçonne
D'avoir pu, subjugué par un motif secret,
Abandonner son Dieu pour un vil intérêt!

Omar promet de voir encore le Sultan, & de tâcher de l'adoucir. Scène très-belle & très-bien écrite entre *Olinde* & *Sophronie*. Le premier dit qu'il craint bien qu'*Omar* ne puisse fléchir le Sultan. *Sophronie* lui reproche ce mouvement pusillanime; il lui ré-

pond que ce n'eſt pas la mort qu'il appréhende ; qu'elle eſt au contraire l'objet de tous ſes deſirs ; qu'il ne peut redouter de ſubir le ſort qui la menace elle même ; enfin, que la douleur qui flétrit ſon ame la rend inacceſſible à tout autre ſentiment.

SOPHRONIE.

Seigneur, je conçois mal cette douleur profonde :
Vous invoquez la mort ; vous déteſtez le monde.
Je ſçais qu'aux yeux du Sage, & ſur-tout du Chrétien,
L'Univers, les Grandeurs, les Plaiſirs ne ſont rien.
Sans regret, ſans murmure il renonce à la vie.
La Terre eſt un exil, le Ciel eſt ſa Patrie ;
Son eſprit immortel fuit tout autre bonheur.
Le Dieu qui l'a créé peut ſeul remplir ſon cœur.
Si ſa grace l'appelle à l'honneur du martire,
Loin de craindre la mort, il faut qu'il la deſire.
La vie eſt un dépôt que Dieu nous a remis ;
Fidèles à ſes loix, à ſes ordres ſoumis
Nous devons à ſon gré le garder ou le rendre.

Pour honorer son culte ou bien pour le dé-
fendre.
Trop heureux le Chrétien qui sçait vivre &
souffrir !
Heureux sur-tout qui peut & souffrir & mou-
rir !
Mais l'esclave, courbé sous le poids de ses
chaînes,
Le malheureux qui souffre & gémit de ses
peines,
Est-il si généreux en se plaignant du sort,
Quand, pour finir ses maux, il invoque la
mort ?
D'une aveugle fureur Dieu rejette l'hommage.
Le désespoir farouche est bien loin du courage.
Lâche, traîne tes fers sans en être abattu,
Et ne t'applaudis pas d'une fausse vertu.
Le foible dans la mort croit trouver un refuge:
Insensé, tremble, hélas ! en pensant à ton Juge.
C'est pour le Juste seul que la mort est un bien.

Ismen s'applaudit du peu de succès d'*Omar* pour la conversion d'*Olinde* & *Sophronie*. Il se flatte de réussir lui-même dans cette entreprise & par-là de détruire le crédit de son Rival. Il s'est apperçu de l'amour d'*Olinde*; il fonde sur cet amour toutes ses espé-

rances. Il fait venir ce jeune Chrétien. La scène où il s'efforce de le séduire, me paroît un chef-d'œuvre d'adresse. *Olinde* éclate d'abord en termes de mépris contre *Ismen*. Ce Ministre lui répond qu'un Musulman va lui apprendre à pardonner, & qu'il ne veut se venger qu'en le rendant heureux; puis d'un ton de voix plus affectueux encore, & plus adouci :

Olinde, écoute-moi, l'amour regne en ton cœur.

OLINDE, *qui avoit d'abord écouté les protestations d'Ismen avec la plus grande froideur, répond avec vivacité :*

Ciel! qu'osez-vous penser?

ISMEN.

Oui, j'ai lû dans ton ame :
La jeune *Sophronie* est l'objet qui t'enflamme.
Ami, laisse avec moi les vains déguisemens.

OLINDE, *après un moment de silence & de réfléxion.*

Pourquoi dissimuler mes secrets sentimens?
Il est vrai, j'aime, hélas! j'adore *Sophronie*.
Ah, Seigneur, vous pouvez lui conserver la vie;

Je sçais que notre sort ne dépend que de vous.
Du puissant *Aladin* modérez le courroux.
Si ma témérité doit passer pour un crime,
Que, satisfait au moins d'une seule victime;
Sur moi de sa vengeance il épuise les traits.

ISMEN.

Vous pouvez l'un & l'autre expier vos forfaits.
Au charme de l'espoir que votre ame se livre:
Le Sultan vous pardonne & vous permet de vivre.
Ce n'est pas tout. *Olinde*, écoute & connois mieux
Cet infidèle ami qui t'étoit odieux.
Par de sacrés liens, je veux que *Sophronie*
A son heureux Amant soit pour jamais unie,
Que comblés par mes soins & de biens & d'honneurs.....

OLINDE.

Non, je ne prétends pas à ces hautes faveurs.
N'abusez pas, Seigneur, un Amant trop sensible:
Que jamais *Sophronie*.... Ah! s'il étoit possible.....
Ce bonheur n'est pas fait pour un infortuné;
Aux larmes, aux tourmens, à la mort condamné.

Tout mon ſang s'eſt glacé, tous mes ſens ont frémi.
Tu veux que, confondu dans une ſecte impure,
Tu veux qu'à ton exemple, infidèle & parjure,
Olinde s'aſſocie à ces hommes pervers,
A ces vils Apoſtats, rebut de l'Univers,
Sur qui l'aſtre du jour, en éclairant le monde,
Ne répand qu'à regret ſa lumière féconde.

ISMEN.

Arrête, & ſi l'erreur t'aveugle ſans retour;
Si, malgré la Raiſon, la Nature & l'Amour,
Ton cœur préfère *à tout* les chimères chrétiennes,
Va, rampe ſous tes Loix ſans inſulter aux miennes,
Et reſpecte du moins ce qu'adore ton Roi.
Inſenſé, vainement j'ai tout tenté pour toi :
Ainſi donc, renonçant au bonheur, à la vie,
Et, pour dire encor plus, à cette *Sophronie*...

OLINDE.

Que dis-tu? Parle-moi de tourmens, de la mort;
Cruel, de ta fureur je craindrois peu l'effort.
Mais renoncer au prix de l'amour le plus tendre,

Lorſque tu me flattois du bonheur d'y prétendre.....
Ah, pourquoi me livrer à ce perfide eſpoir ?
Que m'as-tu fait penſer ? Que m'as-tu laiſſé voir ?
O clarté malheureuſe ! ô funeſte lumière !
Un moment a changé mon ame toute entière.
Juſqu'ici l'amour pur qui conſumoit mon cœur
N'étoit encor nourri que de ſa vive ardeur.
Va, le beſoin d'aimer n'eſt pas celui de plaire.
Je croyois qu'un Mortel, ſans être téméraire,
A cet objet divin ne pouvoit aſpirer.
Céleſte *Sophronie*, heureux de t'adorer,
Mon amour innocent étoit un ſaint hommage
Que je rendois à Dieu dans ſa plus noble image.
J'aimois ſans eſpérance & preſque ſans deſirs;
J'aurois craint, par mes vœux, par mes brûlans ſoupirs,
De ternir dans mon cœur une vertu ſi pure....
Sans doute mes efforts ſurpaſſoient la Nature...
Iſmen, que m'as-tu dit ! Pourquoi t'ai-je entendu ?
Tu m'as fait eſpérer : hélas ! tu m'as perdu.
Dans mes ſens embraſés tu portes l'incendie ;
Barbare, donne-moi la mort ou *Sophronie*,

ISMEN.

Bannis de ta pensée un ſoupçon qui m'offenſe,
Olinde, ouvre ton cœur à la douce eſpérance,
Vois d'un œil ſatisfait le bonheur qui t'attend,
Ton ſort eſt dans tes mains ; c'eſt de toi qu'il dépend.
Je ne t'abuſe point par des promeſſes vaines.
Prends au lieu de tes fers de plus heureuſes chaînes :
Epoux de *Sophronie*, avant la fin du jour
L'Hymen peut dans ſes bras couronner ton amour.

OLINDE.

Le Ciel qui me pourſuit n'eſt donc pas implacable !
Un bonheur auſſi grand eſt un poids qui m'accable.
Vous me voyez, Seigneur, interdit, égaré ;
A des fantômes vains je crains d'être livré ;
Je crains que mon eſprit, trompé par un menſonge,
Ne *voye* s'échapper ſon erreur comme un ſonge.
Mais enfin, ſi l'eſpoir peut m'être encor permis,
Parlez, Seigneur, parlez ; que je ſçache à quel prix

Je puis d'un bien si cher m'assurer la conquête.
Il n'est rien qui m'étonne, il n'est rien qui m'arrête.
Quels que soient les périls qu'il me faille affronter,
L'amour peut tenter tout & peut tout surmonter.

ISMEN.

Sans exposer tes jours ni ceux de *Sophronie*,
Un mot peut assurer le bonheur de ta vie.
Aux pieds de nos Autels viens recevoir la main
De celle à qui l'amour unira ton destin.
Mais à remplir tes vœux quand la fortune est prête,
Rends grace au seul vrai Dieu, rends gloire à son Prophète :
Voilà le seul retour que j'exige de toi ;
Mon fils, sois Musulman, sois heureux comme moi.

OLINDE.

Que me proposez-vous, & que viens-je d'entendre !
Insensé que j'étois ! .... Ah, que pouvois-je attendre ? ....
Qui put trahir son Dieu doit tromper son ami....

Il faut que ce moment décide enfin ton sort.
Parle, quel est ton choix?

O L I N D E.

Qu'on me mène à la mort.

I S M E N.

Si c'est l'ordre du Ciel, il faut qu'il s'accomplisse.
Puisque tu veux périr, va, cours à ton supplice;
Va contempler de près cet appareil affreux,
Va du fatal bucher voir allumer les feux,
Va mourir dans ce lieu d'horreur & d'infâmie.
Soldats, qu'on y conduise *Olinde* & *Sophronie*.

O L I N D E.

Sophronie! Arrêtez, Barbares, arrêtez.....
Ah! Seigneur, à genoux j'implore vos bontés.
Quoi, de cette amitié que vous m'avez promise,
Ne pourrai-je obtenir que mon trépas suffise
Pour assouvir enfin? ...

I S M E N.

Non, ne l'espérez pas.
On doit la même peine aux mêmes attentats.
Il faut qu'un sort égal désormais vous rassemble.

C'étoit

C'étoit votre destin que d'être unis ensemble.
Vous périrez du moins l'un à l'autre enchaînés.
Hélas, de plus doux nœuds vous étoient destinés!
Qu'attendez-vous de moi? De votre *Sophronie*
Osez-vous demander qu'on épargne la vie?
C'est vous qui la livrez aux bourreaux inhumains;
Je vous l'ai déja dit, sa grace est dans vos mains:
Ah, c'est de son amant qu'il faut qu'elle l'obtienne!
N'impute qu'à toi seul & sa perte & la tienne.
Viens, Cruel, vois les feux qui vont la consumer:
C'est toi seul, malgré moi, qui veux les allumer.
Non, non, tu n'aimes pas; c'est l'orgueil qui t'enflamme:
Ce n'est qu'un faux honneur qui gouverne ton ame.

OLINDE.

Elle va donc périr!

ISMEN.

C'est vous qui le voulez!

OLINDE.

Je pourrois la sauver !

ISMEN.

C'est vous qui l'immolez.

OLINDE.

C'est moi !... Que dites-vous ? Epouvantable image !....
Ce coup est au-dessus de mon foible courage.
Je peux sauver encor cet objet adoré !
Est-il quelqu'intérêt qui me soit plus sacré ?
Est-il ?.... que vais-je dire ? Insensé ! Je m'égare....
Va, les peines qu'invente une fureur barbare,
Ces flammes, ce bûcher que tu m'a préparé,
Non, tout cela n'est rien..... & mon cœur déchiré,
Sans pouvoir se fixer dans son incertitude,
Souffre un tourment cent fois plus cruel & plus rude
Que le supplice affreux où je suis condamné.

ISMEN.

Rends-toi, cède à nos vœux, jeune homme infortuné....
Olinde, vous pleurez ! ... Laisse couler tes larmes ;

Dans le ſein d'un ami, viens, repands tes allarmes.
Renonce à ces tranſports d'un zèle impétueux
Contre ceux dont les ſoins peuvent te rendre heureux.
Ton cœur n'étoit pas fait pour la haine farouche.
L'amour & l'amitié te parlent par ma bouche.
Que ces doux ſentimens règlent ſeuls tes eſprits;
J'eſpère tout de toi puiſque tu t'attendris.
Il en eſt temps encor; viens recevoir ta grace,
Viens aux pieds du Sultan abjurer ton audace.
Il t'appelle, il t'attend, il veut t'ouvrir ſes bras.
Vers ce Roi bienfaiſant que je guide tes pas.
Mon fils, eſt-ce de moi que ton cœur ſe défie?

OLINDE.

Où me conduiſez-vous?

ISMEN.

Viens ſauver *Sophronie.*

Vous conviendrez, Monſieur, qu'il ſeroit difficile de mieux peindre l'amour d'un jeune homme, que l'eſpoir de poſſéder l'objet de tous ſes vœux

arrache au culte de ses pères, les combats qu'il essuye, les tourmens qu'il éprouve; cette Scène seule prouveroit que l'auteur a un grand talent pour l'art dramatique. Je connois peu d'écrivains modernes qui soient en état d'en produire une qui fût mieux faite & mieux écrite; aussi est-ce la meilleure Scène de toute la Pièce.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des morceaux de la plus grande force dans le dernier acte, qui commence par un très-beau monologue, où *Olinde* exprime tous les remords qui l'agitent.

O vertu, qu'il en coûte au cœur qui t'abandonne !
Suis-je encore Chrétien, où suis-je Musulman ?
Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit aux pieds de cet Iman,
Où l'on vient malgré moi d'entraîner ma foiblesse ?
Détestable serment ! Sacrilège promesse !....
D'un espoir enchanteur on flatte mes desirs :
Malheureux ! Est-ce à moi de gouter les plaisirs ?
Le sentiment amer dont mon ame est remplie
Va souiller à jamais chaque instant de ma vie.

Au milieu de mes maux, des rigueurs de l'amour,
Sans former des desirs, sans espoir de retour;
J'éprouvois que, malgré mes soupirs & mes larmes,
Au sein de la Vertu la douleur a des charmes;
J'oubliois mes ennuis quand je songeois à toi,
Et j'y songeois toujours sans trouble & sans effroi.....
Je frissonne à présent au nom de *Sophronie*.
La paix, la douce paix de mon ame est sortie.
Je n'étois pas heureux, mais du moins le remords
N'empoisonna jamais mes innocens transports.
L'amour n'est plus pour moi cette flamme divine,
Pure comme le Ciel sa brillante origine:
C'est un feu violent que l'Enfer a produit;
Le crime en est la source, & la honte le fruit.
Hélas! J'ai préféré dans mes ardeurs impies
Au flambeau de l'amour les torches des furies.

Ismen lui annonce qu'il va voir sa Maîtresse; que le Sultan le rend entièrement maître de son sort; qu'elle va même devenir son esclave, suivant la loi

nouvelle qu'il a embrassée; il déclare la même chose à *Sophronie*; il les laisse ensemble.

SOPHRONIE.

Quel est donc ce discours?
A peine ai-je écouté ce que disoit ce Traître.
Mais que veut-il parler d'esclavage & de maître?

OLINDE.

Voyez à vos genoux l'esclave infortuné
Qui, toujours sous vos Loix, veut rester enchaîné.
Madame, écoutez-moi: je ne dois plus vous taire
D'un amour malheureux le funeste mystère.
Depuis près de trois ans que, suivant tous vos pas,
Vous me voyez toujours fixé sur vos appas,
Mes regards, mes soupirs auroient dû vous apprendre
Un secret important dont mon sort va dépendre.
Madame, je vous aime, & jamais tant d'ardeur,
Jamais des feux si vifs n'embraseront un cœur.
Cependant je ne veux, je n'ose encor prétendre

Au prix qu'on doit peut-être à l'amour le plus tendre ;

Le bonheur où j'aspire est de vous secourir.

Vivez, soyez heureuse ; & laissez-moi mourir.

SOPHRONIE.

Qu'entens-je ? C'est à moi que ce discours s'adresse !

Juste Ciel ! C'est à moi qu'on parle de tendresse !

Chrétien, pour te livrer à ton profane amour,

Quels lieux as-tu choisis, quel moment & quel jour ?

Le bucher nous attend ; c'est-là qu'il faut se rendre ;

C'est-là que je pourrai te répondre & t'entendre.

OLINDE *avec fureur.*

Non, vous ne mourrez pas : vos jours m'ont trop coûté.

Cette exclamation est un trait sublime; c'est une nouvelle preuve du talent singulier de l'auteur pour exprimer le cri des passions. *Sophronie* rappelle la vertu & la religion dans le cœur d'*Olinde ;* il a horreur de lui-même ; il

veut expier ses forfaits par sa mort.
Mais, poursuit-il,

Mais vous, dont les vertus, la piété profonde
Peuvent long-temps encore être utiles au monde,
Vivez, soyez toujours l'exemple des Chrétiens.....

SOPHRONIE.

Va, tu ne connois pas mes devoirs ni les tiens.
A nos persécuteurs dont je brave la rage,
Aux Chrétiens, dont il faut soutenir le courage,
A toi, qui dans l'erreur as voulu m'entraîner;
Je dois un grand exemple & je vais le donner.

OLINDE.

Vous voulez donc mourir !

SOPHRONIE.

C'est au Ciel qu'il faut vivre
C'est au Ciel que je vole ; oseras-tu me suivre ?
Tu m'aimes..... Sçais-tu bien ce qu'exige de toi
Cet amour, s'il est pur, s'il est digne de moi ?
Sur la Terre jamais nous ne vivrons ensemble.
Dans le sein du Très-Haut que la mort nous rassemble.

C'est-là que, réunis par des nœuds éternels,
Rien ne doit séparer nos esprits immortels.
C'est-là que jouissant d'un bonheur sans alarmes,
Du véritable amour nous goûterons les charmes.
Ingrat, tu ne sens point quel prix nous est offert!...
Ouvre les yeux, *Olinde*, & vois le Ciel ouvert,
Vois ce Trône brillant que l'éclat environne.
Laisserons-nous, hélas! ravir notre couronne?
Prends garde, Malheureux, songe que, d'un moment,
D'un moment fugitif, l'Eternité dépend.

Olinde fait entendre que ses actions vont prouver l'impression qu'il ressent. On entend un grand bruit d'instrumens qui annonce la venue du Sultan. La Scène se remplit de Soldats & de Guerriers. Le fond du Théâtre s'ouvre, & laisse voir une grande Place, dont les côtés sont remplis de peuple. *Ismen* fait un long discours, où il prépare les Spectateurs à voir les deux jeunes Chrétiens rendre hommage à

ſes autels. Il y a au milieu de la Place un bucher allumé. Le Sultan commande à *Olinde* de choiſir ſon ſalut ou ſa perte; il lui remet le Livre qui contient les préceptes de la Loi Muſulmane; il lui ordonne de jurer de les ſuivre. *Olinde* prend l'Alcoran; il proteſte que ce bucher n'eſt point allumé envain, qu'il étoit près de trahir ſon devoir & ſon Dieu, & qu'il va s'en punir. A ces mots il ſe précipite dans les flammes avec le Livre de *Mahomet*, & *Sophronie* ſuit ſon exemple. J'aurois deſiré que l'Auteur ſe fût arrêté là, & qu'il eût ſupprimé quelques diſcours vagues & de peu d'effet qu'il fait tenir à *Omar* & à *Iſmen*. *Clorinde*, dans la *Jéruſalem Délivrée*, fait ſuſpendre le ſupplice des deux jeunes Chrétiens, & demande leur grace, qui lui eſt accordée par le Sultan. L'auteur de la Tragédie a très-bien fait de changer ce dénoûment, qui, comme il l'obſerve lui-même, *eût trop reſſemblé à la deſcente de quelque Dieu dans les machines de l'Opéra.*

Je penſe, Monſieur, que vous ſouſcrirez aux éloges que j'ai donnés à

l'auteur anonyme de cette Tragédie. Je ne crois pas avoir été emporté trop loin par le plaisir d'annoncer au Public un talent enfoui, pour ainsi dire, dans la Province. Je suis persuadé que si l'auteur étoit à Paris, & qu'il pût profiter des conseils des gens éclairés, il pourroit obtenir de très-grands succès dans la carrière du Théâtre. Il faudroit, sur-tout, qu'il choisît des sujets plus favorables ; car je ne vois de vraiment théâtral dans cette Pièce que la séduction & les remords d'*Olinde*, qui sont tout entiers de l'invention de l'auteur. Les trois premiers Actes sont vuides d'action ; le caractère de ce même *Olinde* & celui d'*Ismen* sont très-bien tracés, chacun dans son genre ; mais celui de *Sophronie* me paroît trop parfait pour la Scéne, & conséquemment un peu froid. J'aurois mieux aimé qu'elle partageât l'amour d'*Olinde*, &, quoiqu'en dise l'auteur dans sa *Préface*, il me semble qu'une jeune personne, prête à sacrifier sa vie pour sa Religion, peut en même-temps être tyrannisée par une passion pour un jeune homme, qui con-

vient à son âge & à sa fortune ; les combats des passions contraires sont l'ame de la Tragédie. Ce qui m'a le plus surpris dans cet ouvrage, c'est la diction de l'auteur ; il y a quelques négligences, quelques mauvaises rimes, trois ou quatre fautes contre la versification, comme *voye*, *croyent*, &c, que l'auteur fait de deux syllabes au milieu d'un vers, & qui n'y peuvent être employés que suivis d'une voyelle. Mais, à ces taches légères près, il est bien étonnant qu'une personne de Province se soit formé une manière d'écrire aussi élégante que celle des morceaux que j'ai mis sous vos yeux. J'espère donc que les connoisseurs se réuniront avec moi pour engager l'auteur à entrer plus avant dans une carrière où il s'annonce avec tant d'avantage, & pour perfectionner un talent qui peut un jour le mettre au rang de nos meilleurs Poëtes Dramatiques.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Mai 1774.

LETTRE XI.

Mélanges Historiques, Politiques, Critiques & Philosophiques, par M. Ducrot; deux volumes in-8° d'environ 350 pages chacun. A Paris, chez D'Houri Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc D'ORLEANS, *rue de la Vieille-Bouclerie.*

IL n'y a pas encore long-temps, Monsieur, qu'on exigeoit dans un ouvrage une marche suivie, de la régularité, de l'ensemble; & l'auteur des *Mélanges* que je vous annonce, trouve que cela étoit tout-à-fait gênant; il nous assure qu'aujourd'hui l'on a le courage de secouer le joug, & que, depuis qu'on a inventé l'heureuse méthode de se passer de méthode, les récoltes de l'esprit sont d'autant plus abondantes qu'elles sont moins difficiles. En effet, rien de si aisé & de si commode que de copier

douze ou quinze pages dans un livre, une cinquantaine dans un autre, de n'y mettre aucun ordre, & de faire réimprimer le tout sous le titre de *Mêlanges*. M. *Ducrot* a trouvé sous sa main le *Siècle de Louis XIV* de M. *de Voltaire*. Il en a transcrit environ une vingtaine de chapitres, & les a insérés dans son Recueil historique. *Je consens*, dit-il modestement, *que l'on me regarde par rapport à l'homme d'esprit comme le tireur de pierres par rapport à l'Architecte.* Mais que diroit-on d'un tireur de pierres qui, au lieu d'en prendre dans les carrières, s'aviseroit d'aller en chercher dans les édifices tout construits? Heureusement tous les ouvrages dans lesquels a puisé M. *Ducrot* ne sont pas entre les mains de tout le monde comme le *Siècle de Louis XIV*, & c'est ce qui rend sa collection très-estimable & très-digne d'être recherchée. On y lit, avec beaucoup de plaisir, un grand nombre de traits historiques peu connus & fort intéressans, tels que l'histoire d'une Païsanne de la Vasteline, nommée *Bonne*. M. *Ducrot* la cite, avec raison,

parmi les femmes qui se sont illustrées par des actions héroïques. » Cette » jeune fille paissoit ses brebis à la » campagne, lorsqu'elle fut rencon- » trée (en 1460) par *Brunoro*, illus- » tre Guerrier Parmesan, lequel lui » ayant remarqué de la vivacité & de » la fierté, la prit, l'emmena avec lui » & en fit sa maîtresse; il prenoit plai- » sir à la faire habiller en homme pour » monter à cheval & l'accompagner à » la chasse, & *Bonne* s'acquittoit ad- » mirablement bien de cet exercice. » Elle étoit avec *Brunoro*, lorsqu'il » prit le parti du Comte *François* » *Sforce* contre *Alphonse V* * Roi de » Naples, & elle le suivit quand il » rentra au service du Roi *Alphonse* » son premier Maître. Quelque temps » après, *Brunoro* voulut retourner » avec *Sforce*, & délibéra des moyens » de s'enfuir; mais il ne put les exé- » cuter si secrettement que son des- » sein ne vînt à la connoissance du » Roi de Naples qui le fit arrêter. » *Bonne*, résolue de délivrer *Brunoro*, » alla trouver tous les Princes d'I-

* En 1438, regna quarante-trois ans.

» talie, le Roi de France, Philippe
» Duc de Bourgogne & les Vénitiens,
» de qui elle obtint des lettres de re-
» commandation pour procurer la li-
» berté de son amant. *Alphonse*, sol-
» licité par de si grandes Puissances,
» le rendit à cette généreuse fille.
» *Bonne* sçut ménager ensuite pour son
» amant, auprès du Sénat de Venise,
» le commandement des Troupes de
» cette République, avec vingt mille
» ducats d'appointement. *Brunoro*, tou-
» ché de tant de services, épousa sa
» bienfaitrice. *Bonne*, après son ma-
» riage, fit de plus en plus paroître
» la grandeur de son courage; elle se
» trouvoit à toutes les rencontres,
» où elle combattoit vaillamment.
» Cette Héroïne se signala sur-tout
» dans la guerre des Vénitiens contre
» *François Sforce* Duc de Milan; elle
» força les ennemis de rendre le
» Château de Payanou près de Bresse,
» après y avoir fait donner un assaut
» dans lequel elle parut en tête les
» armes à la main. Le Sénat de Venise,
» plein de confiance & d'estime pour
» les qualités guerrières des deux

» époux, les envoya à la défense de » Négrepont contre les Turcs. Ils dé» fendirent si vigoureusement cette » isle, que, pendant tout le tems qu'ils » y demeurèrent, les Turcs n'osèrent » rien entreprendre. *Brunoro* mourut » à Négrepont où il fut enterré fort » honorablement. L'illustre *Bonne* s'en » revenant à Venise, mourut en che» min, l'an 1466, dans une Ville de » la Morée, laissant deux enfans de » son mariage, & une réputation im» mortelle. «

Les aventures d'un usurpateur du Trône de Moscovie nommé *Dimitri Griska Entrepeia*, sont tout-à-fait singulières. Né d'une famille pauvre, mais noble, de *Gereslau*, il se fit d'abord Moine dans l'Ordre de S. Bazile. Un autre Moine de ses camarades lui trouvant une figure avantageuse & beaucoup d'esprit, voulut le tirer de l'obscurité, & même le placer sur le Trône. Il lui donne pendant quelque temps des instructions sur le rôle auquel il le destinoit, puis l'envoye en Lithuanie au service d'un Seigneur distingué. » *Dimitri* ayant été un jour

» insulté par son Maître, se mit à
» pleurer, & dit qu'on ne le traite-
» roit pas de la sorte si on le connois-
» soit. *Et qui es-tu donc*, lui demanda
» le Seigneur Lithuanien? *Je suis*, ré-
» pondit le jeune Moscovite, *fils du*
» *Czar Iwan Basilowitz. L'usurpateur*
» *Boris Gadenow voulut me faire assas-*
» *siner; mais on substitua à ma place le*
» *fils d'un Prêtre qui me ressembloit par-*
» *faitement, & on me fit ensuite évader.*
» Le Lithuanien, frappé de l'air de vé-
» rité que le Fourbe avoit mis dans
» son récit, le reconnut pour le vé-
» ritable *Dimitri*. Ce Seigneur l'ayant
» recommandé au Vaivode de Sando-
» mir, la Pologne arma pour lui, à
» condition qu'il établiroit la Religion
» Romaine en Moscovie. Ses succès
» étonnèrent les Russes; ils lui en-
» voyèrent des Députés pour le prier
» de venir prendre possession de ses
» Etats. On lui livra le Czar *Fœdor*
» *Borissowitz* & toute sa famille. L'u-
» surpateur fit étrangler la mère & le
» fils de ce Prince. La résolution que
» prit *Dimitri* d'épouser une Catho-
» lique Romaine, le rendit bientôt

» odieux ; c'étoit la fille du Vaivode
» de Sandomir. Le Peuple vit avec
» horreur un Roi & une Reine Catho-
» liques, une Cour composée d'Etran-
» gers, sur-tout une Eglise qu'on bâ-
» tissoit pour les Jésuites. Un Bojar,
» nommé *Basile Kuski*, se met à la tête
» de plusieurs Conjurés au milieu des
» fêtes qu'on donnoit pour le mariage
» du Czar. Il entre dans le Palais le
» pistolet d'une main, une croix de
» l'autre, & brule la cervelle à l'Im-
» posteur. Son corps, traîné sur la
» place qui étoit devant le Château,
» demeura exposé pendant trois jours
» à la vûe du Peuple. Le Vaivode de
» Sandomir, son fils & sa fille qui n'a-
» voit goûté que très-peu de temps
» le plaisir de se voir Grande Duchesse
» de Moscovie, furent mis en prison.
» *Kuski*, chef de la conspiration, fut
» élu Grand Duc, & couronné le 1er
» Juin 1606. On prétend que ce qui
» irrita le plus les Moscovites contre
» *Dimitri*, fut que ce Prince ne de-
» manda pas au Patriarche la permis-
» sion de coucher avec sa femme,
» qu'il ne se lavoit point dans de cer-

» taines étuves après avoir couché
» avec elle, suivant l'usage du Païs. «

Dimitri avoit eu un fils de la fille du *Vaivode*, qui en accoucha dans la prison. Ce fils hérita de la destinée de son père : aventurier, pour ainsi dire, dès le berceau, il eut, comme lui, une fin tragique. On avoit veillé de fort près sa mère pour s'assurer de l'enfant dont elle accoucheroit ; mais elle trouva le moyen de le faire passer entre les mains d'un Cosaque, homme de confiance. « Le Prêtre qui le bap-
» tisa lui imprima sur les épaules,
» avec de l'eau-forte, des caractères
» qui désignoient sa naissance. Le jeune
» homme fut jusqu'à vingt-six ans sans
» savoir ce qu'il étoit. Un jour qu'il se
» lavoit dans un bain public, on ap-
» perçut des marques qu'il portoit sur
» les épaules. Un Prêtre Russe les dé-
» chifra & y lut *Dimitri, fils du Czar*
» *Dimitri*. Le bruit de cette aventure
» se répandit. Le Roi de Pologne ap-
» pella *Dimitri* à sa Cour & le traita
» en fils de Czar. Après la mort de ce
» Prince, les choses changèrent de
» face. *Dimitri* fut obligé de se retirer

» en Suède, & de-là dans le Holſtein ;
» mais, malheureuſement pour lui, le
» Duc de Holſtein, qui avoit alors
» beſoin des Moſcovites, livra le
» malheureureux *Dimitri* : ſon arrêt
» de mort lui fut prononcé, & fut
» exécuté en 1635. On lui coupa la
» tête & les quatre membres qu'on
» éleva ſur des perches devant le châ-
» teau de Moſcow. Le reſte du corps
» fut laiſſé ſur la place & dévoré par
» les dogues ».

M. *Ducrot* a raſſemblé quelques notions légères, mais curieuſes, ſur le Royaume de Siam, l'Abiſſinie, Tripoli, Tunis, Alger, l'Amérique & la Chine. Ce qui concerne ce dernier Empire paroît tiré des ouvrages des Miſſionnaires Jéſuites qui y ont réſidé. Je vous citerai un Jugement mémorable qui termine cette collection. Il a été rendu à Pékin ſous le regne du fameux Empereur *Kang-Hi*. « Un ri-
» che Inſpecteur des Manufactures de
» la Chine étant ſur le point de faire
» une longue tournée, donna un Gou-
» verneur à ſes deux fils. Tous deux
» annonçoient d'heureuſes diſpoſi-

» tions. Le père fut à peine parti que » le Gouverneur, abusant de l'autorité » qu'on lui avoit confiée, devint le » tyran de la maison. Il éloigna les » honnêtes gens qui pouvoient éclai- » rer ses démarches, & fit chasser » ceux d'entre les domestiques qui » avoient le plus à cœur les intérêts » de leur maître absent. On eut beau » l'instruire de ce désordre, il n'en » voulut rien croire, parce qu'ayant » une belle ame, il n'imaginoit pas » qu'on pût jamais en agir ainsi. Ce » mal n'auroit point été sans remède, » si ce méchant Pédagogue eût pu don- » ner à ses élèves quelques vertus & » des talens; mais, comme il en man- » quoit lui-même, il n'en fit que des » enfans grossiers, impérieux, faux, » cruels, libertins, ignorans. Après » cinq années de courses, l'Inspecteur » de retour vit enfin la vérité, mais » trop tard; &, sans autrement punir » celui qui avoit abusé de son auto- » rité, il se contenta de le renvoyer. » Ce mauvais Gouverneur eut l'im- » prudence de citer l'Inspecteur au » Tribunal d'un Mandarin, pour qu'on

» eût à lui payer la pension qu'on lui
» avoit promise. Je la payerois très-
» volontiers, & même double, répon-
» dit-il en présence du Juge, si ce mal-
» heureux m'avoit rendu mes enfans
» tels que je devois naturellement l'es-
» pérer. Les voici, poursuivit-il, en s'a-
» dressant à l'homme de la loi, exami-
» nez-les & prononcez. En effet, après
» les avoir interrogés & entendu toutes
» leurs inepties, le Mandarin porta cette
» Sentence mémorable : Je condamne
» cet Educateur à la mort, comme
» homicide de ses élèves, & leur père
» à l'amende de trois livres de poudre
» d'or, non pour l'avoir choisi mau-
» vais, car on peut se tromper, mais
» pour avoir eu la foiblesse de le con-
» server si long-temps. Il faut qu'un
» homme, ajouta-t-il par réfléxion,
» ait la force d'en perdre un autre
» quand il le mérite, & sur-tout si le
» bien de plusieurs l'exige «.

Cette collection, Monsieur, est plus instructive & plus amusante qu'un grand nombre d'autres du même genre qu'on nous a données, & qui ont eu beaucoup de succès.

*Essai Synthétique * sur l'origine & la formation des Langues ; un volume in-8° de près de 500 pages. A Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe.*

DANS toutes les Langues il y a, Monsieur, deux Grammaires, c'est-à-dire, deux aspects bien distincts sous lesquels on peut envisager un idiome quelconque. On se borne, pour l'ordinaire, à examiner les mots & les locutions, à peser la valeur de chaque terme, à déterminer, d'après l'usage,

* Ce mot *Synthétique* est Grec; il a plusieurs acceptions. Il signifie ici *arrangé, disposé, développé.* La *Synthèse* est opposée à l'*Analyse*. Par la première on entend la composition, la réunion, l'ordre des parties d'un ouvrage. La seconde, au-contraire, désigne la décomposition, la dissolution en quelque sorte, ou la réduction d'une chose à ses principes. Il y a dans les *Mélanges recueillis par de Vigneul-Marville*, une phrase qui fait entendre ces deux termes mieux que ne pourroient le faire toutes les définitions : *comment vous envoyer l'analyse d'un ouvrage dont on n'a pas encore commencé la Synthèse*, c'est-à-dire, l'arrangement, la disposition ?

ſage, les différentes acceptions dont ils ſont ſuſceptibles, &c: c'eſt étudier la plante par les feuilles. Ce travail, purement méchanique, extrêmement utile, mais facile, a été entrepris avec ſuccès ſur pluſieurs Langues, & particulièrement ſur la nôtre. Il eſt une autre manière de conſidérer les Langues, plus élevée, plus difficile & non moins intéreſſante ; c'eſt d'en rechercher les élémens, les principes conſtitutifs, la *Grammaire* proprement dite : c'eſt-là chercher à connoître la plante par ſes racines, par ſa contexture, ſon organiſation intérieure, &c. On ne peut dire que cette partie ait été fort heureuſement traitée juſqu'ici. Excepté les endroits où nos Grammaires nous rapportent les uſages, nous décrivent les faits & les procédés reçus, il faut convenir qu'en général elles ne nous préſentent que des idées fauſſes ou obſcures ; & pourquoi ? C'eſt que toute Grammaire particulière doit avoir pour fondement une bonne théorie générale des Langues, & que cette théorie eſt encore très-peu avancée. Pluſieurs livres ſont annoncés comme des *Grammaires Gé-*

nérales ; mais tous ſont bien éloignés de remplir leur titre ; tous laiſſent encore bien des choſes à deſirer.

L'auteur de l'*Eſſai Synthétique ſur l'origine & la formation des Langues*, s'eſt propoſé d'ajouter aux connoiſſances répandues dans les ouvrages qui ont précédé le ſien. Voici comme il a imaginé de traiter ſon ſujet : il ſuppoſe une Colonie qui n'auroit eu originairement aucune idée de nos Langues. Il ſuit pas à pas les progrès de cette Colonie relativement au langage ou à l'expreſſion quelconque de la penſée. L'auteur conduit inſenſiblement le langage de ſa Colonie, depuis les élémens les plus ſimples & les plus groſſiers juſqu'aux développemens les plus ſubtils, & qui approcheroient la Langue de ſes Colons des Langues qu'on regarde comme les plus cultivées. Tel eſt le cadre du tableau que l'auteur expoſe aux yeux de ſes Lecteurs ; mais ce qui doit faire le véritable mérite de ſon ouvrage, c'eſt le développement métaphyſique des parties de l'oraiſon qu'il fait naître ſucceſſivement du beſoin & de la néceſſité de l'énonciation.

La théorie du *Verbe* doit sur-tout mériter quelqu'attention, par le soin que l'auteur a pris d'approfondir un sujet aussi intéressant : il tire l'origine du *Verbe* de l'essence même de la proposition, laquelle n'est autre chose que *l'énonciation complette du jugement intérieur de l'esprit, par le secours des mots ou sons vocaux.* Il démontre que le *Verbe* est réellement l'ame de la proposition, puisque c'est le *mot qui exprime formellement le jugement que l'esprit porte sur les idées qu'il compare.* Il fait voir comment les idées de *Temps*, de *Nombres* & de *Personnes*, peuvent s'allier à l'idée propre & essentielle du *Verbe ;* comment les différentes formes du *Verbe* sont destinées à rappeller toutes ces idées sans confusion.

La pente invincible que tous les hommes ont à croire les choses telles qu'elles leur paroissent, telles qu'ils les jugent, donne à l'auteur le moyen d'expliquer comment l'expression primitive du *Verbe* subiroit, dans la Colonie qu'il imagine, l'altération qu'il a subie par-tout ailleurs ; comment le *Verbe*, destiné uniquement par son origine à exprimer le *jugement* de l'es-

prit sur les objets qu'il compare, désigneroit l'*existence* de ces mêmes objets indépendamment du *jugement* de l'esprit. L'auteur laisse entrevoir combien d'erreurs sont nées de cette première erreur métaphysique qu'on n'avoit pas encore démêlée aussi nettement qu'il a tâché de le faire.

Après avoir montré comment le verbe *radical* & *fondamental* pourroit admettre une idée quelconque *qualificative*, par un nouveau genre de composition qui donne naissance à cette foule de verbes *qualificatifs*, divisés par les Grammairiens en verbes *actifs*, *passifs*, *neutres*, *réfléchis*, *réciproques* &c, l'Auteur entre dans un examen plus approfondi de la théorie des *Temps*. Les *Temps* du *Verbe* sont les différentes relations du *jugement* de l'esprit, énoncé essentiellement par le *Verbe*, avec une époque ou point fixe quelconque. L'époque qui dut d'abord être choisie dans la durée successive du temps, fut celle qu'il étoit tout simple de choisir, le moment même de l'énonciation, l'instant de l'acte de la parole. Le *jugement*, énoncé formellement par le *Verbe*, ne peut

avoir d'autres rapports à l'époque de l'énonciation que ceux de *co-incidence*, d'*antériorité* ou de *postériorité*; ce qui donne les trois *Temps* désignés sous les noms de *présent*, de *passé* ou *prétérit*, & de *futur*. Ces *Temps* sont *simples* ou *absolus*, parce que la combinaison qu'ils annoncent est la plus simple qu'il soit possible : elle n'exige que deux idées élémentaires, celle du *jugement* manifesté par le *Verbe*, & celle de l'époque de l'énonciation. Ces trois temps *simples* seroient longtemps les seuls connus & usités dans une langue naissante; ils pourroient être désignés par une *forme* ou *inflexion* particulière que l'usage feroit prendre au *Verbe*.

Mais le moment de l'énonciation n'est pas la seule époque qu'on puisse considérer dans l'expression des *Temps*. Outre cette première époque, à laquelle se rapporte le *jugement* de l'esprit énoncé par le *Verbe*, ce même *jugement* peut encore être en relation avec une autre époque, ou désignée expressément, comme dans cette phrase, *je lisois* LORSQUE VOUS ÊTES ENTRÉ, ou indiquée par les circons-

tances & le tour de la proposition. Cette nouvelle époque sera même plus intimement liée à l'action ou *jugement* de l'esprit manifesté par le *Verbe*, puisqu'elle sera prise dans les circonstances de cette action, de ce *jugement ;* ce qui fait qu'on pourroit distinguer cette époque par la dénomination d'*époque immédiate*. Ainsi, dans l'exemple ci-dessus, il est clair que je rapporte immédiatement le *jugement* que je porte sur *ma lecture* à l'instant de *votre entrée*. Cet instant est donc l'époque *immédiate* de *ma lecture*, qui d'ailleurs a toujours un certain rapport avec le moment ou l'époque de l'énonciation.

L'action, c'est-à-dire le *jugement* de l'esprit, exprimé par le *Verbe*, peut pareillement être ou *présent*, ou *passé*, ou *futur*, par rapport à son époque immédiate ; les combinaisons ou relations *temporelles* doivent donc nécessairement se multiplier ; la considération d'une seule époque avoit donné trois *formes* temporelles, avoit constitué les trois *Temps* que nous avons nommés *simples* ou *absolus ;* ces mêmes *Temps*, par l'admission d'une seconde

époque, deviendront susceptibles de neuf combinaisons & de neuf *formes* différentes, s'il plaît à l'usage de les leur donner. En effet, il pourra arriver qu'une proposition énoncée ait pour son époque immédiate, soit *présente*, soit *passée*, soit *future*, une époque qui *concoure* avec celle de l'acte même de la parole, ou que cette époque immédiate lui soit *antérieure*, ou qu'elle lui soit *postérieure;* ce qui donnera un présent, un prétérit, un futur *actuels*, *antérieurs* & *postérieurs*.

Il y a différentes manières de rapporter le *jugement* de l'esprit énoncé par le *Verbe* aux diverses époques avec lesquelles il entre en combinaison : on peut le faire avec plus ou moins de *précision*, sous des points de vue *prochains* ou *plus éloignés*, &c. On peut introduire des *formes* particulières pour exprimer les différentes nuances des temps; la même *forme* peut se trouver, dans l'usage, employée à exprimer un plus ou un moins grand nombre de ces différentes nuances des *Temps*; un seul & même temps peut être rendu par diverses *formes*, &c, &c; & tout cela avec des variations

infinies, qui font de la théorie des *Temps* un vrai labyrinthe, dont la plus ſubtile Métaphyſique peut à peine donner le fil.

Il eſt encore une manière de conſidérer les *Temps* du *Verbe*, qui peut les faire diviſer en temps *indéfinis* ou *indéterminés*, & en temps *définis* ou *déterminés*. Les *Temps indéfinis* ſont ceux dont l'époque immédiate peut avoir, indifféremment avec celle de l'énonciation, les rapports ou de *ſimultanéité*, ou d'*antériorité*, ou de *poſtériorité*. Les *Temps définis* ſont ceux dont l'époque immédiate a un rapport fixe & déterminé avec l'époque ou le moment de l'énonciation, de manière que ces *Temps* ne ſont ſuſceptibles que d'un ſeul & unique rapport avec cette dernière époque. On conçoit que les *Temps indéfinis* ne le ſont qu'*en puiſſance*, comme parlent les Logiciens, c'eſt-à-dire ſeulement quand on les conſidère d'une manière *abſtraite* & hors de la phraſe ; car il eſt évident que la poſition d'une époque immédiate quelconque les rend, par-là même, *définis*, parce que cette époque immédiate a néceſſairement,

avec celle de l'énonciation, un rapport déterminé, qui ne peut être que celui, ou de *ſimultanéité*, ou d'*antériorité*, ou de *poſtériorité ;* ce qui rend ces préſens, ces prétérits & ces futurs, ou *actuels*, ou *antérieurs*, ou *poſtérieurs*. Tout temps *indéfini* peut donc devenir *défini ;* mais les *définis* ne deviennent point *indéfinis*.

Il faut lire, dans l'ouvrage même, l'application que l'auteur fait de tous ces principes aux *Temps* uſités dans la Langue Françoiſe qu'il prend pour objet de ſon analyſe. Il compte dans notre Langue les *Temps* qu'il a trouvé moyen d'exprimer par autant de *formules*. Ces *formules* font, pour ainſi dire, toucher au doigt l'ordre & la combinaiſon des idées élémentaires, renfermées dans chaque forme *temporelle*, & portent la théorie de l'Auteur juſqu'à la démonſtration.

La théorie des *Modes* eſt traitée avec autant de ſoin que celle des *Temps*. L'auteur n'admet que quatre *Modes*, parce qu'il prouve que l'*infinitif* n'eſt pas un *Mode* différent de l'*indicatif*. Il met dans la plus grande évidence que le *Mode*, nommé abuſivement *ſubjonc-*

tif, devroit s'appeller *Mode dubitatif*, parce que la fonction propre de ce *Mode* est d'annoncer une sorte de *doute*, *d'incertitude*, &c, qui se mêle au *jugement* énoncé par le *Verbe*. On doit encore lire dans l'ouvrage les analyses que l'Auteur apporte en preuve de son opinion.

Après avoir exposé l'origine des *genres* & des *articles*, l'Auteur revient sur ses pas & recherche, comme ont dû le faire les premiers Grammairiens, les différentes parties de l'Oraison ou les différens mots constitutifs des langues; il les fixe à huit classes ou espèces, dont il propose de changer la plûpart des dénominations, en démontrant qu'elles sont presque toutes fausses & abusives.

L'Auteur jette ensuite quelques idées rapides sur les *Vocabulaires* & sur la *Syntaxe* : il fait voir que la *tendance à l'unité* est le principe fondamental de la *Syntaxe*; qu'elle porte toute entière sur la loi de l'*abbréviation*, & que, dans une Langue qui ne seroit aucunement *elliptique*, s'il étoit possible qu'il en existât jamais une semblable, la Syntaxe se réduiroit presque à

rien, tout au plus à *ordonner* les mots entr'eux, c'est-à-dire à régler leur marche successive.

L'Auteur finit par répondre en détail aux difficultés proposées par M. *Rousseau* de Genève, sur la question de l'origine & de la formation des Langues, dans son *Discours sur les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*; il réfute les objections de M. *Rousseau* avec tous les égards qu'il mérite; le même ton, qui devroit être le seul usité parmi les gens de lettres, on le trouve dans différentes notes critiques que l'Auteur a répandues dans son ouvrage, & nommément dans celle qui le termine.

Il examine dans cette Note ou *Appendix*, la première Partie de la *Grammaire Générale* de M. *Beauzée*; on voit que le dessein de l'Auteur a moins été de faire une critique, que de donner au Public une idée de ses principes sur la physique des Langues; il y étoit d'autant plus obligé, que, s'étant proposé d'éclaircir la théorie des Langues, son ouvrage auroit été imparfait, s'il n'eût rien dit touchant une partie aussi considérable de cette

théorie. L'Auteur s'en occupe depuis long-temps, & l'on pourra peut-être s'en appercevoir par tout ce qu'il établit sur le méchanisme des voyelles, sur celui des consonnes, considérées tant en général qu'en particulier, sur la nature de la diphtongue, sur l'élision, sur les syllabes, sur la quantité, sur l'accent, sur l'orthographe, &c.

En général, la manière de critiquer de l'Auteur est de tâcher de mieux faire que ceux qu'il critique. Il termine son examen par l'exposition d'une méthode de lecture élémentaire qu'il soumet au jugement du Public, & à laquelle il supplie ses Lecteurs, dans son *Avertissement*, de faire une attention particulière, cet objet pouvant être utile à la Société. Je suis, &c.

A Paris ce 14 *Mai* 1774.

LETTRE XII.

Eloge de LÉOPOLD *Duc de Lorraine; par M. Gilbert, Broch. in-8° de 54 pages. A Nancy, chez Babin.*

L'AUTEUR de cet Eloge est un jeune

homme déja connu dans la République des Lettres par plusieurs morceaux de Poësie dont je vous ai rendu compte, & par une Ode sur le *Jugement Dernier*, qui, l'an passé, auroit mérité de remporter le prix de l'Académie Françoise, si le grand nombre de beautés neuves, les vers heureux, les traits de génie & les élans pindariques répandus dans l'Ode de M. *de la Harpe sur la Navigation*, n'avoient fait déférer la palme à ce dernier. L'Orateur présente son Héros sous deux points de vue qui forment la division de son Discours. Dans la première Partie, il considère *Léopold* comme un bon Roi, uniquement occupé du bonheur de ses Sujets; dans la seconde, comme un Législateur, donnant des Loix, des mœurs, un caractère aux Lorrains.

Le premier sacrifice que *Léopold* fait à son Peuple, est celui de son attrait pour les armes. Remis en possession du patrimoine de ses pères, il n'est plus ébloui de la gloire des Conquérans; il n'a plus de passion que pour celle qui a consacré les noms des *Titus* & des *Marc-Aurèles*. Pour faire mieux sentir tout ce que la Lorraine doit à *Léopold*, M. *Gilbert* trace le ta-

bleau de ſes longues infortunes, dans le cours des guerres qui précédèrent la paix de *Riſwik*, époque à laquelle cette Province fut rendue au ſang de ſes anciens Maîtres : » Des guerres » fréquentes, dit-il, ou plutôt une ſeule » guerre qui duroit depuis ſoixante » & dix ans, avoit raſſemblé ſur nos » contrées plus d'horreurs que n'en » peut imaginer l'eſprit des hommes ; » tour à tour enlevées, rendues, re» priſes à leurs Maîtres légitimes, » elles étoient en proie aux François, » alors nos tyrans, aujourd'hui nos » frères. La déſolation, la diſette & » la mort ſembloient en avoir fait leur » ſéjour, & nos champs n'étoient cou» verts que de remparts détruits, de » temples renverſés, de cadavres & » d'oſſemens affreux : plus de Citoyens » dans les Villes ; plus de Laboureurs » dans les Campagnes ; la moitié des » Lorrains pleuroit l'autre, moiſſon» née par le fer ou les fléaux du Ciel. » De toutes parts, on fuyoit pour al» ler en d'autres climats chercher un » ſort plus doux ; des allarmes éter» nelles, un découragement général » avoient étouffé l'induſtrie & l'amour » du travail. Eh ! pourquoi le Culti-

» vateur couvriroit-il la terre de moisf-
» sons ? Pour les voir servir de nour-
» riture à ses bourreaux ? Pour qui le
» Commerce apporteroit il dans nos
» murs les tributs qu'il doit au luxe ?
» Pour des spectres qui manquent d'a-
» limens ? Par-tout vous auriez vu les
» droits confondus ; le Noble distin-
» gué seulement de l'Artisan par une
» misère plus orgueilleuse ; le déses-
» poir courir, les cheveux épars ; on
» entendoit le foible reste d'un Peu-
» ple jadis si florissant sous les *An-*
» *toines*, les *Charles*, les *Henris*, s'é-
» crier : oh ! quand luira le jour où la
» paix nous sera rendue ! Quand res-
» pirerons-nous de nos longues infor-
» tunes ! Faudra-t-il craindre éternel-
» lement pour nos fils au berceau,
» pour le lit de nos épouses, pour nos
» pères courbés sous le fardeau des
» ans ? Hélás ! Nous ne sçavons plus
» que verser des larmes. O Dieu,
» prends pitié d'un Peuple infortuné !
» O Dieu ! fais que le François nous
» traite comme ses enfans, ou rends-
» nous nos Princes légitimes. Nous
» avons trop gémi sous des armées de
» tyrans. »

Léopold est donné à la Lorraine &

ſa préſence y rappelle bientôt la tranquillité, l'abondance & le bonheur. Ce n'eſt plus ce deſert immenſe, ſemé de quelques chaumières & de vaſtes ruines : des hameaux pleins d'hommes robuſtes & laborieux, des Cités entières, un Peuple innombrable, ſemblent ſortir de la terre pour couvrir cette heureuſe contrée. » L'A-
» griculture encouragée eſt rétablie
» dans ſon premier honneur. Quelle
» foule de privilèges accordés au com-
» merce ! Que d'établiſſemens en ſa
» faveur ! A qui devez-vous, Lor-
» rains, ces routes nombreuſes & ma-
» gnifiques, ouvrages dignes de l'o-
» pulence de l'ancienne Rome, faits
» pour ouvrir aux productions de tous
» les climats les portes de vos Villes ?
» A *Léopold*. Ces manufactures qui ren-
» dent encore aujourd'hui les Nations
» voiſines vos tributaires ? A *Léopold*.
» Ces Artiſtes utiles qui ſont venus de
» toutes parts adopter la Lorraine
» pour Patrie ? A *Léopold*. Ce Peuple
» même proſcrit dans le monde en-
» tier, trouve un aſyle ſous ſa domi-
» nation ; mêlé avec ſes Sujets, il leur
» communique dans les affaires cette
» audace pour entreprendre, cette

» prudence, ces ressources pour exé-
» cuter, ce génie actif, industrieux qui
» le caractèrisent. Dans tous les états,
» dans tous les rangs, l'émulation s'al-
» lume. *Léopold* ne veut pas que, sur
» toute la face de la Lorraine, un seul
» homme soit vu dans l'oisiveté; &
» déja se sont élevés à sa voix des asy-
» les, où ces pauvres, à qui la vieil-
» lesse ou d'autres infirmités interdi-
» sent les travaux, seront rassemblés,
» & finiront, dans un sort paisible,
» leur vie qui devoit être un fardeau
» pour leurs frères. «

L'Orateur rappelle ensuite tout ce que *Léopold* a fait pour l'éducation gratuite de la Noblesse indigente, & les facilités qu'il lui donna pour rentrer dans les domaines aliénés de ses pères; son économie dans l'administration des finances & néanmoins les bienfaits nombreux, répandus sur les grands de sa Cour, pour entretenir leur aisance, & prévenir leurs malversations secrettes. Mais il remarque qu'il différoit en sa libéralité de ces Souverains, qui, généreux par ostentation, craignent cependant de l'être aux dépens de leurs plaisirs, & ruinent

le reste des citoyens, pour entretenir le faste de ceux qui les entourent.
» Loin, dit-il, de voler à la Patrie ce
» qu'il donnoit, pour transmettre au
» simple Sujet la fortune & la magni-
» ficence du Prince, on le voyoit se
» condamner à la fortune du simple
» Sujet : semblable au *Rhin*, ce roi des
» fleuves qui, divisant ses eaux en di-
» verses rivières également majes-
» tueuses, porte sous leur nom l'a-
» bondance & la fécondité dans un
» pays immense, & se change lui-
» même en foible ruisseau. «

Léopold n'abandonna point les rênes du Gouvernement à des mains subalternes, &, à l'exemple du vulgaire des Rois, il ne bornoit point ses travaux au choix de ses Ministres : tout pensoit, tout agissoit par lui seul.
« Là s'élevoit le cabinet solitaire, où
» chaque jour, occupé de la Patrie, il
» rétablissoit l'ordre des finances, en
» rendoit le gouvernement facile &
» simple, trop sûr qu'une administra-
» tion compliquée, par la foule d'a-
» gens subalternes qu'elle exige, ab-
» sorbe les revenus d'un Etat, & cause
» infailliblement sa ruine. Ici, dans

» un temps où la disette affligeoit » l'Europe entière, devançant l'au» rore, il venoit arracher au sommeil » un Magistrat éclairé, méditoit avec » lui les moyens d'écarter de ses Pro» vinces ce fléau destructeur, tra» çoit le plan d'une police utile sur les » grains, défendoit le transport des » nôtres, forçoit l'Allemagne de par» tager avec nous les siens, *comman» doit à de riches magasins* de s'élever » dans chaque Cité, pour distribuer » les trésors de l'abondance à ses ha» bitans, facilitoit, par de sages Or» donnances, les emprunts aux pau» vres, leur procuroit des ressources » pour ensemencer leurs terres, ou » leur prodiguoit ses propres riches» ses. Plus loin s'ouvroit le portique » où, recevant avec indulgence les » plaintes des opprimés, il leur accor» doit vengeance. Dans ces momens » d'allarmes où des mères désespérées, » emportant leurs fils dans leurs bras, » fuyoient avec des cris horribles de » leurs maisons en proie aux flam» mes, on l'a vu plus d'une fois, ô » marque d'humanité inconnue jusqu'à » lui, je ne dis pas dans les fastes des

» Rois, mais dans l'histoire du der-
» nier des Grands, on l'a vu se mêler
» parmi les Citoyens empressés à ré-
» primer les fureurs de l'incendie,
» établir l'ordre, presser, tendre lui-
» même des secours de cette main qui
» gouvernoit le timon de l'État, partout
» donnant toujours l'exemple de la vigi-
» lance & de l'activité. Quelquefois,
» dans ces rues écartées, il erroit sans
» suite, encourageoit les malheureux
» à lui raconter leurs peines, & ren-
» doit justice à des familles gémissan-
» tes, qu'un Ministre dédaigneux avoit
» refusé d'entendre. La peste, suite
» horrible des longues guerres, me-
» naçoit-elle la Lorraine? Du fond
» de son Palais il a déja fermé toutes
» les communications avec les pays
» infestés; & par sa prudence & ses
» nombreuses largesses, il a sauvé son
» peuple entier d'une mort inévita-
» ble, &c. »

L'Orateur, dans la seconde Partie de son Discours, détaille les maux qu'ont détruits les loix de *Léopold*, & le bien qu'elles ont fait. Il parcourt les différentes branches de sa législation, rappelle ses sages Ordonnan-

ces pour ſimplifier l'adminiſtration de la Juſtice, abréger ſes longueurs, fixer d'une manière invariable la forme des procédures, tant civiles, que criminelles; ſes Edits pour reculer le terme des tutelles, pour déterminer les bornes & la durée de l'autorité paternelle & de l'obéiſſance filiale, relativement aux mariages; ſes règlemens de police pour maintenir la ſûreté publique, empêcher les avortemens, réprimer la fureur des duels, &c.

Mais que peuvent les loix ſans les mœurs? *Léopold* étoit trop éclairé pour ne pas ſçavoir que celles-ci peuvent ſeules donner de la conſiſtance à une légiſlation. Le rétabliſſement des mœurs eut donc ſes premiers ſoins, &, ſous le meilleur des Princes, le plus fortuné des peuples devint encore un des plus vertueux. On vit bientôt, ſous l'adminiſtration de *Léopold*, la confiance refleurir dans le Commerce, l'union regner entre les Artiſtes, la franchiſe, la droiture, & non cette politeſſe étudiée, maſque ordinaire de la perfidie, reparoître dans la Société. « Avec quelle bien» veillance l'étranger eſt accueilli!

» Quel empressement à secourir les
» malheureux ! Ne diriez-vous pas
» que les Lorrains sont une Nation de
» sages & de freres ? Changement
» extraordinaire, dont la gloire est
» due à *Léopold !* Que ne peuvent le
» génie & l'amour du bien, unis à l'au-
» torité suprême ! La concorde établie
» dans le sein des familles, tous les
» ordres de l'Etat sagement policés,
» l'indigence publique convertie en
» richesse, la Religion protégée, les
» plaisirs, les festins du peuple réglés
» par de sages Ordonnances, la dé-
» bauche proscrite, le jeu restreint &
» modéré, mille autres sources de
» corruption anéanties. Une paix cons-
» tante concourt à cette réforme des
» mœurs, déja corrigées par les
» grands exemples dont le Souverain
» étonne la Patrie ».

Je finis, Monsieur, par le morceau qui termine cet *Eloge.* Après avoir rappellé l'usage où étoient les Egyptiens de juger leurs Rois après leur mort, de flétrir leur mémoire ou d'inscrire leurs noms parmi ceux des bons Princes, l'Orateur ajoute : « Le
» temps qui s'est écoulé depuis la mort

» de *Léopold*, nous donne le privilége
» dont jouiſſoient ces peuples. Nous
» n'avons point à craindre le reſſenti-
» ment de ſes fils; ſon ſceptre eſt briſé,
» ſon trône eſt anéanti. Il eſt ici des
» Citoyens de tous les ordres ; les
» uns ont vêcu ſous ſes loix ; les au-
» tres ont appris de leurs pères l'hiſ-
» toire de ſon regne. Qu'ils ſe levent;
» & vous, ombre de *Léopold*, ſortez
» de la tombe, venez recevoir le tri-
» but de malédictions ou de louanges
» que vous doit cette auguſte Aſſem-
» blée. Parlez, Citoyens, parlez,
» cette grande ombre eſt ici préſente.
» Qu'avez-vous à reprocher à *Léopold*?
» Aucun de vous n'élève la voix. Qu'a-
» vez-vous à reprocher à *Léopold*?
» Par-tout où je porte mes regards je
» vois des viſages interdits, de vaines
» larmes couler. Ingrats! vous oſez
» outrager votre Bienfaiteur par ce
» ſilence injurieux. Parlez! Qu'avez-
» vous à reprocher à *Léopold?* Hélas!
» je vous entends; vous n'avez rien
» à reprocher qu'au Ciel, qui moiſ-
» ſonna trop tôt ſes jours. Pleurons
» donc, ah! pleurons ſur ſa cendre,
» célébrons tous cette ombre ſublime

» que ma voix vient d'évoquer, & » dites avec moi : puiſſent les éloges » des Souverains être toujours auſſi » ſincères & auſſi bien mérités ! »

Le fond de ce Diſcours, Monſieur, ne préſente rien de neuf, rien que n'aient déja dit tous les Panégyriſtes des Rois. Le ſoin du bonheur public, les abus réformés, des établiſſemens utiles, ſont preſque toujours la matière de ces ſortes d'Eloges ; on diroit que tous les Souverains ſe reſſemblent, qu'ils ont tous eu les mêmes vues, qu'ils ont toujours été animés du même eſprit. Je voudrois qu'un Orateur s'attachât davantage à peindre le génie & le caractère particulier du Prince qu'il célèbre ; l'entrepriſe, il eſt vrai, ſeroit plus difficile à remplir ; mais auſſi ce ſeroit épargner aux Lecteurs bien des redites. Quant à la partie du ſtyle, le Diſcours de M. *Gilbert* renferme un grand nombre d'expreſſions & de métaphores qui ne ſeront point avouées par le goût ; du reſte il annonce dans ſon auteur de l'eſprit, de l'imagination, du talent.

Je ſuis, &c.

A Paris 16 *Mai* 1774.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse & l'Allemagne, en 1580 & 1581, avec des Notes; par M. de Querlon. A Paris chez le Jay Libraire, rue Saint Jacques.

MONTAIGNE aimoit trop à parler des détails qui concernoient sa personne, pour laisser ignorer qu'il eût voyagé en Suisse, en Allemagne & en Italie. Il nous l'apprend au troisième livre de ses *Essais*, chap. IX, où il rapporte même en entier les lettres de *Bourgeoisie Romaine* qui lui furent accordées. Cependant nous ne

connoiſſons rien d'écrit ſur ces Voyages ; on ne ſoupçonnoit même pas que le journal en exiſtât, lorſqu'un heureux haſard en a procuré la découverte. M. *Prunis*, Chanoine Régulier de Chancelade, parcouroit le Périgord pour faire des recherches relatives à une Hiſtoire de cette Province, qu'il a formé le projet de donner au Public. Arrivé à l'ancien Château de *Montaigne*, aujourd'hui poſſédé par M. le Comte *de Ségur de la Roquette*, pour en viſiter les archives, on lui montra un vieux coffre qui renfermoit des papiers condamnés depuis long-temps à l'oubli ; on lui permit d'y fouiller, & c'eſt dans ce tas de vieilles chartres qu'il a trouvé le manuſcrit original des *Voyages de Montaigne*. Quoique convaincu de l'authenticité de cette pièce, il ſe rendit à Paris pour s'en aſſurer encore mieux par le témoignage des gens de Lettres. Le manuſcrit fut eaxminé, & unanimement reconnu pour l'autographe des *Voyages de Montaigne*.

Ce manuſcrit forme un petit vo-

lume *in-folio* de 278 pages. L'écriture & le papier ſont inconteſtablement de la fin du ſeizième ſiècle. Quant au langage, on y reconnoît la naïveté, la franchiſe & l'expreſſion originale de *Montaigne*. Un peu plus du tiers du volume eſt écrit de la main d'un Domeſtique qui ſervoit de Secrétaire à *Montaigne*, & qui parle toujours de ſon Maître à la troiſième perſonne; mais on voit qu'il écrivoit ſous ſa dictée, puiſqu'on retrouve dans cette partie toutes les expreſſions & les tournures de *Montaigne*, & que même en dictant, il lui échappe pluſieurs fois de parler à la première perſonne. Tout le reſte du manuſcrit où *Montaigne* parle directement, eſt écrit de ſa propre main; mais dans cette partie plus de la moitié de la relation eſt en Italien. Il faut obſerver encore qu'il manque au commencement un ou pluſieurs feuillets qui paroiſſent avoir été déchirés.

Pour faire imprimer cet ouvrage, il a fallu d'abord le déchiffrer & le copier liſiblement. La mauvaiſe écriture de *Montaigne*, celle de ſon Secrétaire

qui n'est pas meilleure, la singularité de l'orthographe qui ne peut être plus bisarre ni plus désordonnée qu'elle l'est dans tout le manuscrit, rendoient cette opération difficile. La partie qui devoit coûter le plus de peine & de travail aux Editeurs, étoit sans contredit l'Italien de *Montaigne*, encore moins aisé à lire que le texte François, tant par sa mauvaise orthographe que parce qu'il est rempli de licences, de gallicismes & de patois différens. Il n'y avoit guères qu'un Italien qui pût parvenir à mettre cette partie en état d'être entendue. M. *Bartoli*, Antiquaire du Roi de Sardaigne, & nouvellement élu Associé étranger de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, se trouvant alors à Paris, a bien voulu se charger de ce travail. Il a donc non-seulement transcrit de sa main toute cette partie, mais encore il y a joint des Notes grammaticales, comme on en a faites pour l'intelligence des expressions obscures du texte François.

On ne s'est pas permis le plus léger changement dans l'impression de ce

manuscrit ; toutes les expressions de *Montaigne* ont été conservées, & l'on a même porté le scrupule jusqu'à représenter exactement son orthographe & celle de son Secrétaire; toute la partie Italienne est accompagnée de la version Françoise qu'on en a faite.

Quoique la perte des feuillets qui manquent au commencement du manuscrit, ne soit sûrement pas considérable, cette lacune nous laisse cependant ignorer les circonstances du départ de *Montaigne*, ainsi que le nombre & la qualité de ses Compagnons de voyage. On voit seulement, par la suite du Journal, qu'il étoit accompagnée d'un de ses frères, d'un jeune Seigneur nommé d'*Estissac*, d'un M. de *Caselis*, & de M. *du Hautoy*, Gentilhomme Lorrain. *Montaigne* voyageoit communément à cheval; cette monture étoit de son goût : *il n'étoit jamais mieux*, dit-il, *que le cul sur la selle.*

Le Journal ne détaille point les motifs qui déterminèrent *Montaigne* à quitter ses foyers; mais il paroît que

ce ne fut pas la seule curiosité de voir l'Allemagne & l'Italie, & que l'intérêt de sa santé y entra pour beaucoup. Il étoit devenu valétudinaire; la gravelle & la colique, maladies qu'il tenoit, dit-il, *de la libéralité des ans*, lui donnoient, dans ce temps-là, fort peu de relâche. Il ne croyoit point à la Médecine, & l'usage des Eaux minérales, prises en bain, en douche, ou en boisson, étoient, selon lui, la Médecine la plus simple & la plus sûre. Il avoit vu les Eaux les plus célèbres de France; il voulut voir celles de la Lorraine, de la Suisse & de l'Italie. Ce dessein régla principalement ses courses; on le voit, sans cesse occupé du soin d'une santé chancelante, se porter vers toutes les Eaux minérales de quelque réputation, & en essayer.

Le voyage de *Montaigne*, depuis Beaumont-sur-Oise jusqu'à Plombières où il prit les Eaux, ne présente rien de bien curieux. Il faut aller jusqu'à la Ville de Bâle qu'il décrit, & dont il fait connoître l'état physique & politique d'alors, ainsi que ses bains. En le suivant à travers la Suisse,

on voit comment ce Voyageur Philosophe s'accommode par-tout des mœurs & des usages du pays. Les hôtelleries, les poëles, la cuisine Suisse, tout lui convient; il paroît même fort souvent préférer aux mœurs & aux coutumes Françoises, celles des lieux qu'il parcourt, & dont la simplicité étoit plus conforme à son caractère. Dans les Villes où il s'arrêtoit, il avoit soin de voir les Théologiens Protestans, pour s'instruire du fond de leurs dogmes; il disputoit même quelquefois avec eux. Sorti de la Suisse, on le voit à Isne, Ville Impériale, aux prises avec un *Ubiquitaire* *. Un trait qu'on doit observer, & qui décèle dans *Montaigne* ces foiblesses si communes aux plus grands hommes, & dont la Philosophie n'exempta ni *Cicéron*, ni *Platon*, ni *Diogène* lui-même,

* Mot formé de l'Adverbe latin *ubique*, qui signifie *par-tout*, *en tous lieux*. On appelle *Ubiquitaires* des Hérétiques qui, en conséquence de l'union des Natures divine & humaine dans la personne de Jesus-Christ, croyent que le Corps de Notre-Seigneur se trouve par-tout où la Divinité se trouve.

c'eſt le mouvement d'amour-propre dont il ne put ſe défendre, lorſqu'il s'apperçut qu'on le prenoit pour un Seigneur François de haut parage; c'eſt ſans doute par le même principe de vanité qu'il fit appendre le cartel de ſes armes aux Eaux de Plombières, à celles de Lucques, & dans beaucoup d'autres endroits.

Il paſſa de l'Allemagne en Italie par le *Tirol*. Il ſe plaiſoit beaucoup au milieu des gorges & des montagnes de cette contrée pittoreſque; il les préféroit, pour le coup-d'œil, à tous les pays qu'il quittoit, & s'y trouvoit d'autant mieux, qu'on l'avoit fauſſement prévenu ſur les incommodités qu'il eſſuyeroit dans cette route. Il comparoit ingénieuſement le *Tirol* à une robe qu'on ne voit que *pliſſée* (à cauſe des montagnes) mais qui développée, ſeroit un fort grand pays, parce que ſes montagnes ſont cultivées & remplies d'habitans.

Entré dans l'Italie, il s'apperçut, dès *Roveredo*, que les écreviſſes commençoient à lui manquer, parce qu'éxcepement, depuis Plombières, dans

un trajet de près de 200 lieues, on lui en avoit servi à tous ses repas. Après avoir vu le Lac de Garde, il tourne vers l'Etat de Venise; il passe successivement à Verone, à Vicence, à Padoue, & sur chacune de ces Villes, il donne plus ou moins de détails. Venise, qu'il avoit *une faim extrême de voir*, ne répondit point apparemment à l'idée qu'il s'en étoit formée, puisqu'il n'y fit pas un long séjour. Cependant il en admira la situation, l'arcenal, la place Saint Marc, la police, la foule d'Etrangers qui s'y trouvoient; enfin l'opulence, le luxe, & le grand nombre de Courtisannes d'un certain rang. Rovigo, Ferrare & Boulogne ont ensuite l'une après l'autre le tribut de sa curiosité; mais il s'étend peu sur ces trois Villes où il ne resta pas long-temps. Il prend de-là le chemin de Florence & s'arrête d'abord à visiter quelques maisons de plaisance du Grand Duc. Florence avoit de quoi l'occuper; on ne le voit cependant pas grand admirateur de cette Ville, où se déployoit la magnificence des *Médicis*. Il s'y plaignoit des logemens

& de la mauvaise chère qui lui faisoient regretter les hôtelleries d'Allemagne. Il met Florence fort au-dessous de Venise, peu au-dessous de Ferrare, & à l'égalité de Bologne.

Montaigne arrive à *Rome* le 30 Novemb. 1580; il donne une idée magnifique & sublime de l'ancienne Rome, dont il s'imagine ne voir plus, pour ainsi dire, que le squelette. » Il di-
» soit (c'est le Secrétaire qui parle)
» qu'on ne voyoit rien de Rome que
» le Ciel sous lequel elle avoit été as-
» sise, & le plant de son gîte; que
« cete science qu'il en avoit estoit
» une science abstraite & contempla-
» tion, de laquelle il n'y avoit rien
» qui tumbât sous les sens; que ceus
» qui disoient qu'on y voyoit au moins
» les ruines de Rome, en disoient
» trop : car les ruines d'une si espou-
» ventable machine rapporteroient
» plus d'honneur & de révérence à
» sa mémoire; ce n'estoit rien que son
» sépulcre. Le monde, ennemi de sa
» longue domination, avoit premié-
» rement brisé & fracassé toutes les
» pièces de ce corps admirable, &

» parce qu'encore tout mort, ranversé
» & défiguré, il lui faisoit horreur,
» en avoit enseveli la ruine mesme.
» Que ces petites montres de sa ruine
» qui paressent encores au-dessus de
» la bière, c'étoit la fortune qui les
» avoit conservées, pour le tesmoi-
» gnage de cette grandeur infinie que
» tant de siècles, tant de fus (feux),
» la conjuration du monde réitérée à
» tant de fois à sa ruine, n'avoient peu
» universellement esteindre. Mais es-
» toit vraisemblable que ces mambres
» dévisagés (défigurés) qui en res-
» toint, c'étoint les moins dignes, &
» que la furie des ennemis de cette
» gloire immortelle, les avoit portés
» premièrement à ruiner ce qu'il y
» avoit de plus beau & de plus digne;
» que les bastimans de cette Rome
» bastarde qu'on aloit asteure (à cette
» heure) atachant à ces masures, lui
» faisoint resouvenir propremant des
» nids que les moineaux & les cor-
» neilles vont suspendant en France à
» ces voûtes & parois des Eglises que
» les Huguenots viennent d'y démo-
» lir, &c. «

Montaigne se plaisoit beaucoup à Rome, & son séjour en cette Ville, dans ce premier voyage, fut de près de cinq mois. Il étoit fâché d'y trouver un si grand nombre de François, qu'il ne rencontroit presque personne qui ne le saluât en sa propre Langue. L'Ambassadeur de France en cette Cour étoit alors M. d'*Elbène*. *Montaigne*, qui, dans son Journal, marque un grand respect pour la Religion, crut ne pouvoir se dispenser de rendre au Souverain Pontife l'hommage de sa piété filiale. M. d'*Elbène* en fit son affaire; il mena *Montaigne* & sa compagnie à l'audience du Pape, où ils furent admis à lui baiser les pieds. Voici le cérémonial qui fut observé : » Ils trouvarent le Pape, & avecque » lui l'Ambassadur tout sul, qui est » la façon; il a près de lui une clo- » chette qu'il sonne, quand il veut » que quelqu'un veingne à lui. L'Am- » bassadur assis à sa main gauche des- » couvert; car le Pape ne tire jamais » le bonnet à qui que ce soit, ni nul » Ambassadur n'est près de lui la teste » couverte. M. d'*Estissac* entra le pre-

» mier, & après lui M. de *Montaigne*,
» & puis M. de *Mattecoulon*, & M. de
» *Hautoy*. Après un pas ou deux dans
» la chambre, au couin de laquelle
» led. Pape est assis, ceus qui antrent,
» qui qu'il soit, mettent un genouil à
» terre, & attendent que le Pape leur
» donne la bénédiction, ce qu'il faict.
» Après cela ils se relèvent & s'ache-
» minent jusques environ la mi-cham-
» bre; il est vrai que la plusspart ne
» vont pas à lui de droit-fil, tranchant
» le travers de la chambre, eins
» (mais) gauchissant un peu le long
» du mur, pour donner, après le
» tour, tout droit à lui. Étant à ce mi-
» chemin ils se remettent encore un
» coup sur un genouil, & reçoivent
» la seconde bénédiction; cela faict,
» ils vont vers lui jusqu'à un tapis velu,
» estandu à ses pieds, sept ou huit
» pieds plus avant. Au bord de ce ta-
» pis ils se mettent à deux genous; là,
» l'Ambassadur qui les présentoit se
» mit sur un genouil à terre, & re-
» troussa la robe du Pape sur son pied
» droit, où il y a une pantoufle rouge,
» à tout (avec) une croix blanche au-

» dessus. Ceus qui sont à genoux se
» tiennent en cette assiette jusques à
» son pied, & se panchent à terre
» pour le baiser. M. de *Montaigne* di-
» soit qu'il avoit haussé un peu le bout
» de son pied. Ils se firent place l'un
» à l'autre, pour baiser, se tirant à
» quartier, tous-iours en ce pouint.
» L'Ambassadur, çela faict, recouvrit
» le pied du Pape, & se relevant sur
» son siège, lui dit ce qu'il lui sambla
» pour la recommandation de M. d'*Es-*
» *tissac* & de M. de *Montaigne*. Le Pape,
» d'un visage courtois, admonesta M.
» d'*Estissac* à l'estude & à la vertu, &
» M. de *Montaigne* de continuer à la
» dévotion qu'il avoit tous-iours porté
» à l'Esglise & service du Roi Très-
» Chrétien, & qu'il les serviroit vo-
» lantiers où il pourroit : ce sont ser-
» vices de frases Italiennes ; eus ne
» lui dirent mot ; eins (mais) aiant là
» receu une autre bénédiction, avant
» se relever, qui est signe du congé,
» reprindrent le mesme chemin. Cela se
» faict selon l'opinion d'un chacun :
» toutefois le plus commun est de se
» fier (se tenir) en arrière à reculons,

» ou au moins de se retirer de costé,
» de manière qu'on reguarde tous-
» iours le Pape au visage. Au mi-che-
» min, comme en allant, ils se remi-
» rent sur un genou, & eurent une
» autre bénédiction, & à la porte, en-
» core sur un genou, la dernière bé-
» nédiction. « Ce Pape étoit *Grégoire XIII.*

Tout le temps de *Montaigne*, pendant son sejour à Rome, fut employé en promenades à pied & à cheval, en visites, en observations de tout genre. Les Eglises, les Stations, les Processions mêmes, les Sermons, puis les palais, les jardins, les amusemens publics, ceux du Carnaval, &c, rien ne lui échappa. Il rencontra, aux stations de Saint Sixte, un Ambassadeur Moscovite, le second qui fut venu à Rome depuis le Pontificat de *Paul III;* ce Ministre avoit des dépêches de sa Cour pour Venise, adressées *au Grand Gouverneur de la Seigneurie.* La Cour de Moscovie avoit alors si peu de relation avec les autres Puissances de l'Europe, & l'on y étoit si mal instruit, qu'on y croyoit que

Venise étoit de l'Etat Ecclésiastique ; & que le Pape y entretenoit un Gouverneur.

Montaigne n'avoit pas une grande idée de la dévotion des Italiens : « Il » y a, dit-il, à Rome force particu- » lières dévotions & confrairies, où » il se voit plusieurs grans tesmoigna- » ges de piété ; le commun me sam- » ble moins dévotieus qu'aus bones » Villes de France, plus sérimonieux » bien ; car en cete part ils sont ex- » trêmes. J'écris ici en liberté de » consciance, en voici deus exemples : » Un Quidam estant avecques une » Courtisane & couché sur un lit, & » parmi la liberté de cete pratique-là, » voilà sur les 24 heures * l'*Ave Maria* » soner ; elle se jeta tout soudain du » lit à terre, & se mit à genous pour » y faire sa priere. Estant avecques un » autre, voilà la bone mere (car no- » tamment les jeunes ont des vieilles » gouvernantes, de quoi elles font » des mères ou des tantes) qui vient » hurter à la porte, & avec cholere » & furie arrache du col de cette

* Vers les 6 ou 7 heures du soir.

» jeune (fille) un laſſet qu'elle avoit, » où il pandoit une petite Notre-Da- » me, pour ne la contaminer de l'or- » dure de ſon péché. La jeune ſantit » une extrême contrition d'avoir ou- » blié à ſe l'oſter du col, comme elle » avoit acoſtumé..... M. *Maldonat*, » (célèbre Jèſuite) qui étoit alors à » Rome, s'enquérant à moi de l'opi- » nion que j'avois des mœurs de cette » Ville, & notamment en ſa Religion, » il trouva ſon jugement du tout con- » forme au mien; (ſavoir) que le » même peuple étoit, ſans comparé- » ſon, plus dévot en France qu'ici; » mais les riches, & notamment cour- » tiſans, un peu moins. Il me dit da- » vantage qu'à ceus qui lui allégoint » que la France étoit toute perdue de » héréſie, & notammant aus Eſpai- » gnols, de quoi il y en a grand nom- » bre en ſon Colliege, il maintenoit » qu'il y avoit plus d'homes vraimant » religieus, en la ſule Ville de Paris, » qu'en toute l'Eſpaigne enſamble ».

Montaigne étoit trop philoſophe pour négliger d'obſerver les femmes par-tout où il paſſoit. Il en trouvoit

peu de belles à Rome ; cependant il convient ensuite que les Dames Romaines sont communément plus agréables que les nôtres, & qu'il ne s'en voit pas tant de laides qu'en France ; mais il ajoute que les Françoises ont meilleure grace. Il remarque qu'à Rome *la beauté plus singulière se trouvoit entre les mains de celles qui la mettoient en œuvre.* « Les courtisanes se » montrent à leurs jalousies, avecques » un art si traitresse, que je me suis » souvant esmerveillé comme elles » piquent ainsi notre veue ; & souvent étant descendu de cheval sur le » champ, & obtenu d'être ouvert, je » admirois cela, de combien elles se » montroient plus belles qu'elles n'é» toient ; elles sçavent se présanter » par ce qu'elles ont de plus agréable ; » elles vous présanteront seulement le » haut du visage, ou le bas ou le » costé, se couvrent ou se montrent, » si qu'il ne s'en voit une sule lede à » la fenêtre ; chacun est là à faire des « bonetades (des saluts en ôtant le » bonnet) & inclinations profondes, » & à recevoir quelque euillade en

» son, étant revenu à Lorette; car » c'étoit d'un autre voyage d'un mois » ou deus auparavant qu'il étoit guéri, » & avoit été cepandant à Rome aveq » nous. De sa bouche & de tous les » siens, il ne s'en peut tirer pour cer» tain que cela ». L'Editeur observe que *Montaigne*, lorsqu'il croyoit à ce miracle, n'avoit pas encore 50 ans, & qu'il avoit fait ses *Essais*. Je doute fort que nos grands Philosophes le mettent désormais au nombre de leurs Confrères; ce bon homme avoit des préjugés, il sera rayé du catalogue.

De Lorette *Montaigne* prend la route d'Ancone, de Sinigaglia, Fano, Fossombrone, Urbain; il repasse à Florence sans s'y arrêter, tourne vers Pistoye, de cette Ville se rend à Lucques, enfin au Bagno della Villa, où il s'établit pour prendre les eaux. La relation de son séjour à ces bains est moins le journal d'un voyageur, que le mémoire d'un malade, attentif à tous les procédés du remède dont il use. *Montaigne* retourne à Florence, & y passe quelque temps : il y voit des processions, des courses de chars

& de chevaux barbes, des réjouiſſances publiques pour la Fête de la Ville. Entr'autres ſomptuoſités *, on » voyoit un char en forme de théatre, » doré par-deſſus, ſur lequel étoient » quatre petits enfans & un Moine, » ou un homme habillé en Moine, » avec une barbe poſtiche, qui re- » préſentoit *Saint François d'Aſſiſe* de- » bout, & tenant les mains comme il » les a dans ſes tableaux, avec une » couronne ſur le capuchon. Il y avoit » d'autres enfans de la Ville armés, & » l'un d'eux repréſentoit *S. George*. Il » vint ſur la place, à ſa rencontre, » un grand Dragon, fort lourdement » appuyé ſur des hommes qui le por- » toient, & jettant avec bruit du feu » par la gueule. L'enfant le frappoit » tantôt de l'épée, tantôt de la lance, » & il finit par l'égorger.... Le jour » de la Fête Saint Jean, le Grand-Duc » parut à la Place ou Palais ſur un » échaffaut dreſſé le long du bâtiment, » dont les murs étoient couverts de

* Cette partie de la relation de *Montaigne* eſt en Italien : je fais uſage de la traduction des Editeurs.

» très-riches tapis. Il étoit sous un
» dais avec le Nonce du Pape, qu'on
» voyoit à côté de lui à sa gauche, &
» avec l'Ambassadeur de Ferrare, beau-
» coup plus éloigné de lui. Là passe-
» rent devant lui toutes ses terres &
» tous ses châteaux, dans l'ordre où
» les proclamoit un hérault. Pour
» Sienne, par exemple, il se présenta
» un jeune homme, vêtu de velours
» blanc & noir, portant à la main un
» grand vase d'argent, & la figure de
» la Louve de Sienne. Il en fit l'of-
» frande au Duc avec un petit com-
» pliment. Lorsque celui-ci eut fini,
» il vint encore à la file, à mesure
» qu'on les appelloit par leurs noms,
» plusieurs estaffiers mal vêtus, mon-
» tés sur de très-mauvais chevaux ou
» sur des mules, & portant les uns
» une coupe d'argent, les autres un
» drapeau déchiré. Ceux-ci, qui
» étoient en grand nombre, passoient
» le long des rues, sans faire aucun
» mouvement, sans décence, sans la
» moindre gravité, & plutôt même
» avec un air de plaisanterie que de
» cérémonie sérieuse. C'étoient les

» représentans des châteaux & lieux
» particuliers dépendans de l'Etat de
» Sienne, &c. »

Montaigne achète le *Testament* de *Bocace*. « *J'achetai*, dit-il, *dans* la
» boutique des *Juntes* (fameux Impri-
» meurs de Florence, dont les éditions
» sont encore recherchées) un paquet
» de onze Comédies, & quelques au-
» tres Livres; j'y vis le Testament de
» *Bocace* imprimé, avec certains Dis-
» cours sur le *Décameron*. On voit,
» par ce Testament, à quelle éton-
» nante pauvreté, à quelle misère
» étoit réduit ce grand homme. Il ne
» laisse à ses parentes & à ses sœurs
» que des draps & quelques pièces de
» son lit; ses Livres à un certain Re-
» ligieux, à condition de les commu-
» niquer à quiconque dont il en sera
» requis; il met en compte jusqu'aux
» ustensiles & aux meubles les plus
» vils; enfin il ordonne des Messes
» & sa sépulture. On a imprimé ce
» Testament tel qu'il a été trouvé,
» sur un vieux parchemin bien dé-
» labré ».

Montaigne, de retour à *Rome*, re-
çoit

çoit des lettres des Jurats de *Bordeaux*, qui lui annoncent ſon élection à la Mairie de cette Ville, & l'invitent à s'y rendre au plutôt. Cette nouvelle hâta ſon départ ; il reprit auſſi-tôt le chemin de la France. Sa route fut par Sienne, Plaiſance, dont il donne une courte deſcription, Pavie, Milan, Turin, Chambéry ; il paſſe par la Breſſe, il arrive à Lyon, *Ville qui lui plut beaucoup à la voir* : c'eſt le ſeul mot qu'il en dit. De Lyon, il traverſe l'Auvergne & le haut Limoſin pour entrer dans le Périgord ; il ſe rend par Périgueux au château de *Montaigne*, terme de ſes voyages.

On ne doit pas, Monſieur, regarder ce Journal comme un ouvrage que *Montaigne* ſe fût propoſé de publier ; il eſt plus vraiſemblable qu'il n'avoit d'autre intention, en le rédigeant, que de ſe rendre compte à lui-même de tout ce qu'il avoit vu, de tout ce qu'il avoit fait, & des plus petits incidens qui concernoient ſa perſonne. Ce n'eſt qu'un tableau des lieux qu'il a viſités, & de ſa manière d'être en chaque endroit : tableau eſquiſſé ſans ſoin

& avec la précipitation d'un voyageur qui ne cherche point à orner des faits qu'il ne crayonne que pour lui seul, & dans lequel on voit, tout au plus, quelques traces des impressions qu'il a reçues à la présence des objets. M. *de Querlon*, l'un des Editeurs, dans le *Discours Préliminaire* qu'il a placé à la tête de ce *Journal*, prévient les Lecteurs qu'ils n'y trouveront qu'un petit nombre de ces descriptions d'édifices, de statues, de tableaux, & d'autres monumens semblables, dont tous les voyageurs modernes chargent successivement leurs relations. « On ne doit pas non plus, dit-il, » s'attendre à ces digressions politi- » ques ou littéraires sur les peuples & » les gouvernemens d'Italie, qui don- » nent à certaines relations un air si » sçavant ; encore moins à ces plai- » santeries usées sur les Moines & » sur les superstitions populaires, dont » la plûpart des étrangers, & parmi » nous les libertins, ne sont jamais » las. *Montaigne* avoit bien observé ; » mais, n'écrivant point ici pour être » lu hors de sa famille & pour amu-

» ser l'ennui sédentaire ou la mali-
» gnité de ses Contemporains, il n'a
» suivi, dans sa Relation, que son
» propre goût, en peignant, selon les
» occurrences, les objets & les mou-
» vemens de son attrait particulier;
» sans s'attacher méthodiquement à
» telles parties plus qu'aux autres ».
Le même Editeur caractérise très-bien, dans un autre endroit de son *Discours*, le style & la manière de *Montaigne*. Après être convenu que la diction de son *Journal* est encore plus négligée que celle des *Essais*, il ajoute : « *Mon-*
» *taigne*, après tout, n'assujettit ja-
» mais ses idées à l'expression; il pa-
» roît ne se servir du langage que
» comme d'un vêtement nécessaire
» pour habiller ses conceptions, &
» pour les produire au-dehors. L'ex-
» pression la plus commode, ou celle
» qui se présentoit le plus prompte-
» ment, étoit toujours employée; il
» ne cherchoit plus autre chose. Il
» falloit que la langue se pliât sous sa
» plume, qu'elle prît à son gré toutes
» les formes que ses idées y impri-
» moient. Mais la richesse & la cha-

» leur de son imagination, suppléant
» à tous les besoins du *boute-dehors*,
» (c'est ainsi qu'il appelloit le langage)
» y attachoient des formes heureuses,
» & un coloris qui lui prêtoient un
» nerf, une hardiesse dont on n'auroit
» pas cru cette langue capable : &
» voilà ce qui le fait lire avec tant
» d'attrait. On voit, presque toujours,
» sa pensée dans sa naïveté pure & pri-
» mitive ; elle n'est point *offusquée de*
» *langage*, ou le voile est si transpa-
» rent qu'elle ne perd rien de sa
» force «.

Les Notes qu'on a mises au bas des pages pour éclaircir le texte, & qui sont aussi de M. *de Querlon*, réunissent la solidité, la justesse, la précision & la clarté. L'exécution Typographique du *Journal* est très-belle & très-soignée. On en a fait trois éditions à la fois, d'après les différens formats sous lesquels on connoît les *Essais* du même auteur ; sçavoir, un volume *in*-4° grand papier, relié 21 livres ; deux volumes *in*-12 grand papier, reliés 6 livres ; trois volumes *in*-12 petit papier, reliés 6 livres.

Ceux qui, dans leurs Bibliothèques ou leurs Cabinets, ont les *Essais* de *Montaigne*, de l'un de ces trois formats, (& qui est-ce qui ne les a pas ?) ne peuvent se dispenser de mettre à leur suite ce *Journal* de son voyage. Les trois éditions sont enrichies du portrait de l'auteur, supérieurement gravé d'après un original très-ressemblant. On vend à part la gravure *in*-4° 6 liv. On n'en a tiré que de bonnes épreuves; cette belle Estampe, ainsi que les trois Editions du Voyage, se débitent chez *le Jay* Libraire, rue Saint Jacques près la rue des Mathurins.

J'oubliois de vous dire que M. *de Querlon* a dédié ce *Journal* à Mr. le Comte *de Buffon*, si digne de cet hommage par son génie & par des vertus aussi rares que ses talens. *Rien n'est plus simple*, comme le dit M. *de Querlon* dans son Epître dédicatoire, *que de rapprocher deux noms célèbres qui seront toujours chers aux Gens de bien, aux vrais Philosophes, aux Curieux de la Nature, à toute la Nation*, &c, &c, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 *Mai* 1774.

LETTRE XIV.

Cinquième Lettre à M. de Voltaire, où l'on examine ses Commentaires sur Corneille; par M. Clément: Brochure in-8° de 236 pages. A Paris, chez Moutard Libraire, rue du Hurepoix.

MR. *Clément* recherche d'abord dans quel esprit M. *de Voltaire* a composé ses remarques sur *Corneille*. Pour le démêler, cet esprit, il cite les expressions dures, chagrines, indécentes & malignes, dont il les a continuellement assaisonnées. Il observe que les *Daubignacs* & les *Scudéris* étoient beaucoup plus excusables, parce que, lors de leurs critiques, *Corneille* vivoit encore, & que tout auteur est soumis de son vivant à la censure de quiconque le lit. Le nouvel *Aristarque*, au-contraire, veut sapper une réputation qui a jetté de profondes racines; seul, il lutte contre l'admiration de deux siècles & de toutes

les Nations de l'Europe ; enfin, il attaque les ouvrages d'un homme qui ne peut plus lui répondre. Il ne doit donc pas être question du dessein de lui être utile, & tous ces grands efforts ne peuvent avoir d'autre but que d'obscurcir l'éclat de sa gloire. On est révolté, Monsieur, lorsqu'on rassemble une partie des sarcasmes injurieux que M. *de Voltaire* s'est permis contre le créateur de notre Théâtre. M. *Clément* en rapporte trois ou quatre pages comme de légers échantillons. En voici quelques-uns : *ce discours est d'un vil Domestique ; ces termes sont de la Gazette Suisse ; une barbarie qui a des matières, cela est un peu barbare ! après avoir fait couper le cou à son gendre, cela fait un peu rire ! Cléopâtre s'exprime en femme abandonnée ; Antoine est un Entremetteur ; César est un Amoureux de Comédie qui parle à un Valet. La bassesse du Roi révolte l'esprit ; les amours de Cléopâtre glacent le cœur, & les ironies de Ptolomée dégoûtent. Tout cela est guindé, faux, burlesque, hors de la nature & du plus mauvais goût. . . . . . Ces Sentences triviales qui*

enseignent la scélératesse, *ressemblent trop à des lieux communs d'un Rhéteur qui ne connoît pas le monde*, &c, &c. Ce n'est pas des remarques sur les Pièces les plus foibles que sont tirées toutes ces gentillesses : c'est dans les Commentaires sur *Cinna*, sur *Polieucte*, sur *Rodogune*, & sur d'autres semblables chefs-d'œuvre. A la moindre critique de ses plus légères productions, M. *de Voltaire* entre en fureur contre ceux qui osent relever quelques-unes de ses bévues ; il leur prodigue les agréables épithètes de *Cuistres*, de *Gredins*, de *Polissons*, de *Fripons*, &c. Que répondroit-il donc à un Commentateur qui le traiteroit aussi cavalièrement qu'il traite le Grand *Corneille?* Quel est, lui demande M. *Clément*, l'ennemi le plus jaloux de tous les vils ennemis de ce sublime Ecrivain qui ait écrit contre lui d'un ton plus aigre, plus dur, plus insultant ? *Mais*, dit M. *de Voltaire*, *n'ai-je pas loué Corneille en plusieurs endroits ? N'ai-je pas donné des éloges à ses plus beaux vers ? N'ai-je pas dit, voilà qui est sublime ?* On lui réplique que cet

air d'admiration n'avoit d'autre objet que de pouvoir dépriser plus sûrement *Corneille*, & que le systême du Critique paroît à découvert dans la réfléxion concernant *Scudéri*. *Il n'est pas inutile*, dit M. *de Voltaire*, *de remarquer que les censures faites avec passion ont toutes été mal-adroites. C'est une grande sotise de ne trouver rien d'estimable dans un ennemi estimé du Public.*
» Selon ce principe, poursuit M[r]. » *Clément*, vous avez approuvé séchement, & en peu de mots, ce qu'il » y avoit de plus estimable dans *Cor-* » *neille*, pour avoir le droit de gloser » malicieusement sur d'autres endroits » d'une beauté moins sublime, & » même sur ceux qui vous avoient fait » dire *voilà qui est admirable*.

» Au reste, vous imitez en cela *Per-* » *rault*, qui, après avoir dit, dans ses » *Parallèles*, mille infâmies d'*Homère*, » après avoir employé un volume à » prouver, Dieu sçait comment, qu'il » n'y a, dans les Ouvrages de ce grand » Poëte, ni ordre, ni raison, ni » économie, ni suite, ni bienséance, » ni noblesse de mœurs; que tout y est

» plein de bassesse, de chevilles;
» d'expressions grossières, &c, avoue
» pourtant qu'*Homère* est peut-être le
» plus vaste & le plus bel-esprit qui ait
» jamais été. Il faut convenir que *Per-*
» *rault* & vous, Monsieur, avez une
» Rhétorique toute particulière pour
» faire le panégyrique des hommes
» de génie. Il me semble entendre *Clé-*
» *ment Marot*, qui fait si plaisamment
» l'éloge de son Valet :

Gourmand, ivrogne & assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphêmateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde :
Au demeurant le meilleur fils du monde.

» Là-dessus vous vous récriez en-
» core, mais d'un ton plus haut :
» *Suis-je donc, à votre compte, l'enne-*
» *mi de Corneille ? Quel intérêt puis-je*
» *avoir à rabaisser ses Ouvrages ? A-t-on*
» *jamais été jaloux d'un mort ?* Je ne
» sais pas jusqu'à quel point vous vous
» trouvez intéressé à déprimer les
» Pièces de notre premier Poëte tra-
» gique. Cela dépend de l'idée que
» vous avez des vôtres. Quel intérêt
» avez-vous eu de critiquer si injuste-

» ment tous les plus illustres Auteurs ?
» Au reste, ce n'est pas d'aujourd'hui
» qu'on est jaloux des morts célèbres.
» Celui qui a donné son nom aux en-
» vieux les plus lâches, *Zoïle* n'a été si
» odieux que pour avoir voulu déchi-
» rer la mémoire d'*Homère*, mort avant
» lui depuis plusieurs siècles. Observez
» que la jalousie de *Zoïle* n'étoit pas
» animée par un intérêt bien vif, puis-
» qu'il n'avoit pas fait de Poëme
» Epique. «

M. *de Voltaire* dit quelque part qu'il n'a remarqué les défauts de *Corneille* que pour la perfection de son Art & dans le dessein d'être utile aux Etrangers & aux jeunes gens. L'auteur de cette *Lettre*, pour toute réponse, l'accuse d'avoir voulu tromper ces jeunes gens & ces Etrangers, en cherchant dans *Corneille* des défauts qui n'y sont pas, en grossissant les fautes qui s'y trouvent, en ternissant d'une glose maligne les beautés de cet Ecrivain. Il lui demande qui est-ce qui ignore que *Corneille* a dans ses Tragédies des défauts qui tiennent à son siècle, & des fautes de langage; quel

eſt l'Ecolier qui ne ſçait pas que telle expreſſion a vieilli, que telle autre eſt vicieuſe. M. *Clément* obſerve que nos jeunes-gens ne ſont que trop portés d'eux mêmes à condamner une belle choſe, parce qu'elle pèche un peu contre les règles de la Grammaire; que c'eſt leur rendre un mauvais ſervice que de les accoutumer à éplucher ſcholaſtiquement des beautés fières & hardies, & qu'on leur auroit été bien plus utile en leur développant les beautés cachées & profondes dont *Corneille* eſt plein, & qui demandent des eſprits très-pénétrans pour être apperçues & bien ſenties.

Après avoir tracé les devoirs d'un bon Commentateur qui conſiſtent à éclaircir ce qu'il y a d'obſcur dans l'auteur qu'il commente, à en épurer le texte, à développer certains ſecrets de l'art qui échappent à des yeux peu exercés, M. *Clément* reproche à l'Editeur de *Corneille* de ne s'être pas acquitté de cette tâche indiſpenſable, de n'avoir pas éclairci ce qu'il y a de moins clair dans ce Grand Tragique, de s'être contenté de dire, *voilà qui eſt lou-*

che, *obscur*, *inintelligible*, & souvent de l'avoir encore obscurci par une glose infidelle. » Vous insistez conti-» nuellement, lui dit-il, sur les » mêmes fautes; au lieu de chercher » des raisons pour excuser ce qui est » excusable, vous appuiez sur celles » qui le condamnent; vous imaginez » des principes bizarres & faux, pour » lui trouver des fautes aussi chiméri-» ques que vos principes. Si vous le » mettez en comparaison avec *Ra-» cine*, ce n'est que dans les circons-» tances désavantageuses pour *Cor-» neille*. En un mot, vous cachez, » vous dégradez ce qu'il peut avoir de » beau, & vous mettez sans cesse en » lumière ce qui est défectueux, ou » ce qui peut le paroître, présenté » sous une certaine face. Pour mettre » le comble à cette infidélité, vous » rétablissez dans le texte des passages » que *Corneille* en avoit retranchés, » parce qu'ils ôtoient de la force & » de l'éclat à ceux qu'ils accom-» pagnoient; vous substituez les vers » des premières Editions aux correc-» tions qu'il avoit faites depuis; &

» même vous n'avez pas honte de » critiquer ces vers, qui sont censés » ne plus exister. Vous exposez par-là » des Libraires ignorans à faire des » Editions de *Corneille*, dont le texte » soit corrompu *; vous exposez le » Public à être trompé par ces mau- » vaises Editions ; vous exposez *Cor- » neille* à ne point passer à la posté- » rité tel qu'il vouloit y être lu ; & » c'est-là ce que vous appellez un » Commentaire fait pour l'instuction » des Etrangers & des jeunes gens, » pour l'intérêt de la vérité & pour » l'utilité du Public ! «

M. *Clément* examine ensuite de quelle manière s'y prend le Commentateur pour critiquer la conduite des

* C'est ce qui est déja arrivé. On a donné, y a deux ou trois ans, les *Chefs-d'œuvre de Corneille*. On a suivi dans cette Edition celle de M. *de Voltaire*, & par conséquent on a défiguré le texte de *Corneille*. Non content de lui faire cette insulte, on a joint à ses *Chefs-d'œuvre* les Notes du Commentateur. Il est bon de prévenir le Public là-dessus, afin qu'il n'achète point *Corneille* mutilé, contrefait & en mauvaise compagnie. (Note de M. *Clément*.)

chefs-d'œuvre de *Corneille*. Il réfute d'une manière victorieuse deux objections qui attaquent précisément ce qu'il y a de plus beau dans la Tragédie des *Horaces*; puis il se borne aux trois Pièces que M. *de Voltaire* a le plus déchirées, *Cinna*, *Polieucte*, *Rodogune*: persuadé que, quand on aura vu son acharnement sur celles-là, on se souciera peu de ce qu'il aura dit sur les autres. La plupart des réfutations des remarques sur *Cinna*, sont de la plus grande justesse. En voici une cependant au sujet de laquelle je ne suis pas entièrement de l'avis de M. *Clément*. Il s'agit du conseil que *Cinna* donne à *Auguste* de conserver l'Empire. M. *de Voltaire* trouve que *Cinna* semble déshonorer les belles choses qu'il a dites par une perfidie lâche qui l'avilit, puisqu'il conjure *Auguste*, à genoux, de garder l'Empire pour avoir un prétexte de l'assassiner. Il aimeroit mieux que *Maxime* fît le personnage de *Cinna*, & *Cinna* celui de *Maxime*. La meilleure réplique de M. *Clément* à cette objection, est que *Cinna* ignore si *Auguste* n'a pas eu quel-

qu'avis de la conſpiration, & ſi cette envie d'abdiquer n'eſt pas une feinte pour découvrir ſes ſentimens & ceux de *Maxime*. Il excuſe encore *Cinna* ſur ce qu'il ſort, pour ainſi dire, tout bouillant de la conjuration, & qu'il vient d'avoir avec les Conjurés cette ſcène dont le ſimple récit enflamme les Spectateurs. Je ſuis bien loin, Monſieur, de vouloir déprimer *Corneille*; mais il me ſemble que cette dernière excuſe n'eſt pas ſuffiſante; la chaleur où doit être *Cinna*, ne me paroît pas une préparation bien naturelle à la diſſimulation dont il ſe ſert & qui eſt un ſentiment tranquille & froid. Peut-être ce Chef des Conjurés eſt-il forcé par les circonſtances au parti qu'il prend. *Corneille* colore cette perfidie d'une manière très-ſpécieuſe en elle-même par les vers qu'il lui met dans la bouche, & que cite M. *Clément*:

> *Octave* aura donc vu ſes fureurs aſſoupies;
> &c.

Il n'eſt pas moins vrai qu'on voit avec peine un homme ſe jettant aux ge-

noux de ſon bienfaiteur, & faiſant un très-long plaidoyer pour l'engager à prendre un parti qui lui fournira le prétexte d'enfoncer le poignard dans ſon ſein. M. *Clément* dit que le repentir & le remords s'empareront de ſon ame quand la réfléxion aura fait place aux mouvemens tumultueux qui l'agitent. Mais le conſeil que donne *Cinna* ne peut être que l'effet de la réfléxion la plus calme : car il en faut beaucoup pour débiter une diſſertation de plus de cent trente vers où l'on rapporte tous les raiſonnemens qui peuvent favoriſer le Gouvernement Monarchique. Quant à la propoſition de M. *de Voltaire*, de faire changer de perſonnage aux deux Conjurés, je penſe, avec l'auteur de cette *Lettre*, que *Maxime* deviendroit affreux & ridicule à la fois : n'étant pouſſé par aucune paſſion & n'ayant nul intérêt perſonnel à conſpirer, il feroit beaucoup moins excuſable que *Cinna*. Mr. *Clément* prétend juſtifier *Cinna* par l'exemple de *Brutus* qui, voyant que *Céſar*, d'après les prières de ſa femme & les préſages funeſtes des ſacrifices ;

différoit de se rendre au Sénat, lui fait des instances pour l'y déterminer, le prend par la main & le tire de sa maison. Pour moi, j'avoue que ces instances me paroissent un peu odieuses; & il faut remarquer de plus que le cas est très-différent, & que, lorsque *Brutus* entraînoit *César* à sa perte, ce dernier étoit bien éloigné de délibérer s'il rendroit la liberté à la République, puisqu'au contraire son dessein étoit de se faire couronronner Roi. Mais quel parti *Corneille* devoit-il faire prendre à *Cinna* dans la situation où il le met? Cela est très-difficile à décider. Si ce personnage se repent dans ce moment, il n'y a plus de conjuration. Malgré tout ce qu'on peut raisonnablement opposer à *Corneille* sur cette scène, peut-être étoit-il impossible de faire mieux, & l'on doit lui pardonner quelques défauts presqu'inévitables en faveur des beautés qui en résultent.

Il y a encore un endroit où je pense autrement que l'auteur de cette *Lettre*. M. *de Voltaire* rapporte qu'un jour le vieux Maréchal *de la Feuillade* étant

ſur le Théâtre, dit tout haut à *Auguſte*: *Ah! tu me gâtes le* SOYONS AMIS; que le vieux Comédien qui jouoit *Auguſte* ſe déconcerta & crut avoir mal joué; mais que le Maréchal après la Pièce lui dit: » Ce n'eſt pas » vous qui m'avez déplu, c'eſt *Au*» *guſte* qui dit à *Cinna* qu'il n'a aucun » mérite, qu'il n'eſt propre à rien, » qu'il fait pitié, & qui enſuite lui dit » *ſoyons amis*. Si le Roi m'en diſoit au» tant, je le remercîrois de ſon ami» tié. « M. *de Voltaire* trouve un très-grand ſens & beaucoup de fineſſe dans cette plaiſanterie, &, ſelon lui, il falloit peut-être que *Cinna* très-criminel fût encore grand aux yeux d'*Auguſte*. Voici de quelle manière M. *Clément* eſſaye de répondre à cette objection: » Je ne vois pas comme vous, » répond-il, le grand ſens ni l'extrême » fineſſe de cette ſaillie; &, ſi effecti» vement le dernier Maréchal *de la* » *Feuillade* a tenu ce diſcours, le vieux » Comédien pouvoit fort bien lui ré» pondre: » M. le Maréchal, ſi vous » aviez conſpiré contre le Roi, & que » le Roi, inſtruit du complot, après

» vous en avoir fait tout le détail ;
» vous disoit : tout votre crédit, tout
» votre éclat vient de moi : sans ma
» faveur, vous seriez à peine connu :
» c'est mon choix qui vous distingue ;
» c'est moi qui vous décore ; vous ne
» pouvez rien que par moi. Je vous
» ai comblé de bienfaits ; ma mort est
» le prix que vous y mettez. N'im-
» porte, je vous les continue, *soyons*
» *amis.* Alors vous vous prosterneriez,
» vous embrasseriez les genoux du
» Roi, vous lui diriez : *ah Sire ! vous*
» *êtes trop bon.* *Auguste* ne méprise
» point *Cinna*, quoique *Cinna* tienne
» tout son pouvoir d'*Auguste*, &c. «
Pour que ce discours supposé du Roi au Maréchal fût semblable à celui qu'*Auguste* tient à son Favori, il faudroit que le Roi ajoutât à tout ce que lui fait dire M. *Clément* : *Vous êtes un mauvais sujet ; le plus grand malheur qui pourroit arriver au Royaume, seroit d'être gouverné par un homme comme vous : sans ma protection vous seriez pitié à ceux dont vous excitez l'envie ; vous n'avez ni vertus, ni talens*, &c. Car c'est précisément ce qu'*Auguste* dit à *Cinna* : quel

étoit ton but, lui demande l'Empereur? Etoit-ce de régir l'Etat à ma place?

D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au Trône & lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point, son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse, après ma mort, mieux tomber qu'en ta main.
Apprends à te connoître & descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux:
Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite;
Ose-moi démentir: dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire, &c.

Après la lecture de ces vers, il est impossible de penser avec M. *Clément* qu'*Auguste ne méprise pas Cinna*. Il faut donc convenir, avec le Maréchal *de la Feuillade*, que le pardon que l'Empereur accorde à ce chef des Conjurés ne doit pas extrêmement flatter son amour-propre; mais ajoutons aussi que ce ne devoit pas être là le principal but de *Corneille*; qu'il lui suffisoit de représenter dans tout son éclat la clémence d'*Auguste*, & que moins *Cinna* mérite qu'on lui pardonne, plus il y a de générosité à lui pardonner.

Vous voyez, Monsieur, l'impartialité que je mets dans cette discussion. Quelques Lecteurs seront, sans doute, surpris de me voir prendre le parti de M. *de Voltaire* contre son Critique; je suis fâché qu'il ne me donne pas occasion de le défendre plus souvent; mais je suis obligé de l'avouer avec franchise: pour un endroit où il me semble avoir quelque raison, il y en a cent où les chicanes qu'il fait à *Corneille* sont destituées de toute espéce de fondement, & où M. *Clément* le réfute sans replique. Je crois, en

effet, que l'auteur des Commentaires seroit bien embarrassé de répondre à tout ce que lui reproche ce Critique sur les remarques de *Rodogune*, de *Polieucte*, d'*Héraclius*; il prouve, il démontre la futilité des objections d'invraisemblance qu'il fait à *Corneille*; il faut voir, dans sa *Lettre*, comme il retourne ces mêmes griefs contre M. *de Voltaire*, en découvrant les absurdités, les défauts de sens, les maladresses, les coups de théâtre forcés, les inconséquences que ce Poëte a accumulés dans ses meilleures Pièces, telles qu'*Alzire*, *Brutus*, *Zaïre* & *Mahomet*. Il n'est pas plus indulgent pour les sentences, les maximes & les lieux communs, que le Philosophe de Fernex a prodigués dans ses ouvrages de théâtre, & ce reproche amène une excellente plaisanterie. » Je ne » suis pas surpris, lui dit-il, que » vous ayez été le premier à qui » le Parterre ait fait l'honneur de de- » mander l'auteur à la fin de la Pièce. » Jusques-là on avoit applaudi les per- » sonnages dans les Pièces de *Corneille* » & de *Racine*. On étoit si occupé

» des héros, de leurs passions & de » leurs intérêts, qu'on étoit long-temps » sans songer au Poëte. Mais, dans vos » Pièces, on applaudit si souvent l'au» teur, qu'on est bien aise, à la fin, » de voir à qui l'on donne ces applau» dissemens ».

Dans une Note sur la Tragédie de *Rodogune*, M. *de Voltaire* avance comme un fait, que les deux frères s'étoient cachés l'un à l'autre leur passion; il demande, en conséquence, comment l'Ambassadeur peut en parler comme d'une chose publique. Il n'y a ici, dit M. *Clément*, qu'une alternative assez embarrassante pour le Commentateur : c'est de laisser croire qu'il n'a pas lu ce qu'il critique, ou qu'il le critique perfidement après l'avoir lu; car il est absolument faux qu'*Oronte* parle de l'amour des Princes comme d'une chose publique. *Oronte* vient d'apprendre cet amour dans la Scène précédente, où *Laodice* dit en propres termes à *Rodogune* :

Oronte est avec vous, qui, comme Ambassa-
deur,

Devoit

Devoit de cet Hymen honorer la ſplendeur.
Comme c'eſt en ſes mains que le Roi votre frère
A dépoſé le ſoin d'une tête ſi chère,
Je vous laiſſe avec lui pour en délibérer.....

Il n'y a pas d'exemple où un Commentaire ſe ſoit trouvé plus en contradiction avec le texte.

Autre erreur de fait, qui prouve la mauvaiſe foi à laquelle M. *de Voltaire* s'eſt abandonné contre ſon Maître dans l'art dramatique. Il eſt queſtion d'une Note ſur le diſcours de *Sévère* à *Félix*, dans la dernière Scène de *Polieucte* : *d'où ſçait-il*, demande le Commentateur, *que Félix a immolé ſon gendre à la peur mépriſable qu'il avoit de Sévère ? Ce Sévère ne pouvoit le ſavoir à moins que Polieucte, par un ſecond miracle, ne le lui eût révélé.* « Quand on » s'exprime d'une manière ſi poſitive, » répond l'auteur de la *Lettre*, quand » on reproche une ſi grande inadver- » tance à un homme tel que *Corneille*, » quand on joint au reproche le plus » décidé une moquerie amère & in- » ſultante ; il me ſemble qu'il faudroit » pour le moins être bien ſûr de ſon

» fait. Cependant il eſt très-clair que » vous ſeul vous êtes trompé. *Sévère* » ſçait, ſans aucun miracle, que *Félix* » a immolé ſon gendre à ſa miſérable » politique; & d'où le ſçait-il? De » *Pauline*: voyez la cinquième ſcène » du quatrième Acte; elle lui dit, en » termes qui n'ont beſoin d'aucun » commentaire, quand elle ſollicite de » demander la grace de *Polieucte*:

» Vous êtes généreux, ſoyez-le juſqu'au
» bout;
» Mon père eſt en état de vous accorder
» tout.
» Il vous craint; & j'avance encor cette
» parole,
» Que, s'il perd mon époux, c'eſt à vous
» qu'il l'immole;
» Sauvez ce malheureux. «

Cette cinquième *Clémentine* eſt une des plus intéreſſantes de toutes celles qu'a publiées l'auteur; car il n'y a guères de perſonnes qui ayent eu le courage de comparer les remarques du Commentaire de *Corneille* avec le texte, & il y en a beaucoup qui

s'en sont rapportés tout bonement au Commentateur. Le travail que ce rapprochement exigeoit est au-dessus de la plûpart des Lecteurs ordinaires ; la foule prononce dans ce siècle-ci, & très-peu de gens examinent. M. *Clément* a donc rendu un service essentiel aux Lettres ; il a très-bien mérité du père de notre théâtre, en montrant ce qu'on doit penser de l'esprit dans lequel M. *de Voltaire* a entrepris cette fameuse Edition, & du peu de justesse, d'attention, d'égards & de décence qu'il a mis dans la plûpart de ses remarques.

Au reste, Monsieur, cette *Lettre* n'offre encore que la moitié du plan que M. *Clément* s'est proposé ; il nous en promet une seconde dans laquelle il examinera les remarques du Commentateur sur les détails, sur la poësie de style & sur les fautes grammaticales ; après quoi il annonce qu'il passera tout de suite à l'examen de la *Henriade*, champ vaste pour un Critique aussi éclairé, aussi sévère & aussi judicieux. Je suis, &c.

A Paris ce 20 Mai 1774.

LETTRE XV.

Causes Célèbres & Intéressantes avec les Jugemens qui les ont décidées ; rédigées de nouveau par M. Richer ancien Avocat au Parlement. A Paris, chez plusieurs Libraires ; entr'autres Saillant & Nyon rue Saint Jean de Beauvais ; Moutard rue du Hurepoix, Delalain rue de la Comédie Françoise, &c. Tomes V & VI, in-12 de près de 500 pages chacun.

QUELLE différence, Monsieur, de la manière dont est rédigée cette nouvelle Edition des *Causes Célèbres*, & du style pesant de feu *Gayot de Pitaval*, qui avoit présidé à la première ! Ici l'intérêt est suivi ; la marche des passions, les divers moyens de chaque cause sont clairement développés, & le Rédacteur évite avec soin les répétitions. L'ancien Editeur, au con-

traire, se replioit cent fois sur lui-même, revenoit sans cesse sur ses pas, faisoit mille réfléxions superflues ou insupportables ; & c'est une forte preuve que sa compilation comportoit un grand fond d'intérêt, puisqu'il n'a pu parvenir à en dégoûter ses Lecteurs, & qu'elle a joui longt-temps d'un grand succès. Quelle réussite ne doit-elle donc pas avoir entre les mains d'un Ecrivain habile & judicieux, qui sçait présenter chaque Cause de la façon la plus avantageuse, & faire valoir successivement, avec tant d'adresse, les raisons des deux Parties, qu'il tient le Lecteur en balance jusqu'à la fin, & qu'en lisant la plûpart des Causes il est presqu'impossible de deviner le Jugement qui sera porté ?

La première qui se présente dans le cinquième Volume, est celle de *Beausergent* & *Madeleine Jollivet*. Ce *Beausergent* étoit le bâtard d'un Cabaretier de Nogent-le-Roi. Sa mère, lorsqu'il eut atteint quatorze ans, l'amène à Paris & le place chez un Procureur. Il étoit né avec le talent de faire fortune. Il devient pre-

mier Clerc d'un nommé *Garanger*. Parmi les Cliens de ce dernier étoit le sieur *Jollivet*, dont le sieur *Métayer*, Greffier de l'Election, avoit fait saisir une maison située à Passy. Ce *Jollivet* avoit une très-jolie fille. *Beausergent* en devient amoureux, & l'esprit de ce Clerc la dispose en sa faveur. Il paye la créance du père ; mais, pour se ménager son remboursement en cas de besoin, il feint que l'argent étoit prêté par un Avocat de ses amis, auquel *Jollivet* créa une rente au principal de deux mille quatre cens livres, & l'Avocat fit une contre lettre où il reconnut que cette rente appartenoit à son ami. L'amour avoit fait tant de progrès dans le cœur de la jeune personne, qu'elle refusa un parti considérable. Enfin *Beausergent* offre de l'épouser ; mais il expose les raisons qui doivent l'engager à tenir son mariage secret. Il étoit intéressé dans différentes entreprises ; plusieurs personnes de considération lui avoient confié leur argent pour le faire valoir ; il ne vouloit pas quon sçût qu'il avoit épousé une femme sans fortune. On convint

que le contrat seroit passé à Saint-Denis, & que la fille se rendroit à Nogent-le-Roi, où *Beausergent* iroit l'épouser. Il a l'adresse de se faire remettre la minute du contrat & l'acte de célébration, qui ne fut point inscrit sur les Registres, mais simplement sur une feuille de papier timbré. Toute la famille de *Beausergent* reconnoît la nouvelle Epouse, qui reçoit des visites des personnes les plus distinguées de la Ville. Retournée à Paris, elle loge chez son père, où *Beausergent* continue de vivre avec elle comme avec sa femme, & paye sa pension sur le pied de 400 livres par an. Cependant il s'enrichit & fait entendre à sa femme que c'est, en partie, au secret qu'il a gardé sur son mariage qu'il doit son opulence. Il achète les deux Charges de Trésorier des Gardes-Françoises, loue une maison entière & prend un nombreux Domestique, sans loger sa femme avec lui. Ses assiduités auprès d'elle deviennent moins fréquentes; il lui témoigne des doutes sur la validité de son mariage; il en vient jusqu'à proposer de lui faire

épouser un jeune homme riche de sa connoissance, & de lui donner dix mille écus comptant. Elle eut beau se jetter à ses pieds & tâcher d'exciter sa compassion, il la quitta brusquement, &, quelques jours après, elle apprit que des bancs de mariage avoient été publiés, à SaintMerry & à Saint Jean, entre *Beausergent* & la Demoiselle *Marlot*. Elle y forme opposition. *Beausergent* menace de poursuivre son père pour la créance de la maison de Passy; on conseille à la *Jollivet* de donner un désistement de son opposition, moyennant 8000 livres, & une décharge de ce que son père devoit, en observant qu'il ne dépendoit pas d'elle de se dépouiller du caractère que le Sacrement lui avoit imprimé, & qu'elle seroit toujours en état de former une nouvelle opposition dès qu'elle le voudroit. La main-levée fut donnée, & la *Jollivet* alla protester sur le champ chez un Notaire, mais négligea de réitérer son opposition. Le Mariage fut célébré le surlendemain. Il ne restoit plus à cette femme que quelques Lettres de *Beausergent*; elle sçut se

procurer un certificat du Notaire qui avoit dressé son contrat de mariage, & une déclaration du Pénitencier de Chartres qui avoit contribué à faire obtenir la dispense des bancs. Elle commença & poursuivit l'instance avec ces foibles secours : elle demanda à faire preuve par témoins de la célébration ; mais ce Mariage étoit nul, d'après l'exposé qu'elle en faisoit ; il étoit donc inutile de l'admettre à la preuve. L'Arrêt qui intervint la débouta de toutes ses demandes, & condamna *Beausergent* en vingt mille livres de dommages & intérêts, comme ayant séduit cette malheureuse fille par les apparences d'un Mariage simulé.

On trouve, à la fin de cette Cause, une historiette très-divertissante d'un autre Acte supprimé de célébration de Mariage. Cette aventure est rapportée par *Gayot de Pitaval*, & M. *Richer*, qui la donne d'après cette grande autorité, laisse la liberté au Lecteur d'en croire ce qu'il voudra ; si elle n'est pas bien authentique, au moins est-elle fort agréable. La voici telle qu'elle se

trouve dans cette nouvelle Edition.
» Une veuve fort riche & fort âgée,
» se laissa enflammer par les cajolleries
» d'un jeune homme, qui n'avoit d'au-
» tres fonds & d'autres revenus que
» ceux qu'il pouvoit tirer des agré-
» mens de sa personne. Ils se mariè-
» rent, sans éclat, sans contrat de
» mariage, dans une des terres de la
» vieille. Ainsi, aux termes de la Cou-
» tume, le mobilier de la bonne-fem-
» me, qui étoit considérable, entroit
» en communauté, & le jeune homme
» en devenoit propriétaire pour moi-
» tié. Il se promettoit, d'ailleurs, de
» prendre si bien ses mesures, que
» tout le bien de son Epouse tourne-
» roit à son profit. A peine notre
» étourdi eut-il reçu la Bénédiction
» Nuptiale, qu'il fit éclater le mépris
» & le dégoût qu'il avoit pour sa Sem-
» piternelle, & se livra à toutes les
» dissipations que son âge & sa nou-
» velle fortune lui inspiroient.

» Sa femme, bien assurée des sen-
» timens qu'il avoit pour elle, & ju-
» geant que le temps ne feroit que les
» affermir, partit un jour pour la cam-

» pagne, sous prétexte de quelques
» affaires, & se rendit dans la terre
» où elle avoit épousé son ingrat. A
» force de présens, elle obtint du
» Curé qui avoit fait le Mariage, qu'il
» supprimât la feuille qui en faisoit
» foi; & c'étoit la seule preuve qui
» subsistât de cette alliance.

« Quand le jeune homme eut dissipé
» l'argent qu'il s'étoit réservé au dé-
» part de son Epouse, il prit le chemin
» de la retraite qu'elle avoit choisie,
» dans l'intention de puiser dans le
» coffre de sa femme, de la laisser se
» morfondre dans la campagne, & de
» revenir se livrer en liberté à tous
» ses goûts.

» Il se présente à la porte du châ-
» teau: on lui dit que Madame ne voit
» personne, & on lui demande son
» nom. Il croit que ce nom va faire
» ouvrir toutes les portes: mais on
» lui déclare que l'entrée lui est ab-
» solument & nommément interdite.
» Il prend le ton de Maître; on le
» laisse dire tout ce qu'il veut; mais
» on tient impitoyablement la porte
» fermée.

» La D^e accourut enfin au vacarme, » & lui conseilla charitablement de ne » pas se donner les airs de faire aucune » violence ; qu'autrement on lui don- » neroit les étrivières. Il eut beau dire » à cette Dame qu'il étoit son mari » & le maître de la maison, on lui » répondit qu'il n'avoit aucune de ces » qualités, & qu'on n'avoit eu garde » de les lui laisser prendre, parce qu'il » ne les avoit jamais méritées ; qu'on » l'avoit reçu quelquefois comme ami, » mais qu'on lui retranchoit encore » celle-là, parce qu'il n'étoit pas fait » pour la conserver.

» Il vit bien que la partie n'étoit » pas égale, & qu'il n'auroit pas l'a- » vantage, s'il entreprenoit de forcer » le nombre des Domestiques qui sou- » tenoient la Maîtresse de la maison. Il » se retira, se promettant bien de se » faire rendre raison par la Justice. Mais » il ne put venir à bout de prouver » son Mariage : sa femme persista à » vouloir rester veuve ; & il rentra, » par son ingratitude & par son étour- » derie, dans l'état de misère d'où » elle l'avoit tiré ».

Les autres Causes renfermées dans ce cinquième Volume, sont celles du malheureux *le Brun* qui périt dans les tourmens de la question pour un crime qu'il n'avoit point commis; de l'abominable Madame *Tiquet* qui fut décapitée en Place de Grève pour avoir empoisonné son mari, & de la *Belle-Epiciere*. Deux Banquiers partageoient ses faveurs avec son mari, qui devint jaloux, mais qui en avoit honte. « Un jour que sa femme badi-
» noit avec lui & le railloit sur sa ja-
» lousie, dont il ne vouloit pas con-
» venir, elle lui dit : Je gage que tu
» ne serois pas homme à me laisser
» faire, *vous m'entendez bien*, comme
» un tel, qu'elle nomma : c'étoit dans
» le temps que couroient dans le
» monde ces Vaudevilles qui avoient
» pour refrein; *vous m'entendez bien*.
» Le mari, qui vouloit toujours ca-
» cher la passion dont il étoit dévoré,
» voulut soutenir la plaisanterie, &
» répondit qu'i étoit si indifférent là-
» dessus, que, si elle vouloit, il al-
» loit lui en signer la permission. *Gage*
» *que non*, dit la femme. *Gage que si*,

» reprit le mari. Il prit, en même-
» temps, un morceau de papier qu'il
» trouva sous sa main sur le comptoir
» de la boutique où ils étoient, & écri-
» vit : *Je permets à ma femme de faire*
» *avec qui elle voudra, vous m'entendez*
» *bien*, signà & data du 4 Janvier
» 1688. A peine avoit-il achevé d'é-
» crire, que la femme se jetta sur le
» papier, en éclatant de rire, & ga-
» gna l'escalier. Le mari qui crut qu'elle
» folâtroit, se contenta de lui dire :
» *vous êtes une badine ; jettez ce papier*
» *au feu*. Mais elle l'alla serrer soigneu-
» sement, revint quelque temps après,
» & dit qu'elle l'avoit brûlé. Elle ima-
» gina que cette permission, écrite &
» signée par son mari, la mettoit à
» l'abri de ses poursuites. Elle ne se
» contraignit plus, & ne prit aucune
» mesure pour cacher les deux intri-
» gues qu'elle menoit à la fois. « Elle
finit par être enfermée à la Salpé-
trière.

Une des Causes les plus intéressantes du sixième volume, est celle des Juges de Mantes qui, contre toutes les formes, & sur des faits peu prouvés,

avoient fait périr du dernier ſupplice un vieux Gentilhomme dont ils vouloient envahir les biens ; ils furent bannis, déchus de leurs Charges & condamnés à des réparations & des dépens conſidérables.

Dans une autre Cauſe, qui a pour titre *la Cauſe de Dieu*, il s'agit d'un Commerçant enpierreries, nommé *Duhalde*, qui, faiſant mal ſes affaires, s'aviſa d'une des imaginations les plus ſingulières qui ſoient jamais tombées dans la tête d'aucun homme : ce fut de contracter une Société avec Dieu. Il en rédigea les articles ſur ſon journal. Cette Société étoit limitée à cinq années, à l'expiration deſquelles il devoit prélever trois mille piaſtres de fonds qu'il avoit faits, la dot qu'une femme pourroit lui apporter, les ſucceſſions qui pourroient lui écheoir, & l'excédent devoit ſe partager entre Dieu & lui, c'eſt-à-dire entre lui & les Pauvres. Cette Société réuſſit ; le Commerce s'accroît : le Joyaillier trouve un parti avantageux, & ſe marie.

La Société étoit expirée au premier

Octobre 1724. *Duhalde* avoit fait une liquidation de compte d'après un état de recette & de dépense, qu'il avoit écrit fort exactement. Au bas de ce compte, par lequel il avoit réglé & fixé la part de Dieu, il avoit écrit ces mots : *Malheur & malédiction à mes héritiers, quels qu'ils soient, qui, sous quelque prétexte que ce puisse être, ne donneroient point aux pauvres la moitié de ce qui proviendra des susdits articles de pierreries, si Dieu disposoit de moi avant que j'eusse satisfait par moi-même ; encore même que mon bien se trouvât, par quelqu'événement extraordinaire, réduit à la seule somme qui seroit dûe aux pauvres, puisqu'elle doit être considérée comme un dépôt qu'il faut indispensablement rendre.* » Cependant *Duhalde* » trouva un moyen, pour entrer en » payement avec les pauvres. Au mois » de Janvier 1725, il fait huit billets » de mille livres chacun, payables à » ordre, d'année en année, jusqu'en » 1732, pour être employés en au- » mônes, & les remet entre les mains » du sieur *Bodouard*, Vicaire de Saint » Germain de l'Auxerrois. Le 14 du

» même mois, *Duhalde* tombe ma-
» lade. Il fait son testament, dans le-
» quel, après quelques dispositions
» pieuses, il déclare que, sur les Li-
» vres qui font mention de ses affaires,
» il y a plusieurs articles qui rappel-
» lent des choses qui intéressent les
» pauvres. Il prie son exécuteur tes-
» tamentaire d'examiner ces articles
» avec toute l'exactitude possible, &
» de les faire exécuter dans toute leur
» étendue. *Duhalde* décède deux mois
» après, laissant une veuve mineure
» & un enfant de trois ans. On exa-
» mine les Livres du défunt, & l'on
» fait l'inventaire auquel assistent les
» Administrateurs de l'Hôpital Géné-
» ral, avertis par l'exécuteur testa-
» mentaire. On trouve les pierreries
» enveloppées sous l'étiquette, *la moi-*
» *tié pour les Pauvres*. Sur le journal du
» défunt, on trouve un état de ses det-
» tes actives & passives. La dette qu'il
» s'étoit imposée envers les pauvres
» étoit au nombre des passives. «

Proéès entre le Tuteur de la veuve & de l'enfant, & les Administrateurs de l'Hôpital, représentant les Pauvres.

La diſpoſition du Joyaillier fut regardée comme un legs, & le Tuteur fut condamné à payer à l'Hôpital le montant de la moitié des pierreries, ou, à ſon choix, la ſomme de 8000 livres.

L'importance & la ſingularité des Affaires rédigées dans ces deux volumes, font attendre avec impatience ceux qui doivent les ſuivre ; il n'y a pas d'ouvrage où l'on ſoit plus à portée de connoître tous les effets des paſſions, les reſſources de l'intrigue & de la chicane, les limites des lumières humaines, & l'étonnante fléxibilité avec laquelle les Avocats ſoutiennent toutes ſortes de Cauſes. Enfin, Monſieur, le ſuccès de cette eſpèce de Livres, me ſemble preſqu'aſſuré; car il eſt fondé ſur la certitude où eſt le Lecteur de la vérité des faits qu'il y trouve, & ſur la curioſité ſi naturelle à l'homme, curioſité nourrie & ranimée ſans ceſſe par la bizarrerie des aventures, ou par l'intérêt qu'elles excitent dans l'ame du Lecteur.

Je ſuis, &c.

A Paris 22 Mai 1774.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1774.

